PETIT-PIERRE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

L'AGENT SECRET.. . . . . 1 vol.
L'ASSASSIN DU BEL ANTOINE. . . . . 1 —
LES AUDACES DE LUDOVIC . . . . 1 —
LA SECONDE VIE DE MARIUS ROBERT . . . 1 —

3115-83. — Imp. BARDIN et Cie, Saint-Germain en Laye.

PETIT-PIERRE

LA MAISON DU JUIF

LA CHOUETTE — LA MORTE FIANCÉE

PAR

PAUL PARFAIT

AVEC UNE PRÉFACE DE

JULES CLARETIE

C·L

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1884

PAUL PARFAIT

Il y a trente-deux ans, — déjà trente-deux ans et il me semble que c'était hier ! — un matin, comme nous cherchions, à son banc, dans notre classe du lycée Bonaparte, un de nos camarades les plus chers et que nous ne retrouvions pas, ce jour-là, à la place accoutumée, quelque voisin, connaissant l'histoire de l'absent, nous dit :

— Il est parti. Il ne reviendra pas.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il est allé, à Bruxelles, rejoindre son père exilé !

Je revois encore la classe, les gradins, la chaire du professeur, le poêle de faïence, la

grande fenêtre vitrée, par où nous apercevions un bout de jardin, à travers un grillage, — et les camarades aussi, que je n'ai plus revus : Goubié, le peintre des fêtes hippiques, qui dessinait déjà des chevaux sur ses cahiers d'écolier ; Boissy d'Anglas, qui est devenu ambassadeur ; Hallopeau, qui est un savant, un médecin éminent ; Clausel, le petit-fils du maréchal ; de Nervo, le petit-fils de l'historien de Barante, et Aguado, et Devin, et tant d'autres que la vie a emportés je ne sais où et qui ont oublié, sans nul doute, le lycée Bonaparte, les classes de 1852 et le camarade alors parti pour Bruxelles et vivant, là-bas, comme son père, en exil.

Celui-là, je devais le retrouver ; et le voisin de collège allait devenir, plus tard, un ami. C'était Paul Parfait, le fils de cet homme d'honneur et de talent qui eut la gloire de collaborer avec Théophile Gautier et le devoir de représenter pendant et depuis de longues années les électeurs d'Eure-et-Loir. M. Noël Parfait, simplement et sans phrases, avait pris le chemin de Bruxelles. Lorsque j'allai, pour la première fois, en Belgique, le propriétaire de l'hôtel Bragard me dit en me conduisant à une chambre

très simple, donnant sur je ne sais quel boulevard :

— C'est la chambre de Noël Parfait.

Le proscrit était descendu là, triste d'avoir laissé à Paris son fils. Mais, aux vacances qui suivirent les premiers mois d'exil, à Pâques, Alexandre Dumas père, — chez qui maintenant logeait Noël Parfait, — le bon Dumas, voyant l'assombrissement du père à la pensée qu'il ne pourrait embrasser son Paul, eut l'idée délicate et touchante, et toute naturelle pour ce cœur affectueux, d'écrire à Séchan, le décorateur, qui venait à Bruxelles : « Ne dis rien, ne préviens personne et amène le petit Paul. »

Le train de Paris arrivait justement, là-bas, pour l'heure du dîner. Quelle surprise et quelle joie pour Noël Parfait lorsqu'en entrant dans la salle à manger, il trouva son fils à table ! Il reconnut là tout de suite une invention à la Dumas, et, s'il embrassa éperdument l'enfant, il dut serrer fortement la main du cher grand homme.

Et voilà pourquoi, à son banc d'habitude, nous ne retrouvions pas et ne devions plus

revoir, au lycée Bonaparte, notre camarade Paul Parfait.

Ce camarade devait être, d'ailleurs, pour nous le plus aimé et le plus loyal des confrères. Il était d'un an à peu près moins âgé que moi. Né à Paris, le 23 octobre 1841, il avait environ douze ans lorsqu'il quittait ainsi Paris pour Bruxelles, où il continua ses études à l'Athénée de la ville. M. Noël Parfait voulait faire de son fils un mathématicien, rêvait de le voir ingénieur ou polytechnicien ; Paul Parfait n'avait d'amour que pour la littérature. Les X et les Y lui semblaient purement et simplement des instruments de torture. Les moindres vers, au contraire, un sonnet ou un trait d'esprit, le transportaient d'aise. L'encre d'imprimerie lui donnait déjà cette ivresse dont on ne guérit pas. Il écrivait donc des articles, il écrivait des pièces de théâtre. Il fondait — cela s'appelle toujours *fonder!*— un petit journal, dont il était à la fois le directeur, le rédacteur en chef et plus encore — l'imprimeur ! sous le nom de « Pécopin ». Un souvenir du *Beau Pécopin*, cette admirable légende, une des merveilles du *Rhin*, de Victor Hugo. A seize ans, Paul

Parfait apportait au théâtre Molière de Bruxelles une comédie en un acte, *la Coquetterie d'une heure*, et le directeur, qui n'était autre que M. Gil-Naza, le futur Coupeau de *l'Assommoir*, distribuait aussitôt le principal rôle du petit acte à une jeune fille mince et timide qui n'était autre que mademoiselle Zulma Bouffar, la princesse d'opérette à venir.

Elle réussit très brillamment, cette *Coquetterie d'une heure*. Paul Parfait n'avait rien dit à ses parents, et, le soir de la *première*, son père étant en voyage, il avait emmené madame Noël Parfait au théâtre, riant dans sa barbe (en supposant qu'il en eût déjà) de la surprise qu'il allait faire à sa mère.

Pendant l'entr'acte qui précède la représentation de la comédie nouvelle, Paul Parfait se lève.

— Ah ! Et maintenant, je m'en vais ! dit-il.

— Et pourquoi ?

— Parce que c'est une pièce de moi qu'on va représenter. Ma première pièce !

Et la mère apprenait ainsi, presque au même instant, que son fils écrivait des comédies et qu'il pouvait les faire applaudir.

Paul Parfait était évidemment né pour le théâtre. Il avait non seulement l'esprit de *mots* du journaliste, mais aussi la gaieté vraie, le sens du comique, le trait qui passe la rampe et va droit au public.

Lorsqu'il donna, en 1868, aux Bouffes-Parisiens, en collaboration avec M. Édouard Lockroy, ce vaudeville spirituel et d'une belle humeur si française, *le Zouave est en bas!* nous applaudîmes tous à cette verve franche et si charmante. Les deux collaborateurs s'étaient connus, je pense, avant l'expédition de Dumas en Italie; mais c'était là, en Sicile ou à Naples, qu'ils s'étaient liés profondément, définitivement. Édouard Lockroy a publié sur cette épopée de la campagne de Sicile un livre tout enflammé de l'enthousiasme des vingt ans et d'une langue alerte et ferme, d'une alacrité pittoresque, d'un esprit original et pénétrant. C'est dans ce volume, plein d'une ardeur entraînante, qu'il faut aller chercher le rayon de soleil de notre jeunesse. Nous avons tous goûté à ce vin du Vésuve. Où sont les ivresses d'antan?

Paul Parfait, l'expédition finie, revint à

Paris, tandis que Lockroy repartait pour un autre voyage, celui-là tout scientifique : il accompagnait M. Ernest Renan dans sa mission de Phénicie. Le maître-livre de Renan est illustré de savants dessins de Lockroy. Le député en lui — chose trop rare pour ne pas la signaler — est doublé non seulement d'un écrivain d'un rare talent, mais encore d'un artiste remarquable.

Paul Parfait, lui, de retour à Paris, débutait dans le journalisme, faisait allègrement la petite guerre de la chronique dans *la Vie à la Campagne* de ce *gentleman farmer* lettré, notre ami M. Georges de Cherville, le fin conteur que Noël Parfait avait connu chez Dumas, à Bruxelles; puis dans le *Journal amusant*, dans *le Charivari*, dans les journaux militants où l'on brûle parfois le meilleur de sa poudre. Esprit curieux des choses vraies et *vues*, Paul Parfait donnait au *Siècle*, au *Figaro*, à *la Petite Presse* de nombreux et amusants articles sur les industries parisiennes, observées de près; puis, en 1868, à la fondation du *Gaulois*, à *l'Univers illustré*, à *l'Époque*, au *Paris-Journal*, un peu partout, il semait, avec une prodi-

galité d'improvisateur, les articles de genre ou d'observation.

Le polémiste devait apparaître plus tard, au *Voltaire* et à *la République française*, où il se divertissait à railler non point la foi, mais la fausse dévotion, la bigoterie. Ses livres à grands succès, publiés par G. Decaux, *l'Arsenal de la dévotion, la Foire aux reliques, le Dossier des pèlerinages* ont paru là, en partie, pour la première fois. Des hommes d'État se sont servis plus tard, pour se faire applaudir, des railleries sans fiel de Paul Parfait : ils les ont rendues acerbes. Ces trois volumes représentent d'ailleurs un long et minutieux travail de recherches ; Paul Parfait poussait le scrupule jusqu'à ne vouloir parler jamais d'une chose sans avoir entre ses mains les preuves mêmes de ce qu'il affirmait. Il a assemblé des monceaux de notes pour arriver à grouper tous ces menus faits. Point de méchanceté, d'ailleurs, encore une fois, dans sa raillerie. Point de lourdeur non plus. Ce n'est pas la plaisanterie grosse et grasse d'un Homais, ce *chantre* de la libre pensée, ni l'exploitation argent comptant d'une haine ou d'un scandale,

— comme on l'a vu depuis ; — c'est un peu l'acuité d'un voltairien qui viendrait de relire le *Dictionnaire philosophique*.

Paul Parfait est de ceux qui ont pu rester aimés en livrant chaque jour cette bataille, souvent atroce, du journalisme. Il eût pu dire aussi, comme Fiévée : « Quand je parle des gens, je tâche de me figurer que je leur parle. » Sans rien sacrifier de ses idées, il a combattu ses adversaires à armes courtoises. C'était un galant homme et, chez lui, le cœur fut à la hauteur de l'esprit. J'entends encore son bon rire franc, large, sonore. Il contait bien. Il avait le mot juste, piquant mais indulgent.

Toutes ses vives qualités de journaliste, il les apportait dans ses romans. Il aimait l'action, le mouvement et la vie. En 1879, il avait donné au Gymnase un acte amusant, *les Bottes du capitaine;* un an après, en collaboration avec M. Jules Moinaux, il faisait représenter, sous la direction Chabrillat, un drame eu cinq actes, gai, amusant, d'une verve gasconne, à la Dumas, *les Mouchards*, où l'acteur Dailly était étourdissant de drôlerie dans le rôle de Capoulade.

Les Mouchards étaient tirés d'un excellent

roman de Paul Parfait, *l'Agent secret.* « Faites donc du théâtre! » lui répétait alors M. Chabrillat. Aujourd'hui, le romancier est mort et c'est Chabrillat qui fait des romans.

Les romans de Paul Parfait, *l'Assassin du bel Antoine*, *la Seconde Vie de Marius Robert*, *l'Agent secret* avaient une qualité qui manque à trop de conteurs aujourd'hui : ils étaient amusants. Ni descriptions à outrance, ni digressions inutiles. De l'action et du brio. Les jolies nouvelles, alertes et aimables qui composent *les Audaces de Ludovic* et les *Croquis parisiens*, volume que préparait Paul Parfait quand il est mort, nous montrent les deux faces de ce talent si parisien et si humain, qui avait la séduction de l'esprit et le don des larmes.

Il était né pour le drame traversé de rires.

Le drame, on le trouvera, pour ainsi dire, concentré dans les remarquables nouvelles réunies dans le présent volume : *la Morte fiancée*, qu'il écrivait, il y a longtemps, à son retour d'Italie, alors qu'il était encore tout imprégné de ce qu'il venait de voir; *la Chouette*, récit encore inédit qu'il n'a eu le temps ni de relire ni de revoir; *la Maison du juif*, ces pages saisissantes

qui lui furent inspirées par une causerie du directeur de la prison de Chartres, où il allait voir son ami Lockroy, détenu là pendant la Commune. D'un fait vrai, Paul Parfait a tiré cette nouvelle d'une valeur rare.

Quant à *Petit-Pierre*, il laissait en mourant le récit inachevé. Un ami, M. Charles Deslys, conteur très délicat, qui a écrit, entre tant d'autres livres, deux œuvres excellentes — un long roman, *la Mère Rainette*, et une courte nouvelle, *les Bottes vernies de Cendrillon* — Deslys, qui est un charmant homme, très dévoué à ceux qui l'approchent, rassembla les notes de Paul Parfait et acheva *Petit-Pierre*. Il y a toujours quelque chose de touchant dans ces collaborations posthumes. Il semble qu'on y évoque l'âme même d'un mort.

C'était une belle et bonne âme que celle de Paul Parfait, mort trop tôt, mort le jour même où il entrait dans sa quarantième année. Nul ne fut plus aimé, nul ne mérita mieux de l'être. Il souriait volontiers, cachait ses souffrances physiques, voulait laisser aux siens le souvenir d'un courageux et charmant garçon. Je l'ai toujours vu prêt à rendre un service.

Aucune envie, nulle jalousie, la droiture même et la probité dans le talent. Le lundi qui précéda sa mort, il s'excusait, par lettre, de ne pouvoir assister à la séance du Comité des Gens de lettres dont il était membre. Il se préoccupait encore, en mourant, de quelque devoir à remplir, de quelque confrère à soulager d'une misère.

Paul Parfait laisse, aux soins de la vaillante et charmante cousine qu'il avait épousée, deux enfants, dont un fils qui portera dignement ce nom aimé que le père et l'aïeul ont rendu deux fois célèbre et fait deux fois honorer.

Et ce camarade d'autrefois restera pour moi un de ceux dont on se dit, en avançant dans la vie, — et plus on vieillit, plus on se répète cela : « Pourquoi nous a-t-il quittés? C'est un cher compagnon qui nous manque!... Deux fois nous l'aurons cherché à sa place et deux fois l'exil — si la mort est un exil — nous l'aura pris!... Certes l'existence est dure, même pour ceux qui semblent les plus heureux. Mais ce sont les bons comme celui-là qui aident à la supporter. »

Un homme d'esprit qui n'a jamais blessé personne, un militant que tous estiment et aiment, c'est un ami rare. J'en ai connu un pourtant. C'est l'auteur de ce livre. C'était Paul Parfait.

JULES CLARETIE.

Paris, 7 février 1884.

PETIT-PIERRE

I

PAPA SOREL

Le prologue de ce drame remonte à plus de vingt ans. Son souvenir, ou plutôt le réveil de ce souvenir, commande certaine discrétion, une sorte d'incognito. C'était dans une des plus jolies petites villes des environs de Paris... A dix ou quinze lieues peut-être... Nous ne précisons rien... Nous ne nommerons pas cette ville, nous éviterons même de la décrire autrement que par des généralités... Aspect et site agréables... Des prairies, des bois, des coteaux verdoyants... Une gracieuse vallée... Les jardins des maisons bourgeoises s'étendant jusqu'aux bords de la rivière.

Très coquets, ces jardins. Très riantes, ces mai-

sons... surtout celle de maître Jousselin, l'homme le plus populaire et le plus hospitalier de l'arrondissement, jeune encore et de ceux-là dont la jeunesse semble devoir être éternelle.

Grande fut donc la stupeur des voisins, de ses amis, lorsqu'un jour, en s'éveillant, ils apprirent que le notaire était mort dans la nuit, mort d'un coup de sang. C'était bien la fin qu'on lui prédisait, mais pas à si brève échéance. Tous se rappelaient lui avoir serré la main la veille ; tous avaient encore dans l'oreille l'éclat de sa grosse voix turbulente et sonore. Une si riche nature ! Tant de bonne humeur et d'entrain ! Il semblait que toute la gaieté de la ville allait être mise en terre avec lui.

Le public a des tendresses, je dirai même des indulgences exceptionnelles pour ces êtres exubérants qu'il voit mener de front, comme par un double jeu, le travail et les plaisirs. Tabellion sans solennité, maître Jousselin tapait sur le ventre de ses clients, embrassait leurs femmes et faisait danser leurs filles. Il n'y avait pas, à dix lieues à la ronde, une maison plus animée, plus vivante que la sienne. Du rez-de-chaussée aux combles, c'était un branle-bas perpétuel. Tandis que, dans l'étude en mouvement, les clercs faisaient grincer leur plume, avançaient des chaises et se débattaient parmi des flots de paperasses, aux étages supé-

rieurs, on entendait les préparatifs d'une fête : bruits de meubles changés de place, grands coups de marteau çà et là, frôlements de feuillages coupés et de caisses de fleurs dans les escaliers, sous le péristyle, et, par bouffées, se mêlant à leur parfum, le fumet appétissant des cuisines.

De son cabinet, le notaire était à tout, surveillait tout. Il recevait l'un après l'autre, parfois même simultanément, le client indiscret et la cuisinière affairée; il donnait coup sur coup ses ordres pour la pose d'un tapis et pour un enregistrement d'hypothèques; il interrompait un compte de liquidation pour dresser une carte de vins, dont il sablerait gaiement sa bonne part. C'était dans son tempérament. Ah ! l'aimable amphitryon ! ah ! la joyeuse demeure ! Et voici qu'on l'attriste de tentures funèbres. La mort a passé par là !

. . . .

Feu Jousselin laissait une femme et une fille. On eût plutôt dit les deux sœurs. L'aînée, c'est-à-dire la mère, n'avait pas renoncé à toute prétention de coquetterie. Il ne lui déplaisait pas de s'entendre encore appeler la belle madame Jousselin. Quant à mademoiselle, c'était, depuis quelques années déjà, la belle Hortense. Mais pas jalouses l'une de l'autre, et très bonnes camarades. Deux têtes à l'évent, où n'avaient place que les questions de chif-

fons. On eût pu leur reprocher, sans être trop puritain, un peu de laisser aller dans les façons, sinon dans les mœurs; mais la sympathie fidèle au maître de la maison les protégeait contre les mauvaises langues; même dans le petit monde des fournisseurs, on les aimait parce qu'elles n'étaient point fières et que l'argent ne leur tenait guère aux doigts. Leur grande préoccupation, leur rôle semblait être d'initier la petite ville aux fluctuations de la mode, avec le concours onéreux des modistes et couturières de Paris. Elles y allaient plus souvent qu'à leur tour. C'étaient presque deux Parisiennes. Aussi, dans leur entourage, on était tellement habitué à ne considérer ces dames qu'au point de vue plastique, que, lorsqu'elles eurent échangé leurs toilettes claires contre des vêtements de deuil, on songea moins à les plaindre qu'à trouver que le noir leur allait bien.

C'était également leur opinion. Elles firent de leur mieux pour ne pas se laisser envahir par la mélancolie. Leur porte, à peine close dans les premiers jours, s'entre-bâilla pour les intimes, puis pour les indifférents. Le cercle s'élargit et, bien que dans une note plus discrète, on en revint presque aux réceptions d'autrefois. Mais, hélas! la caisse où l'on puisait alors à pleines mains n'était plus alimentée par l'infatigable gagneur d'argent qu'on

avait perdu. Il laissait même des affaires assez embarrassées. La liquidation s'opérait difficilement, par l'entremise de l'ancien premier clerc, un nommé Fautrat, depuis longtemps attaché à la maison, très au courant, très retors, et sur le dévouement duquel ces dames se croyaient en droit de compter. « Ce bon Fautrat ! » disaient-elles. Il affectait pour Mademoiselle une sorte d'adoration. Plus jeune et plus riche, il l'eût peut-être épousée.

Un mariage devenait nécessaire pour relever la situation. Il était temps d'ailleurs : la belle Hortense entrait dans sa vingtième année.

Tout à coup, on apprend qu'elle va se marier avec celui qui achète l'étude... un étranger, un inconnu... Vous entendez, n'est-ce pas, les commérages de la province? « Quoi ! ce n'est ni X..., ni Z..., ses cavaliers servants ordinaires?... Ni Paul Bréant, parti depuis quelques mois pour l'île Maurice, où, son diplôme de médecin en poche, il était allé recueillir la succession d'un parent?... On les avait fiancés... Paul et Virginie... On assurait qu'elle avait promis d'attendre son retour... Non ! mais non ! L'affiche est à la porte de la mairie... Le futur s'appelle Gustave Sorel... Je l'ai vu, mon oncle le connaît... C'est un garçon d'aspect mélancolique et timide, très instruit, grand piocheur, assez « fortuné... » Paraîtrait qu'à première vue, il est tombé

amoureux... Vous savez? Le coup de foudre! »

Dans tout cela, beaucoup de vrai : le roman ébauché avec le jeune docteur, déçu dans son espoir d'héritage et qui restait là-bas, à l'ancienne île de France, pour y reconquérir une fortune ; la passion soudaine de Gustave Sorel ; mais surtout sa généreuse résolution de sauver de la ruine celle qu'il adorait. Un vieil ami des deux familles, saisissant l'occasion, avait bâclé le mariage avant que ni l'un ni l'autre des deux futurs époux eût le temps de s'y reconnaître.

On s'était souvent répété dans le pays que la noce de mademoiselle Jousselin serait une merveille. Quelle déception! Les choses se firent convenablement, mais sans éclat, comme il sied lorsque la mariée quitte à peine le deuil. Ou ne dansa que jusqu'à deux heures du matin. Pas de feu d'artifice. Pas de joyeux lendemains. « Les notaires se suivent et ne se ressemblent pas, dit un envieux ; il m'a semblé qu'avec celui-ci la tristesse entrait dans la maison. »

Ce n'était pas la faute du pauvre Sorel. Il continuait de se conduire en galant homme. Il avait dit modestement à sa jeune femme :

— Je sais que vous ne m'aimez pas ; permettez-moi de mériter votre estime... Je ne suis pas beau, je serai bon... J'étais sans famille, et je vous

chérirai de toutes les affections qui se partagent ordinairement le cœur. Vous avez fait battre le mien pour la première fois, il vous appartient tout entier. Rien ne me coûtera pour que vous soyez heureuse.

Hortense, touchée de ce dévouement, s'efforça d'en être digne. Mais le souvenir de *l'autre* lui revenait sans cesse à la pensée. Pour l'en bannir, il eût fallu des distractions, des fêtes, un mari tel qu'avait été son père. Sorel était un tout autre homme : il avait peu de goût pour le monde ; il rêvait une femme d'intérieur, et déjà la sienne reprenait le train d'autrefois. Trop faible pour la retenir, il la laissa faire, mais non sans quelques observations, qui furent assez mal reçues. On se froissa réciproquement. Une première froideur en résulta, surtout chez elle.

— Patience, s'était-il dit, elle est si jeune !

Il chercha sa consolation dans le travail, et il n'y trouva que de nouveaux soucis, un grand désordre d'affaires, des virements de fonds qui lui avaient été dissimulés, le déficit... Aucun reproche ne sortit de sa bouche. Mais il fallait des économies... Ce mot fit bondir madame Jousselin, la belle-mère, qui s'exila, réclamant son douaire, pour en vivre librement à Paris. Elle se croyait toujours riche. Le gendre se garda bien de détruire cette illusion,

enchanté qu'il était de rester seul avec sa femme, Il allait bientôt être père.

Cet enfant, ne serait-ce pas un gage de réconciliation, de bonheur? Il l'espéra, souriant d'avance à la layette, au berceau. Tel n'était pas le sentiment d'Hortense. Elle avait accepté sans un mot parti du cœur, elle subissait impatiemment cette grossesse, qui, l'enlaidissant, entravait ses plaisirs. L'accouchement fut pour elle une véritable délivrance.

— C'est un garçon! cria triomphalement le père.

La mère se taisait, indifférente et étrangère à la joie de la maison. Elle ne voulut pas nourrir. Malade ou du moins languissante, elle se fit ordonner une saison thermale, qui se prolongea plus que de raison. Madame Jousselin avait accompagné sa fille. Celle-ci reconnut à peine le poupon, qu'elle n'embrassa guère. Plus élégante et plus mondaine que jamais, elle se reprit à vivre comme avant son mariage, beaucoup plus à Paris, chez sa mère, que chez son mari. Le malheureux, du moins, n'était plus seul. Il avait un fils, son cher Petit-Pierre, dont personne ne lui disputa les premiers sourires, les premiers bégaiements, les premiers baisers. Avec une sollicitude touchante, il s'ingéniait à remplacer celle qui n'était jamais là. S'accordait-il un

moment de récréation, c'était pour le passer auprès du baby. Il le berçait, le portait, le câlinait, jouait avec lui, l'égayant parfois même d'une chanson. Plus tard, il lui apprit à lire, il lui expliqua toutes ces choses qui piquent la curiosité du premier âge; et l'on causait, et l'on riait, ce pauvre homme oubliant tous ses chagrins, heureux, joyeux, presque beau, transfiguré qu'il était par l'amour paternel. J'allais écrire *maternel.* N'était-il pas à la fois le père et la mère de son enfant ?

Trois ans se passèrent ainsi. Madame Jousselin mourut à la suite d'un dernier bal, où elle s'était trop décolletée.

Le nouveau deuil d'Hortense la confinait au foyer conjugal. Sorel en profita pour tenter un dernier effort. Il l'aimait quand même. Il l'aimait toujours.

— Si je pouvais reconquérir au moins la mère, pensait-il.

Et, lui mettant Petit-Pierre sur les genoux, sous les lèvres :

— Mais embrasse-le donc ! Aime-le ! aime-nous ! Voyons, pour être heureuse, que te manque-t-il?

— Rien, balbutia-t-elle attendrie, je ne sais pas... je tâcherai... je tâche...

Elle parlait sincèrement. Ce n'était pas une méchante femme. Était-elle coupable ? Non. Tout au

plus légère. Mais ses coquetteries lui allaient si bien, sa réputation en souffrait si peu, qu'on la recherchait, qu'on l'attirait au contraire dans tous les salons d'alentour. Cette petite ville, que nous ne nommons pas et pour cause, était l'une des plus gaies de France. Beaucoup de jeunes ménages et de demoiselles à marier. On faisait de la musique, on dansait chez le président, chez le receveur particulier, à la sous-préfecture, voire chez le successeur de maître Jousselin, qui tentait parfois de rendre son intérieur plus attrayant et d'y montrer un front moins morose. Vains efforts ! Hortense en arrivait à s'étourdir, elle ne pouvait oublier. Même chez elle, sa pensée était ailleurs. De longues rêveries, des lectures absorbantes. Jamais à son ménage, à son enfant, à son mari, sinon par quelque folle journée qui faisait paraître les lendemains encore plus amers. Le caractère de Sorel s'aigrissait. Sa santé s'altéra. Il ne dormait plus, il devenait jaloux. On l'avait vu rôder la nuit autour de sa maison, les yeux fixés vers certaine fenêtre, comme s'il eût épié le départ ou l'arrivée de quelqu'un. Son visage portait l'empreinte de toutes les angoisses qui le torturaient.

Quant à Madame, toujours aussi belle, aussi courtisée, s'isolant de plus en plus, elle ne semblait pas avoir conscience de cet état de choses. Chaque an-

née creusait davantage encore l'abîme entre les deux époux. Sous le même toit, ils vivaient comme séparés, ne se parlant guère qu'aux heures des repas, sans confidences... hormis peut-être Fautrat, ce bon Fautrat, resté premier clerc de l'étude, et qui demeurait dans la maison voisine. Il se montrait obséquieux, même pour Petit-Pierre, son petit patron, qui ne pouvait pas le souffrir. Étrange instinct de l'enfance !

C'était alors un gentil garçonnet de six ans, très précoce, très intelligent, surtout de cœur. Il ne connaissait que son père, il l'adorait. Ah ! celui-là ne serait pas un ingrat ! De ses grands yeux caressants, inquisiteurs, il semblait lire jusqu'au fond de l'âme du pauvre homme et tout deviner, tout comprendre, à commencer par le double amour, maternel et paternel, dont il était l'objet. Un soir, ayant surpris des larmes dans les yeux de Sorel, et lui demandant de sa douce voix consolatrice :

— Papa, qu'as-tu ?

Il se reprit, et, lui jetant ses deux petits bras autour du cou, s'écria :

— Non ! maman, maman !

Telle était la situation au moment où va commencer le drame.

II

DERNIER SOIR

Un soir, — l'enfant devait garder le souvenir de ce soir-là toute sa vie, — il était au fond du jardin, sous la tonnelle du bord de l'eau, regardant avec son père le feu d'artifice qui se tirait sur l'autre rive, en l'honneur du Comice agricole.

Il y avait bal à la sous-préfecture. Sorel y avait conduit sa femme, mais s'était retiré presque aussitôt. « Un travail indispensable, avait-il dit, toute une série de comptes à établir. » En réalité, le notaire devait effectuer, le lendemain même, un remboursement important.

Le cocher reviendrait à minuit chercher Madame. Monsieur, rentrant seul au logis, traversa le vesti-

bule, puis le jardin, où devait se trouver Petit-Pierre, avec les bonnes.

N'apercevant auprès de lui que la vieille cuisinière, appelée Nanon :

— Où donc est la femme de chambre? demanda-t-il.

— Sortie avec un de ses parents, fut la réponse. Madame lui a donné congé, pour affaires de famille. Elle ne rentrera que demain soir.

— Ah! fit le mari soupçonneux ; pourquoi donc avoir éloigné cette fille?

Mais déjà son fils était dans ses bras, le couvrant de folles caresses.

— Alors, dit le père, bébé dormira seul cette nuit... comme un petit homme...

— Non! se récria l'enfant, auprès de toi... avec toi...

L'explication fut donnée par Nanon.

Madame, ainsi que d'habitude lorsqu'elle devait rentrer tard, avait fait descendre le petit lit dans la chambre de Monsieur.

— Décidément, pensa-t-il, elle veut être seule.

L'enfant, au contraire. était enchanté. Le feu d'artifice, qui commençait en ce moment, mit le comble à sa joie, partagée bientôt par le père, se refaisant enfant lui-même afin de mieux oublier tout le reste.

Cependant, lorsque les dernières fusées se furent éteintes dans le ciel noir :

— Allons ! fit-il, remontons... moi, pour travailler... toi, pour faire dodo...

— Oh ! non, papa... pas encore...

La servante intervint :

— Il voudrait voir la retraite aux flambeaux... Pas de danger qu'il prenne froid... Le temps est si doux...

Effectivement, c'était par une calme nuit d'été, sans lune et sans étoiles. Une tiède brise se levait, imprégnée de parfums, peut-être annonçant l'orage.

— Monsieur peut me le laisser sans crainte, poursuivit la vieille bonne. Voilà près de trente ans que je suis dans la maison... J'ai nourri la mère, j'ai vu naître l'enfant... je les aime bien tous les deux...

— Oui, je sais, répondit le père, je sais que vous êtes une brave femme, Nanette, et qu'on peut compter sur vous. J'ai de la besogne, d'ailleurs .. Amusez-le.

— Bien volontiers, notre maître ! Faut pas qu'on le couche trop tôt, ce mignon-là ! Il est si nerveux ! Sa petite tête travaille plus que de raison, même pendant le sommeil. Une fois qu'il avait la fièvre et que je le veillais, j'ai remarqué ça... On dirait qu'il

voit au delà de lui, à travers les murs... Des rêves, quoi ! Le cauchemar! Quasi somnambule!

Déjà Sorel s'éloignait, après un dernier embrassement, sur cette recommandation :

— Tu l'entends, bébé? Ne t'excite pas, ne te tourmente pas. Sois bien sage !

Un instant plus tard, il était installé devant son bureau, encombré de paperasses. Une lampe, pourvue de son abat-jour, l'éclairait; il en rehaussa la mèche, afin d'obtenir plus de lumière sur le registre dont les chiffres et les dates servaient de base à son travail nocturne. Il avait laissé la fenêtre ouverte, et parfois un papillon, des insectes, voltigeaient autour de lui sans le troubler. Après vérification du travail, il se leva pour aller à son coffre-fort ; il en rapporta des rouleaux, deux liasses de billets de banque, et, comme un vent plus frais arrivait du dehors, il les plaça sous un presse-papier, sous un revolver que lui fournit le hasard.

— Ah ! murmura-t-il en se rasseyant d'un air satisfait, ah! j'y suis arrivé, mais non pas sans peine!

Pendant ce temps-là, Petit-Pierre avait quitté le jardin. Sons la conduite de Nanon, il était monté à l'étage supérieur, dans la chambre de sa mère. Là se trouvaient accumulées toutes les élégances, toutes les recherches du luxe moderne. On se serait cru chez une Parisienne. La vieille servante, tout

en jouant avec l'enfant, se faisait aider par lui à plier le couvre-pied, à tout disposer pour la nuit. Après quoi, le reprenant par la main :

— Descendons maintenant chez papa ! lui dit-elle.

Quel contraste avec les splendeurs de là-haut, C'était la simple chambre à coucher d'un notaire de province, et contiguë à son cabinet du travail. A côté du lit du père, on voyait, ce soir-là, le petit lit de l'enfant.

— Puisque nous remplaçons la femme de chambre, faisons les couvertures, dit gaiement Nanon, que seconda plus gaiement encore Petit-Pierre.

Après quoi :

— Va frapper à la porte de communication, mon chéri !

— Entrez ! dit Sorel.

Il se retournait, tendant les bras à l'enfant, qui lui sauta sur les genoux.

— Tu viens me dire bonsoir, mon bébé ?

— Non ! plus tard... Je veux rester avec toi...

— Oh ! oh ! je veux...

— T'en prie !

— Si Monsieur le désire, je reviendrai, proposa Nanon.

— Inutile ! répondit le père, je le coucherai moi-même.

L'enfant, avec un cri de joie, battit des mains.

— Comme l'autre jour ! Ah ! que tu es donc gentil, petit père !

Un chaud baiser le récompensait en même temps d'avoir si bien deviné le désir du cher petit.

Nanon, par l'autre porte, qu'elle referma derrière elle, sortit en souriant.

Le notaire et son fils restèrent seuls. Déjà celui-ci, toujours sur le genou paternel, s'allongeait vers le bureau, inventoriant d'un regard curieux tout ce qui s'y trouvait. L'acier du revolver, brillant du feu de la lampe, attirait son doigt.

— Oh ! petit fusil...

— Touche pas ! fit Sorel, il est chargé...

— Pour les voleurs, alors? dit le marmot d'un air entendu. Ça défend ce qu'il y a dessous, tous ces petits papiers à dessins bleus... Tu m'en as déjà montré...

— Oui... Des billets de banque...

— C'est de l'argent?

— Beaucoup d'argent.

— Et là, dans ces rouleaux ?

— De l'or.

— Pour combien... dis, père ?

Il y mit de la complaisance et répondit :

— Plus de cent mille francs.

Petit-Pierre, répétant ce gros chiffre, essaya de compter sur ses doigts.

Mais, y renonçant au bout d'un instant :

— Trop ! fit-il. Et c'est à toi tout ça ?

— Non, c'est à celui qui me l'avait confié. Je l'attends demain matin, pour lui rendre son dépôt...

— Tu rendras tout ?

— Oui, conclut simplement le notaire.

Et, plus gravement, avec une pointe d'amertume, il ajouta :

— Payer ce que l'on doit, faire ce que l'on doit, tu l'apprendras, mon enfant, ça console de bien des choses !

Puis, écartant de son front les pensées importunes :

— Assieds-toi là, reprit-il, sur ce tabouret... Je vais te donner le beau livre de l'autre soir, et, tandis que je mettrai un peu d'ordre dans ces paperasses, tu regarderas les images... Nous causerons...

M. Sorel installa près de lui Petit-Pierre avec un volume du *Magasin pittoresque.* Il s'était remis lui-même à sa tâche ; mais de temps en temps il s'en distrayait, il se penchait avec amour pour mieux voir, sous le rayonnement de la lampe, le bambin s'ingénier, de ses doigts mal affermis, à tourner les grandes pages illustrées de dessins qui

le ravissaient : monuments, cités, paysages, états-majors étrangers, groupes de personnages aux costumes inconnus, machines aux dispositions compliquées, scènes fantastiques, arbres et floraisons bizarres, autant d'énigmes dont sa jeune imagination cherchait avidement le secret. Son minois éveillé, ses lèvres curieuses adressaient au père une de ces questions naïves dont les enfants sont prodigues et qui prêtent à rêver autant qu'à sourire. Des cris de plaisir lui échappaient en reconnaissant les animaux familiers, d'autres qu'il avait vus au Jardin d'acclimatation de Paris.

— Ah ! l'éléphant ! l'autruche ! une gazelle !

Peu à peu, cependant, il devenait moins babillard. Ses yeux écarquillés sur les illustrations n'en démêlaient plus le sens que vaguement. Bientôt, il chercha contre son père un appui. Le cher mignon s'endormait. Avec précaution, Sorel le ramena sur ses genoux, et, le cœur plein d'une ineffable douceur, il contempla longuement ces folles boucles blondes, les longs cils de ces paupières fermées, ce clair visage où le flot régulier de la respiration faisait monter comme une buée rose. Il savourait, en égoïste, en jaloux, le bonheur d'être père, c'est-à-dire protecteur, ayant mission d'avoir une jeune intelligence à former, un être faible à défendre. Ne devrait-il pas l'aimer doublement, et pour lui-

même et pour la mère absente? Que faisait-elle à cette heure? Elle dansait, oublieuse de tous ses devoirs. Ou bien encore, coquettement assise auprès de l'orchestre, elle écoutait, au rythme indolent de son éventail, les galants propos de quelque hardi chasseur d'aventures. Et, sur sa poitrine douloureusement oppressée, le pauvre homme, de ses deux mains tremblantes, appuyait tendrement Petit-Pierre. A la pensée de leur isolement commun, ses larmes jaillirent et, toutes chaudes, roulèrent jusque sur la collerette de l'enfant endormi.

— Non! murmura le père avec une résolution désespérée, non! cela ne durera pas ainsi!... Je dois, je veux tenter un dernier appel à ses sentiments d'épouse et de mère!... Je la verrai demain, tout à l'heure, quand elle va rentrer du bal... Elle entendra raison... Je lui dirai ce que je souffre... Elle nous reviendra... Mon cœur est assez large pour qu'il y reste encore du pardon!

Il s'était soulevé, le regard au plafond, vers la chambre de sa femme. Le petit dormeur, dérangé par ce mouvement, fit entendre une plainte, presque un reproche.

— Ne pleure pas!... reprit vivement Sorel; il est temps de te coucher, mon chéri!...

Pas de réponse. L'enfant n'entendait plus. Sa tête blonde, privée de soutien, se renversait inerte

en arrière. Plusieurs baisers, sur les joues, sur le front, ne parvinrent pas à le tirer de cette torpeur du premier sommeil. Le père délaça les souliers de l'enfant, détacha son tablier, puis sa petite robe qui, tombant à terre, laissa voir son cou et ses bras nus. Un frisson courut sur cette chair délicate, et Petit-Pierre entr'ouvrit enfin les yeux, les lèvres, mais pour réclamer son livre.

— Non !... je veux regarder encore les bêtes !

— Tu en verras demain, pour de vrai, à la ménagerie du champ de foire... Après déjeuner, si tu veux, nous irons ensemble... Il y a des serpents, des lions, la girafe, un dromadaire.

— Et je pourrai monter dessus, comme là-bas, avec l'éléphant ?...

— Je te le promets... Ah ! cela te sourit, mon mignon ?

En effet, l'enfant, réveillé tout à fait, paraissait radieux. Il prit à deux mains le visage paternel et le regarda longuement, comme avec l'instinct de mieux graver dans sa mémoire ces traits adorés qu'il aurait vus pour la dernière fois. Il ne faisait plus de difficultés pour qu'on le déshabillât. Au contraire, il courut lui-même chercher sa robe de nuit, en fredonnant avec des variations imprévues la chanson que sa bonne lui avait apprise. On se dit enfin bonsoir de part et d'autre, après force

embrassades, et le père, ayant bien recouvert l'enfant, regagna son cabinet de travail.

De son lit, par la porte de communication restée entr'ouverte, Petit-Pierre voyait l'autre pièce éclairée. Son oreille percevait un vague froissement de pages remises en ordre ou de plume courant sur le papier. A divers intervalles, tout en se rendormant, il retrouva ce même bruit, cette même douce lueur, attestant un cher voisinage, et qui le rassurait. Il était un peu poltron; de plus, très nerveux, et de ces enfants-là — Nanon nous l'a dit, — qui, même dans le rêve, ont la vague intuition de ce qui se passe autour d'eux. Il entendit, sur le pavé de la cour, le roulement de la voiture qui ramenait sa mère et le frou-frou de la robe de soie dans l'escalier. S'arrêterait-elle pour embrasser son enfant?... Non!... rien!... Il eut le cœur gros, et se retourna plusieurs fois, dans une insomnie relative. Tout à coup, un bruit de siège remué, dans le cabinet, réveilla son attention. La lampe vacilla, puis disparut. Petit-Pierre, inquiet, avait redressé la tête... Des pas bien connus firent crier les marches de l'étage supérieur... Son père montait... Il redescendit presque aussitôt avec précipitation... La lumière reparut, mais pour s'éteindre de nouveau, et cette fois brusquement, brutalement. La porte de communication s'était fermée de même.

L'enfant appelle... Pas de réponse. Il se laisse glisser hors de sa couchette, et se dirige à tâtons vers la porte !... Il frappe... Même silence... A plusieurs reprises ses petites mains se promènent sur la plinthe et les moulures... Un certain laps de temps s'est écoulé déjà... Il a honte de sa peur... et se rappelle combien ce défaut l'a fait gronder... Tout frissonnant, il regagne son lit et se fourre sous la couverture... Il croit entendre au lointain, comme sur l'autre rive, une première, puis une seconde détonation... Serait-ce le feu d'artifice qui recommence?... Non... plus rien... Si fait! On remonte l'escalier... Qui donc?... Là, dans la pièce voisine, le bruit de quelque chose de lourd qui serait tombé sur le plancher... De nouveau, des pas furtifs, mais qui cette fois redescendent... Puis un silence de mort... La nuit noire.

Elle s'illumine tout à coup d'un éclair... Le tonnerre gronde... La pluie fouette les vitres... C'est l'orage qui se déchaîne enfin... L'enfant, éperdu, remonte les draps par-dessus sa tête, se pelotonne, bouchant ses oreilles, et finit par s'endormir, mais d'un sommeil agité, fiévreux, tout plein de mauvais rêves... Le cauchemar.

Au réveil, il remarqua que son père n'était pas là, que le grand lit semblait ne pas avoir été défait. A son appel, qu'il avait dû renouveler plu-

sieurs fois, Nanon accourut enfin. La brave femme paraissait bouleversée. Elle habilla l'enfant avec une étrange précipitation, sans mot dire, mais en étouffant des soupirs qui gonflaient sa poitrine oppressée. Elle l'emporta vivement, à grands pas, comme ayant hâte de l'éloigner de la chambre où il venait de passer la nuit. En bas, dans la vestibule, Petit-Pierre trouva sa mère causant avec trois messieurs dont le médecin, qu'il reconnut. En apercevant son fils, elle coupa court à l'entretien.

— Par ici, messieurs! dit-elle en leur indiquant le salon.

Ils disparurent et madame Sorel les suivit. Elle avait les cheveux en désordre et les yeux rouges. Elle était très pâle.

Petit-Pierre, comme d'habitude, voulut aller au jardin. Nanon l'emmena promener à la campagne. Au retour, elle le fit déjeuner chez elle, dans sa mansarde des communs. Madame Sorel vint l'y voir un instant et l'embrassa, comme jamais elle ne l'avait embrassé.

— Où donc est papa? demanda-t-il une fois encore.

— Il est parti... il est sorti..., répondit la mère.

Ce fut seulement dans l'après-midi que l'entrée du jardin lui fut permise. Des visiteurs passaient,

graves et le visage contrit. S'ils regardaient l'enfant, ils avaient l'air de le plaindre. S'ils se parlaient entre eux, c'était à voix basse, et l'on eût dit qu'ils cherchaient à étouffer jusqu'au bruit de leurs pas. Il y avait dans ce silence affecté quelque chose de mystérieux qui frappa l'enfant d'un pressentiment de malheur. Un moment, de sourdes rumeurs grondèrent autour de la maison. Au bord de l'eau, sous la tonnelle, une barrière défendait le passage, hormis à ceux-là qui semblaient en avoir le droit. Petit-Pierre, s'approchant, se pencha ; il crut voir, sur le gravier, comme une tache rouge.

Il attendit, mais la journée s'écoula tout entière et bien longue sans que son père rentrât. Il ne le vit pas reparaître au dîner. Sa mère était consternée, terrifiée, livide. Elle ne mangea pas.

Vainement le fils hasarda de nouvelles questions : on n'y répondait même plus.

Il plia sous la tristesse qui l'entourait ; il se sentit comme perdu dans cette maison morne et muette. Quand on alla le coucher, de bonne heure et sans nouvelles de celui qu'il attendait toujours, son pauvre cœur était tout en deuil.

En le déshabillant, la bonne Nanon lui essayait une petite blouse noire.

— Elle ira bien, dit-elle.

Et, la posant sur une chaise :

— Voici ce que tu mettras demain, mon mignon.

Il la regardait, atterré.

— Papa ! s'écria-t-il tout à coup. Où est papa ? Je t'en prie, je veux le savoir, où est-il ?

Alors, la vieille servante, l'enveloppant de ses bras, avec des sanglots :

— Ton papa, mon pauvre petit, tu ne le reverras plus, plus jamais !

III

CE QUI S'ÉTAIT PASSÉ

Vers dix heures du matin, ce même jour, le cocher, qui remplissait aussi les fonctions de jardinier, s'empressait de faire disparaître, avant le lever des maîtres, les traces de l'orage de la nuit précédente.

Comme il contournait, en ratissant, le bout de l'allée principale, il aperçut tout à coup, sous la tonnelle du bord de l'eau, le corps d'un homme étendu sur le gravier, face contre terre, à l'abandon, immobile.

Il s'en approcha, se pencha. C'était Monsieur ! Et livide, rigide... Un cadavre !

— Ah ! mon Dieu ! fit le jardinier se rejetant en arrière avec effroi, mon Dieu, quel malheur !

— Qu'y a-t-il, Jean? demanda par-dessus la haie M. Fautrat, qui demeurait, on se le rappelle, dans la maison voisine, et qui s'empressa d'arriver au plus court sur une barque amarrée entre les deux jardins. Deux coups de gaffe lui suffirent pour aborder au bas de celui du patron.

En le reconnaissant à son tour, la stupéfaction du maître clerc égala celle du domestique. Il se désolait. « Ce pauvre Sorel » !

— Mais est-il vraiment mort ? s'écria-t-il tout à coup. Jean, cours chercher le médecin. Réveille, en passant, Nanon. Il faut avertir Madame.

Déjà le cocher se précipitait vers la maison. Fautrat le suivait à peu de distance, et lui disait :

— Comment ce crime a-t-il pu s'accomplir? Tu es rentré tard, Jean? N'as-tu rien entendu ?

— Rien de rien ! Il était plus de minuit... Je tombais de fatigue... Aussitôt mon cheval à l'écurie, j'ai dormi tout de suite, et jusqu'au matin, tout d'un somme.

— Ah ! fit le maître clerc d'un ton singulier.

On eût dit que cette réponse l'avait affranchi d'une certaine appréhension.

Ils rencontrèrent Nanon dans la cour. En apprenant la terrible nouvelle, elle faillit tomber à la renverse. A peine Fautrat lui donna-t-il le temps de se remettre.

— Monte chez ta maîtresse, et qu'elle se lève à l'instant, mais sans être instruite encore de toute l'étendue de son malheur. Dis que je demande à lui parler, qu'elle veuille bien me recevoir. Je serai là, dans l'escalier. Je te suis, va!

La vieille servante, en redescendant, retrouva le maître clerc sur le palier du premier étage.

— Madame vous attend, monsieur Fautrat, je n'ai pas osé lui dire...

— Bien ! je m'en charge, avec ménagements. Pauvre dame !

En ce moment, Petit-Pierre appelait.

— Pauvre petit! murmura la bonne en courant vers l'enfant.

D'autre part, Jean ramenait le médecin, qui ne put que constater le décès, remontant à plusieurs heures.

Le maire demeurait en face; à quelques pas, le juge de paix. On devine quels étaient les trois messieurs entrevus par Petit-Pierre sous le vestibule. Pendant que Nanon l'entraînait et le promenait dans la campagne, une enquête sommaire avait lieu. La première idée fut que le notaire, entendant des voleurs, les avait poursuivis, qu'il était tombé leur victime. Un assassinat... Mais la balle extraite de la blessure, en plein cœur, sortait évidemment du revolver que tenait encore la main crispée du

cadavre. Un suicide, alors? Le malheureux se serait donc frappé lui-même ? Pourquoi ?

Les magistrats se perdaient en conjectures ; ils venaient de pénétrer dans le cabinet de travail lorsque survint le client auquel devaient être sembourses, ce matin-là, les cent mille francs préparés à cette intention la veille.

Le coffre-fort était entr'ouvert. On n'y trouva que quelques milliers d'écus. Rien sur le bureau ni dans les tiroirs.

— Cependant, répétait le dépositaire, il m'avait promis... il m'attendait.

Fautrat, qui secondait les recherches, laissa échapper ce mot :

— Ah ! je comprends !

On l'interroge. Il balbutie, il avoue, bien à regret, que le patron s'était donné beaucoup de mal pour réunir cette somme.

— Vous lui connaissiez donc des embarras financiers ?

— Oui... non... Je ne sais pas.

Les réticences mêmes de ce bon Fautrat sont autant d'accusations involontaires. Les magistrats se regardent. Ils n'en doutent plus, le notaire ne se trouvait pas en mesure ; il a préféré la mort au déshonneur.

L'homme aux cent mille francs est un entrepre-

neur de travaux publics, un brutal. On s'efforce inutilement de lui faire prendre patience. Il lui faut son argent.

— Avec tout ça, je suis donc volé, moi?

Il se retire enfin, mais en criant presque : « Au voleur! »

Ces invectives sont entendues par divers groupes qui déjà stationnent devant la maison. On sait avec quelle rapidité, dans les petites villes, se propagent les mauvaises nouvelles. Qui n'a pas des fonds chez le notaire? D'autres intéressés accourent, réclamant aussi leur capital, et sont également éconduits. On s'aborde, on s'excite, on se souvient.

— La succession Jousselin ne fut déjà pas si nette. Et sa femme, et sa fille, quelles dépensières! Avec le gendre, ça n'a fait que croître et embellir. Qui est-ce qui le connaissait? Un ours, mais avec des vices cachés. Il jouait sans doute à la Bourse. Il avait ruiné le pays. Brigand de Sorel!

C'était l'écho de ces rumeurs, de ces clameurs, que Petit-Pierre entendit plus tard dans le jardin, où le retenait Nanon. Le cadavre avait été transporté dans une salle basse. Tandis que s'achevaient les constatations judiciaires, le tumulte croissait au dehors. Une émeute était à craindre pour le lendemain. Pourquoi ne l'enterrerait-on pas ce soir, cette nuit, sans passer par l'église, à laquelle il

n'avait plus droit, dans le coin maudit du cimetière ?

Aucun parent, aucun ami ne protesta. La veuve semblait affolée de désespoir. Le fils était bien trop jeune, et, d'ailleurs, il ne savait rien. Si fait, cependant. Lorsque sa bonne, en commençant de le déshabiller, laissa échapper cet aveu : « Ton père, mon pauvre petit, tu ne le reverras plus ! » une lueur soudaine traversa cet esprit précoce et surexcité par l'angoisse. Il avait déjà compris qu'on lui cachait la vérité. Il voulut voir, savoir. Vainement la servante le retint ; il bondit hors de ses bras, hors de la chambre, atteignit la rampe, sur laquelle il se laissa glisser jusqu'en bas, surgit tout à coup dans la salle où l'on apportait le cercueil, aperçut le cadavre, reconnut son père, et se jeta sur lui, l'étreignant, l'appelant, s'accrochant au linceul qu'on ne pouvait arracher de ses petites mains éperdues.

— Papa! papa ! criait-il d'une voix déchirante, ne t'en va pas ! Emmène-moi !

Une lampe éclairait ce tableau.

La vieille bonne, hors d'haleine, parvint à se rendre maîtresse de l'enfant, qui, suffoqué par les sanglots, se tordit et se renversa dans ses bras, une crise nerveuse, des convulsions, la catalepsie.

— Madame, disait Nanon à la mère accourue,

madame, permettez que je l'emporte à Saint-Florent, chez moi ; s'il se retrouve ici, il en mourra !

Saint-Florent est un village des environs. La digne servante y était née. Elle y possédait une maison, une petite ferme que, depuis trente ans, ses économies arrondissaient, embellissaient. Tout s'y trouvait disposé pour la recevoir, car elle était sur le point de prendre sa retraite. Madame Sorel connaissait tous ces détails. Elle s'empressa d'accepter pour elle-même ce refuge offert à son enfant.

— Partons, dit-elle, et sans retard... Oui... J'ai peur...

Mais comment dissimuler cette fuite? On n'osa se servir de la voiture, qu'auraient peut-être suivie des huées. On eut recours au bateau. Du côté de la rivière, il n'y avait personne. Il faisait nuit.

C'est un petit port, Saint-Florent, à trois ou quatre kilomètres en aval ; on n'avait, pour ainsi dire, qu'à se laisser porter par le courant. Jean était un habile marinier ; il conduirait.

Déjà Nanon prenait place à l'avant, avec Petit-Pierre toujours évanoui dans ses bras. Sa maîtresse s'assit à l'arrière. En passant auprès de la tonnelle, elle avait frissonné. Ne voulant plus rien voir, plus rien entendre, elle se cacha la tête sous un châle que soulevaient ses sanglots. Ce fut ainsi,

ruinée, déshonorée, comme une proscrite aux abois, que la belle Hortense quitta cette maison. cette ville, dont elle avait été la reine. *Sic transit gloria mundi !*

IV

CE QUI S'ENSUIVIT

En arrivant, on ne s'occupa que de Petit Pierre. Il était glacé, rigide, comme mort. Quand on parvint à le rappeler à la vie, dès que le sang réchauffé circula dans ses veines, une fièvre ardente se déclara. Il eut de nouvelles convulsions, le délire. Un médecin fut appelé, qui reconnut le cas très grave. Un transport au cerveau, la méningite était à craindre.

Tout le jour s'écoula sans amélioration. La seconde nuit fut plus effrayante encore que la première. Vous n'auriez pas reconnu madame Sorel. Elle s'était installée au chevet de son fils et n'en bougeait plus. Étrangère à tout soin de toilette, renonçant au sommeil, consentant avec peine à

prendre quelque nourriture, muette, pâle, hagarde, farouche, mais attentive et dévouée jusqu'à l'abnégation d'elle-même, elle s'était consacrée tout entière à l'enfant malade ; elle le soignait, elle le défendait comme la meilleure des mères.

— C'est bien le moins que je le sauve, celui-là ! s'écria-t-elle après une crise.

Une autre fois, Nanon lui ayant dit :

— Mais vous vous tuerez, madame !

— Eh bien, après ? répondit-elle.

Il y avait, dans cette exaltation, plus que le réveil passionné du devoir ; il y avait aussi de l'effroi, du remords. Elle refusa d'obéir à l'appel des magistrats ; elle ne voulut pas retourner dans sa maison, ni rien y reprendre de ce qui lui appartenait personnellement.

— Quand tout sera payé ! résolut-elle.

Fautrat, liquidateur de la faillite imminente, se présenta vainement pour lui offrir ses services. Elle le reçut un jour entre deux portes, et, détachant les brillants, les dormeuses qu'elle portait aux oreilles :

— Vendez cela, dit-elle ; il m'en faut le prix pour la guérison de mon pauvre petit !

Le maître clerc tenta quelques observations.

— Mais ensuite, et pour vous-même ?

Elle l'interrompit.

— Oh! moi, je n'aurai besoin de rien !

On eût dit qu'elle s'était condamnée.

Le péril, cependant, fut conjuré, ou du moins détourné. On eut à combattre une fièvre typhoïde, mais des plus obstinées, des plus pernicieuses, et personne n'ignore, même au village, le danger de cette terrible maladie pour les jeunes enfants. Pendant tout l'hiver, Petit-Pierre fut entre la vie et la mort. Des accalmies, des rechutes. Ce fut seulement au pintemps que la mère respira. La convalescence, enfin ! Mais elle serait longue. Le docteur craignait pour la constitution, pour l'intelligence du pauvre petit ressuscité. Il avait démesurément grandi ; il était d'une pâleur et d'une maigreur effrayantes, sans forces, sans initiative, l'œil morne, la parole difficile, la conscience endolorie, comme encore absente. On eût dit qu'il recommençait à vivre, et qu'il avait tout oublié. Mais si reconnaissant des moindres soins qu'on avait pour lui, si doux, si câlin, que sa faiblesse même et sa simplicité d'esprit lui prêtaient un charme de plus.

— Un ange du bon Dieu ! disaient les bonnes gens du village.

La mère se montra de plus en plus admirable envers son enfant retrouvé, doublement retrouvé, non seulement parce qu'elle avait failli le perdre

mais à cause encore de l'abandon d'autrefois. Ce honteux passé, comme elle le regrettait ! Quelle impatience elle avait de le réparer ! Sans cesse auprès du cher convalescent, elle guidait ses pas, elle s'ingéniait à prévenir, à stimuler ses moindres désirs. Tantôt c'était l'appétit qu'il fallait réveiller, tantôt l'esprit qu'il fallait distraire. Aujourd'hui, l'ombre ; demain, le soleil. On les rencontrait toujours ensemble : lui, docile, étonné, déjà presque reconquis ; elle, humble, vigilante et le couvrant, pour ainsi dire, sous son aile. Semblait-il plus souffrant, se plaignait-il, avait-il encore des frissons, de l'effroi, elle le rassurait, le dorlotait, le revivifiait, trop payée de ses peines lorsqu'un vague sourire en devenait le prix. Quant à des paroles, bien rares encore étaient celles de Petit-Pierre. Un jour enfin, il murmura :

— Maman ! maman !

Mais, presque aussitôt, et comme cherchant autour de lui :

— Papa !

L'élan, la lueur de joie que se permettait la veuve s'éteignit à l'instant.

— Ton père ! gémit-elle en courbant la tête, que ne puis-je te le rendre !... Ah !... pardon ! pardon !

L'enfant n'avait pas compris ; mais, comme elle

se cachait le visage dans ses deux mains, il les écarta sans rien dire, et, la voyant tout en larmes :

— Pas pleurer! pas pleurer! murmura-t-il.

Et ce fut lui qui l'embrassa.

— Il se guériront l'un par l'autre, avait espéré Nanon, qui se gardait autant que possible d'intervenir.

Nous le savons, elle avait été la nourrice d'Hortense et elle ne lui était pas moins dévouée qu'à Petit-Pierre. Si l'épouse avait eu des torts, elle voulait les ignorer, convaincue, d'ailleurs, que la mère les rachetait, peut-être de sa vie. Déjà madame Sorel n'était plus que l'ombre d'elle-même. Elle dépérissait, elle se mourait d'un mal inconnu, profond, incurable.

— Ce n'est plus l'enfant qui m'inquiète! avait dit le médecin.

Ce mot, la vieille servante crut devoir le répéter à sa chère maîtresse.

— Eh bien, fit celle-ci, tu me remplaceras... Je m'en irai rejoindre le père, afin qu'il me pardonne à son tour... C'est trop juste!

Elle s'était désintéressée des choses de ce bas monde, renonçant à ses droits d'héritière et, pour l'honneur du défunt, signant sans les lire tous les papiers que lui apportait Fautrat. Elle l'avait pris en horreur et ne voulait plus lui parler, pas même

le voir. Il força la consigne un soir, et des paroles violentes en résultèrent, que personne n'entendit. Nanon venait de sortir; Petit-Pierre était endormi déjà. Il se réveille, accourt et cherche un refuge dans les bras maternels. Il a reconnu Fautrat, sa bête noire, et, par ses cris, par son geste, il semble aussi le repousser, le chasser, le maudire.

— Je vous défends de revenir, conclut la veuve; au nom de son père, je vous le défends !

Le maître clerc obéit enfin ; il s'éloigna, tout décontenancé, bien que menaçant encore.

Vers le déclin de l'automne, madame Sorel eut de longs évanouissements. La fièvre ne la quittait plus. Elle ne restait debout que par l'effort de sa volonté. On eût dit un spectre. Pressentant sa fin prochaine, et comme voulant laisser un témoignage d'outre-tombe, elle écrivait, déchirant de nombreuses pages, mais pour les recommencer aussitôt, ou du moins la nuit suivante. Elle ne dormait plus. Lorsque son travail parut enfin la satisfaire, — c'était une sorte de mémoire, une longue lettre, — elle la mit sous enveloppe et scella cette enveloppe de son cachet de deuil. Le jour venait, son dernier jour. Elle appela Nanon et s'enferma seule avec elle pour lui donner ses instructions suprêmes. Une heure plus tard, après avoir étroitement embrassé Petit-Pierre, elle

s'alita. Le soir, elle était morte. Avant d'expirer entre les bras de sa fidèle servante, du regard plus encore que de la voix, elle lui avait dit :

— Souviens-toi !

. . . .

Au retour de l'enterrement, dont personne n'avait eu connaissance à la ville, on vit accourir Fautrat, escorté d'un autre homme de loi. Ils venaient inventorier ce que laissait la défunte. Hélas ! bien peu de chose ! Le maître clerc paraissait surpris, désappointé. Il furetait encore, comme ne trouvant pas ce qu'il espérait. Il finit par interroger Nanon.

— Que sont devenus les papiers de votre maîtresse ? N'écrivait-elle pas beaucoup dans ces derniers temps ? On me l'a dit... Je le sais.

D'où le savait-il ? Il avait donc quelque espion dans le village ? Ou bien il était venu rôder autour de la maison, pendant les dernières nuits d'insomnie de la pauvre morte!

Nanon se taisait, le regardant dans les yeux. Il insista.

— Que sont devenus ces écrits ? Il me les faut !

— Nous avons tout brûlé ! répondit-elle.

V

L'ORPHELIN

Voilà donc Petit-Pierre tout à fait orphelin. Il regretta sa mère, il la pleura, mais sans éprouver ce déchirement profond, ce vide immense, ce mortel désespoir du premier deuil, qui semblait avoir à demi paralysé son cerveau, son cœur, et presque tari dans ses yeux la source des larmes. Il aimait à parler d'elle, il ne parlait jamais de lui, mais il y songeait sans cesse, et, lorsque Nanon l'entendait se plaindre en dormant, lorsque, pendant le jour, elle le retrouvait [dans quelque endroit écarté, le corps à l'abandon, le regard perdu dans l'espace, un sourire navré sur les lèvres, la vieille servante se disait :

— Il se souvient !

Il s'en fallait de beaucoup, d'ailleurs, que la santé de l'enfant fût tout à fait rétablie. La terrible fièvre dont il avait failli mourir, désarme rarement après une première défaite ; elle a des retours offensifs, des traîtrises sans nombre, elle s'attaque successivement à tous les organes, ébranlés par ses assauts antérieurs. C'était à la poitrine de Petit-Pierre qu'elle s'attaquait maintenant. Bronchite ou coqueluche, il toussa durant tout l'hiver. Heureusement, Nanon tenait sa promesse ; elle remplaçait la mère, elle aimait l'orphelin comme s'il eût été son propre enfant.

Nous n'avons pas encore tracé le portrait de Nanon. Elle approche de la soixantaine, mais elle est alerte et vaillante encore : grande et maigre, les traits accentués, l'abord revêche et bourru, le caractère à l'avenant ; très bonne au fond, avec ceux qui ont le bonheur de lui plaire et qui respectent son droit, ses prérogatives. Elle était reine absolue dans sa cuisine, tenue comme sa personne et, présentement, comme sa maison, avec une propreté flamande. Gare à quiconque aurait autrefois médit de ses maîtres ! gare à quiconque menacerait aujourd'hui le *petiot !* Elle montrerait aussitôt les dents. Une bonne chienne de garde, allez ! Une poule couveuse veillant nuit et jour sur son poussin, ayant bec et ongles pour le défendre.

Nanon la Rude, comme on la surnomme au village qui l'a vue naître. Elle en conserve le costume, l'ancien costume des paysannes des environs de Paris, avec le madras crânement équilibré sur le chignon. Elle est fière de son indépendance et de son modeste avoir. Nous l'avons dit, ses gages ont été consacrés à l'embellissement de la petite ferme qu'elle habite. Son rêve était d'y prendre sa retraite, bien que seule, hélas ! Elle s'était mariée sur le tard ; elle a perdu presque aussitôt son mari, sa fille unique, sœur de lait d'Hortense. Elle l'eût gardée chez elle par pure affection, elle eût continué de la servir gratis *pro Deo*, s'il l'avait fallu. Ne croyez pas que l'orphelin lui soit une charge. Au contraire, c'est sa joie, son espérance et son orgueil. Elle a quelqu'un à aimer.

Il lui reste cependant un frère, de quelques années plus jeune, et qu'elle appelle, familièrement, Cadet. Pour tous les autres, c'est maître Claude, l'instituteur de la commune, un vieux garçon, un brave homme, aussi doux que sa sœur est rude, aussi dévoué qu'elle-même à l'orphelin. Loin de s'en montrer jaloux, il a dit :

— Tu sais, j'en suis, de l'adoption. Pas d'enfant non plus, ce sera le nôtre.

Et Nanon, lui tendant la main :

— Tope-là ! c'est conclu. Part à deux, Cadet.

Pendant ce second hiver, où son nouvel écolier ne pouvait pas encore aller à l'école, maître Claude est venu le voir chaque jour et l'a fait travailler, pas beaucoup, seulement pour le distraire. Il lui a tout doucement appris à lire, il lui a inculqué les premiers principes de la calligraphie, comme dit le professeur : des bâtons, les lettres, quelques petits croquis à la plume. Le bambino semble avoir des dispositions pour le dessin.

Mais, au retour de la belle saison, c'est surtout à son développement physique qu'on a consacré les journées. « Il lui faut de l'exercice, recommandait le docteur, le grand air et le soleil. » En conséquence, Nanon l'a conduit partout avec elle, au pré en allant faire paître la vache, ou couper de l'herbe pour les lapins, au lavoir particulier qu'elle se réserve au bord de la rivière ; le dimanche et les jours de fête, à l'église ; plus tard, à la fenaison, au sarclage ; glaner après la moisson, grappiller après la vendange, ou bien encore dans les bois, chercher les branches mortes et les noisettes. Tous ces menus travaux de la campagne sont autant de récréations pour l'enfance. Le pays est des plus riants, la température a été des plus favorables.

Petit-Pierre a repris des forces, de l'appétit, les

curiosités et le babil de son âge. On a rencontré de futurs camarades avec lesquels il a fait connaissance. Mais à leur compagnie il préfère celle de ses parents adoptifs, Nanon, maître Claude; ou ce qu'il aime encore mieux c'est de rester seul à rêver, les yeux grands ouverts. C'est un contemplatif, un mélancolique, un sauvage. On dirait que ses souvenirs l'absorbent et le captivent; qu'un travail de concentration s'opère dans son esprit, qu'une secrète pensée, toujours la même, grandit en lui, dominant toutes les autres.

— A quoi songes-tu? lui demande-t-on vainement.

Il se tait, mais son triste et pâle sourire semble répondre :

— Vous le savez bien.

Oui, Nanon le devine, et maître Claude aussi. Ils espèrent que l'école achèvera de le guérir, intellectuellement. Petit-Pierre vient d'y entrer. Il s'y plaît. Le contact des autres enfants, l'obligation de travailler et de jouer avec eux aux heures régulières, son caractère docile et ses dispositions naturelles, une certaine émulation qui le pique d'honneur, tout concourt à justifier leur espérance. Un mois s'est écoulé déjà. Le petiot — c'est ainsi qu'ils le nomment — marche vers ses dix ans. Il se montre plus hardi, plus communi-

catif. Le matin du 1er novembre, il a vu passer devant la maison beaucoup de monde, des femmes enveloppées dans leur mante noire, quelques condisciples portant des couronnes de jais ou d'immortelles.

— Où vont-ils ?

Nanon feint de ne pas avoir entendu.

— Où allez-vous donc ? crie-t-il à son voisin de classe, qu'il vient de reconnaître.

— Eh pardieu ! au cimetière, c'est demain le jour des Morts.

Petit-Pierre, comme frappé au cœur, s'est retourné vers Nanon. Il lui demande presque sévèrement :

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? pourquoi n'y allons-nous pas ?

— Je craignais pour toi l'émotion, mon chéri. Si tu le veux, nous irons ; j'ai là ma couronne.

Ils partirent. C'était par un temps de froide brume, en harmonie avec cette matinée de deuil. La France a conservé le culte des morts et, même au village, on ne les oublie pas. Chacun reste fidèle à la visite traditionnelle ; si les monuments sont rares, si parfois même l'humble croix de bois noir a disparu, s'il ne reste que le tertre funèbre, on en arrache l'herbe, on la remplace par du feuillage et des fleurs. Déjà maître Claude

était là. Il avait fait la toilette de sa tombe de famille ; il rendait le même hommage à celle de madame Sorel.

— C'est là qu'est ta mère, dit Nanon ; agenouille-toi comme je le fais moi-même, mon pauvre enfant, et prions le bon Dieu pour elle.

Il obéit en silence ; mais, lorsqu'on se fut redressé :

— Et mon père ? questionna-t-il.

— Tu sais bien, lui fut-il repondu, que M. Sorel n'est pas mort ici, au village. On l'a enterré là-bas, dans le cimetière de la ville.

— Allons-y.

— Y songes-tu ? trois lieues !

— Je marcherai bien jusque-là; conduis-moi.

— Je te promets de le faire, quand le temps sera moins rude. Ce n'est aujourd'hui que la Toussaint, veille du jour des Morts.

— Eh bien, alors demain. Demain, n'est-ce pas, tu le jures ?

— Oui, oui, murmura Nanon, vaguement inquiète de cette insistance et surtout de l'air de résolution qu'avait pris l'orphelin.

Pendant tout le reste du jour, il ne reparla plus de son projet ; mais évidemment il ne s'en départait pas. Il alla dans le jardin cueillir les derniers chrysanthèmes, il en fit un bouquet.

— A demain, tu sais? dit-il avant de s'endormir, et comme assuré qu'on ne lui manquerait pas de parole.

Le lendemain matin, dès l'aube, Nanon procédait à sa toilette, mais sans bruit, pour ne pas réveiller son *petiot*.

— Je ne dors pas! lui dit-il en sautant hors du lit. Habille-moi vite, et partons...

— Impossible! répondit-elle en soulevant le rideau. Tiens, regarde... il neige...

— Qu'est-ce que ça fait! Je dois aller là-bas... je le veux... je t'en prie...

Jamais encore il ne s'était montré si nerveux, si déterminé. Elle l'avait saisi à bras-le-corps, s'efforçant de le calmer, de le maintenir.

— Voyons! recouche-toi... sois sage... Nous irons un autre jour... tantôt, si la neige ne tombe plus... Je m'en vais à la première messe... Dors encore un brin... Après déjeuner, nous verrons.. nous verrons...

Il ne regimbait plus; il se taisait, ne l'écoutant guère, mais la regardant d'un air de regret et comme si cette conviction s'affirmait dans son jeune cerveau, que Nanon ne l'y mènerait jamais, qu'il ne devait plus compter sur elle.

Tel était peut-être le sentiment de la brave femme; elle appréhendait l'émotion du funèbre

pèlerinage, elle ne s'y déciderait que contrainte et forcée, elle le retarderait autant que possible.

Au retour de l'église, elle vint écouter à la porte de la chambre. Aucun bruit. Elle entr'ouvrit doucement la porte. Rien ne bougea. Les rideaux du petit lit à demi fermés, comme à son départ.

— Bon! pensa-t-elle, il s'est rendormi; ne songeons pour le moment qu'à ma cuisine.

Son frère était invité. Une heure plus tard, il arrivait.

— Où donc est Petit-Pierre? demanda-t-il.

— Je m'en vas le réveiller, il est grand temps! répondit-elle en posant sur la table la soupière, d'où s'échappait une appétissante fumée.

Nanon pénétra cette fois dans la chambre. Personne n'accourt à son appel. D'une main inquiète, elle découvre vivement la couchette. Elle est vide! Les vêtements du gamin ont disparu; le bouquet aussi... Plus de doute! le fugitif s'en est allé là-bas, tout seul, à pied, par la neige!

— Ah! j'aurais dû m'en méfier! Quel malheur!

Maître Claude veut s'élancer à sa poursuite. Mais comment le rejoindre? Petit-Pierre a plus de deux heures d'avance... Mieux vaut emprunter la carriole du voisin. Tandis qu'on attelle, l'instituteur

avale à la hâte une assiettée de soupe, un verre de vin, et le voilà parti...

On devine les angoisses de Nanon, sa fièvreuse impatience. Vers le soir seulement, un clic-clac triomphal signala le retour de Claude. Il rapportait Petit-Pierre, enveloppé dans son manteau.

— Pourquoi ne pas me l'avoir ramené tout de suite, mauvais frère?

— Eh ! ma sœur, ne fallait-il pas laisser reposer le cheval... et réchauffer l'enfant, le réconforter d'une pareille course. Il était à jeun... il grelottait...

— Pauvre petiot ! où l'as-tu retrouvé ?

— Au cimetière !

Le fugitif se taisait, inerte, insensible à tous les soins qu'on lui prodiguait. Déjà Claude l'installait dans le grand fauteuil sous le manteau de la cheminée, où Nanon s'empressait d'allumer un fagot.

— Approche-toi donc du feu, mon mignon. Tu dois avoir froid. N'as-tu pas faim ?

— Non, non, répondit-il après un silence. Tout ce que je demande, tout ce que je veux, c'est comprendre... savoir...

— Quoi ? quoi donc ?

— Ce qu'on n'a pas voulu m'expliquer là-bas.

Vous m'aimez tous les deux... Vous me direz tout...

Le frère et la sœur se regardaient, embarrassés, hésitants.

— Mais... mais de quoi s'agit-il ? dit enfin Nanon. Qu'as-tu fait là-bas ? A toi de nous l'apprendre d'abord... Voyons, commence.

VI

SOUVENIR

Au dehors, le jour s'éteignait dans un rouge couchant de novembre. A l'intérieur, déjà la nuit, Pas d'autre lumière que la flamme de l'âtre. Elle éclairait en plein le blême visage de Petit-Pierre, ses grands yeux fixes, brillants et comme avivés par les larmes.

Sans paraître s'adresser à Nanon, accroupie d'un côté du fauteuil, à Claude, qui, d'autre part, s'accoudait à la table, il commença de cette voix lente et profonde dont on se parle à soi-même :

— Je suis allé là-bas tout d'un trait, tout d'une haleine. Le vent me poussait et me portait. Je croyais entendre en avant une voix qui m'appelait,

la voix de mon père... J'arrive au faubourg et je reconnais le chemin. Une foule s'y pressait... La porte était grande ouverte... J'entre... Je regarde... Des tombes anciennes. Ce n'est pas ici... Plus loin, parmi celles des dernières années, je cherche... je cherche et je ne trouve pas .. Un gardien passe... Je me renseigne.

« — Où donc a-t-on mis M. Sorel ?

» — Sorel, le notaire ?

» — Oui.

» — Eh parbleu ! là-bas, de l'autre côté de la haie, où ce n'est plus terre sainte.

» J'y vais, le cœur déjà tout serré... C'est à l'écart, dans un coin rempli d'herbe haute et de ronces... Un seul tertre, une seule croix à demi renversée...Pas de nom...une date : 17 *juin* 1858... le jour où l'on renfermait papa dans sa bière... Je le revois, je le revois livide et glacé, tel que sous mon dernier embrassement... C'est bien là... Mais pourquoi relégué si loin des autres ?... Je dépose cependant mon bouquet... je m'agenouille, je prie... mais bien malheureux, tout honteux... Deux hommes s'arrêtent et me regardent, l'un avec pitié, l'autre avec colère... Et celui-ci me montrant du doigt en s'éloignant :

» — C'est le fils du failli ! c'est le fils du suicidé !

» Ces mots, je ne les connais pas, mais ils m'ont fait monter le rouge au front comme une insulte, une insulte à la mémoire de mon père ! Je me jette en sanglotant, à corps perdu sur sa pauvre tombe. Oh ! je m'y sentais mourir, lorsque Claude est arrivé. Je l'ai suivi, j'ai fait tout ce qu'il a voulu, mais sur sa promesse de m'expliquer, au retour, ce que je n'ai pas compris, ce que je ne sais pas. Tu viens de me le promettre aussi, Nanon. J'attends... Je souffre... Voyons !... Répondez !...

Il s'était retourné vers eux, il les interrogeait avidement, moins encore de la voix que du geste et du regard.

— C'est juste, dit le frère, nous ne pouvons retarder davantage l'aveu pénible auquel il a droit.

— Que demandes-tu, mon pauvre petiot ? balbutia la sœur épouvantée. Que veux-tu savoir ?

Il répondit nettement, résolument :

— Ce que signifient ces deux mots-là : suicidé, failli ?...

— Le suicide, expliqua l'instituteur, c'est l'acte d'un malheureux qui, ne pouvant plus supporter les peines de la vie, s'en délivre volontairement, par un coup de desespoir, et se tue.

— Lui-même ?

— Oui.

Petit-Pierre réfléchit. On lisait sur son visage

expressif qu'il évoquait tous les chers souvenirs pieusement conservés dans sa mémoire, dans son cœur, et qu'il revivait, pour ainsi dire, la dernière soirée de tendresse et de bonheur intimes dont nous avons raconté les moindres incidents, dont le cabinet du notaire avait été le théâtre.

Puis, lentement, comme en rêve :

— Mon père m'aurait ainsi quitté, dit-il, sans que rien m'en avertisse... alors que j'avais encore tant besoin de lui... lui qui m'aimait tant ?...

Il ajouta sur un autre ton, avec la réminiscence enfantine du sourire d'autrefois :

— Lui qui m'avait promis de me mener, le lendemain, voir les bêtes ?...

Mais, élevant aussitôt sa jeune intelligence jusqu'à l'œuvre de raisonnement qu'elle s'imposait ;

— Pourquoi se serait-il tué?... reprit-il. Ah ! peut-être à cause du second mot... *Failli*... Qu'est-ce que c'est qu'un failli?

— Celui, répondit maître Claude, qui n'a pu remplir ses engagements... payer sa dette...

— Sa dette?... se récria l'orphelin ; mais l'argent était là, sur son bureau... des billets... des rouleaux d'or.

— Je les ai remarqués! dit Nanon.

— Ah !... Vous voyez bien !... s'écria Petit-Pierre triomphant. Il y en avait pour une grosse somme...

Cent mille francs, je crois... Oui... papa me l'a dit... et ce qu'il voulait en faire le lendemain... Je me souviens !... je l'entends encore : « Payer ce qu'on doit, ça console de bien des peines ! » Il ne craignait pas de faillir, et rien ne lui manquait... Cet argent, dites-moi, qu'est-il devenu ?

— On ne l'a pas retrouvé, déclara l'instituteur.

— On l'avait volé ! conclut l'enfant avec l'instinctive inspiration d'un héroïque effort. Ah ! je comprends, je devine... Pauvre père !... Non, tu ne t'es pas tué !... On t'a tué ! Qui ?... Le voleur, peut-être !

Il était étrangement surexcité, comme en état de somnambulisme, et, de ses mains convulsives, il s'étreignait, il se frappait le front pour en faire jaillir de nouvelles lueurs, une merveilleuse révélation de la vérité tout entière.

Nanon, la bonne Nanon, toute palpitante d'effroi, venait de le saisir à bras-le-corps ; elle s'efforçait, pour ainsi dire, de ramener à terre cette pauvre âme aspirant au ciel.

— Mon enfant, calme-toi !... Tu vas te donner encore les fièvres, être malade, mourir peut-être... Je ne te survivrais pas. Et qui donc alors se souviendrait de celui que nous n'avons pas oublié non plus ?...

L'orphelin, frappé par ces derniers mots, regarda

la digne femme, puis son frère, qui, gravement, ajoutait :

— Écoute-moi !... L'heure est solennelle... et l'exaltation même de ton esprit, précocement développé par le malheur, m'autorise à te dire ce soir des choses que je ne répéterais pas demain... Oui, nous le croyons comme toi, M. Sorel a été victime d'une injustice, d'une erreur, peut-être d'un crime... Oui, ton devoir sera, mais plus tard, de réhabiliter sa mémoire...

— Réhabiliter ?... murmura-t-il interrogativement.

— C'est-à-dire, expliqua maître Claude, le remettre en honneur parmi les vivants... parmi les morts, en terre sainte... Ta mère le voulait, mais elle s'est sentie trop faible pour une pareille tâche... Nous ne serions pas assez puissants, même avec des preuves...

Un dernier éclair de seconde vue traversa le cerveau de Petit-Pierre. Il s'écria :

— Des preuves ?... Ah ! vous en avez ! vous savez tout !...

Nanon porta vivement un doigt à ses lèvres. Son frère la rassura du geste et répondit :

— Nous en aurons en même temps que toi, je l'espère du moins, le jour où tu auras tes vingt ans...

— Vingt ans ! murmura-t-il avec le regret de la longue attente qui l'en séparait encore.

— Telle fut la dernière volonté de la mère... poursuivit Claude. Obéis... patience... attends ! Que ferais-tu plus tôt, chétif et sans appui, contre un adversaire expérimenté, perfide, et richement soutenu par d'autres coquins, ses pareils ?...

— Ah ! nommez-les-moi !

— Non ! Mais, sache-le dès aujourd'hui, nous te les ferons connaître quand il en sera temps, quand tu seras un homme.

Et, comme l'enfant secouait tristement la tête :

— Oui, oui, je sais, je lis dans ta pensée, continua l'instituteur. Et ton père ? Il restera donc là-bas, dans le coin des parias, sous l'herbe et les ronces ? Il le faut. Le temps lui paraîtra moins long qu'à son fils. Il revit dans l'éternité. Nos mois, nos années sont pour les morts des minutes. Il sait que tu ne l'oublies pas, il est content de toi. Ne changeons rien à son tombeau ; ce serait donner l'éveil à l'ennemi, que tu devras surprendre et plus facilement confondre. Une date a suffi pour que tu reconnaisses l'endroit. Nous y retournerons à chaque anniversaire, je te le promets. Quelques fleurs, ta prière naïve, une larme de toi, voilà tout ce qu'il demande pour dormir en paix. Toi, grandis et travaille. Ne te tourmente plus d'énervantes chimè-

res qui ne sauraient que retarder ta croissance physique et morale. Sois de ton âge, acquiers des forces, instruis-toi. Tu ne seras jamais trop savant ni trop fort pour le mission filiale que te réserve l'avenir.

Longtemps encore maître Claude parla ainsi, très simplement, mais avec autant de sollicitude que de sagesse et d'autorité. On comprenait qu'une pareille explication, pareille exhortation serait la dernière jusqu'à nouvel ordre, et que ce devait être bien entendu, bien convenu. Il le déclarait, d'ailleurs, et Petit-Pierre se le tint pour dit. Quelques paroles austères, quelques maternelles caresses de Nanon le consolaient en même temps. La chaleur du foyer le pénétrait, rendue plus douce encore par le contraste des froides blancheurs de neige qu'on entrevoyait à travers les vitres et de l'âpre vent de novembre qui se lamentait au dehors. Les crises nerveuses des enfants sont parfois terribles; mais elles s'apaisent vite quand un bien-être relatif succède à l'épreuve et qu'ils se sentent encouragés, aimés par ceux qui les entourent. Tel était le cas de notre héros. Il ne pouvait douter du dévouement des deux excellentes créatures qui s'efforçaient à l'envi de calmer son chagrin, qui s'engageaient tour à tour à le seconder plus tard, mais de tout leur cœur, dans l'œuvre de réparation

promise à son espérance. Il y comptait maintenant.

Accablé, d'ailleurs, par la fatigue, il ne tarda pas à subir la réaction d'un trop grand effort intellectuel. Il s'endormit entre les bras de Nanon, une main dans sa main, l'autre dans celle de maître Claude, en leur disant à tous les deux :

— Merci, merci !

. . . .

Il se réveilla le lendemain, alerte et dispos, comme si la nuit aussi lui avait porté conseil. Il s'habilla promptement, sortit de même, et, comme Nanon s'en étonnait, lui disant :

— Quoi ! de si grand matin ? Où vas-tu donc ?

Il répondit bravement, résolument :

— A l'école !

VII

UN AMI

Chacun resta fidèle à l'accord qui venait d'être conclu. Une seule fois Petit-Pierre y manqua. Il avait trouvé, parmi les quelques objets laissés par madame Sorel, dans son buvard, le brouillon d'une lettre commencée.

— C'est l'écriture de maman ? demanda-t-il à Nanon.

— Oui... je crois... je ne sais pas lire, répondit-elle évasivement.

— Moi, je sais, reprit-il.

Et, lisant à demi-voix :

— « Mon ami, ne revenez pas... je vous en prie, je vous le défends... »

Nanon, plus troublée qu'elle n'eût voulu paraître, s'empara vivement du papier, qui ne contenait du reste que ces deux lignes, et les jeta au feu.

— A qui défendait-elle de revenir? Il était donc revenu? murmura curieusement Petit-Pierre, déjà tout songeur.

Mais la brave femme ne le laissa pas se replonger dans les rêveries d'autrefois.

— Mon enfant, lui dit-elle, souviens-toi de ce que nous nous sommes promis les uns aux autres. Un jour, quand tu seras grand, tout s'expliquera... Jusque-là, rien de rien! C'est juré. Faut-il que mon frère te le rappelle à son tour?

— Non... ne lui dites rien... Je n'y penserai plus... Je continuerai d'être sage...

Il l'était, et studieux comme pas un de ses condisciples. On eût dit qu'il cherchait dans les livres l'oubli des angoisses qui avaient torturé son enfance. Plus de rêveries; de l'action, de l'appréciation, une grande ardeur au travail, ardeur qui, favorisée par ses dispositions naturelles, lui permettait d'accomplir des progrès surprenants. Maître Claude en était enchanté.

— Courage, enfant! lui disait-il, tu seras un homme!

Une flamme, un éclair brillait alors dans les yeux de l'orphelin. N'était-ce pas lui renouveler le ser-

ment que, lorsqu'il aurait vingt ans, on le mettrait à même de venger son père ?

Mais c'était tout. On ne reparlait plus du passé. Rien ne le rappelait. Si parfois des gens de la ville venaient en promenade au village, c'étaient des inconnus, des indifférents. Quelques années avaient suffi pour créer autour du jeune Sorel ce vide profond, cet isolement, cette sorte d'exil moral qui sont la conséquence des grandes infortunes. Il semblait n'avoir plus de famille, plus d'autres amis que ses parents adoptifs. Pour tout patrimoine, une petite rente qui lui venait de sa grand'mère

— Tu n'es pas à notre charge! lui avait dit l'instituteur, pressentant sa fierté.

— Oh ! nous t'aurions gardé sans cela ! s'était empressé d'ajouter la sœur : nous te faisons même des économies pour l'avenir.

L'avenir, c'était le collège, mais on n'aurait pas assez d'argent.

— Nous obtiendrons une demi-bourse, pensait Claude.

Nanon disait :

— Le bon Dieu y pourvoira !

Petit-Pierre avait cependant un tuteur. C'était Fautrat, devenu *maître* Fautrat. Il avait acheté l'étude, après en avoir tant bien que mal opéré la liquidation, et paraissait médiocrement se sou-

cier de son pupille. On ne l'avait pas même revu.

— Heureusement! se disaient-ils tous les trois.

Une autre année — la onzième de notre héros — s'écoula sans incident remarquable. L'été de la suivante, en arrivant pour souper, Claude apporta une lettre dont Nanon devait prendre connaissance à son tour.

— C'est de M. Gérard! avait-il dit préalablement

Et, comme son élève le questionnait d'un regard curieux :

— Il veut tout savoir, ce gamin-là! dit en riant le maître d'école. Apprenez donc, jeune Sorel, que j'avais coutume, avant que ma sœur eût pris sa retraite et habitât sa maison, de la louer à des Parisiens, à des artistes, comme il en vient en villégiature à Saint-Florent chaque été. Le plus fidèle de ces oiseaux de passage se nommait Gérard, un peintre de talent. S'il était là, je me permettrais d'ajouter : un ami. Je crus devoir le prévenir quand le logis ne fut plus libre. Il émigra en Bretagne, au Mont-d'Or, dans les Vosges. Je n'espérais plus le revoir, mais voilà qu'il m'écrit : « Arrangez-vous comme il vous plaira, je reviens à Saint-Florent; j'y serai dans huit jours, et pour toute la saison... chez vous... pas ailleurs... »

— Comment allons-nous le recevoir? Où le mettre? s'écria Nanon.

— Ne reste-t-il pas la grande chambre d'en haut?

— C'est presque un grenier!

— Ce sera presque un atelier! Nous avons une semaine d'avance pour y faire boucher les trous, coller du papier, mettre des meubles... le lit, quelques chaises, une table, un fauteuil... M. Gérard n'en demandera pas davantage. Il travaille dehors quand le temps est beau... Les jours de pluie, il travaillera dans la grande salle, ici même... Il n'est pas exigeant... Un artiste! Je réponds de tout... Tu verras!

En effet, quand le peintre arriva, tout lui plut, le logis comme les gens. C'était un petit homme d'une cinquantaine années, trapu mais alerte, très simple et très cordial d'allures, la physionomie intelligente et rabelaisienne, avec un franc sourire, des yeux clairs et gais, un beau front sous des cheveux presque blancs, en broussaille. Il jouissait d'un certain renom, surtout parmi ses confrères. Rien qu'à le voir, on devinait qu'il était loyal et bon. Le vrai philosophe *contentus sua sorte*. Un peu rustique, bien que très digne, mais pas fier, il avait embrassé Claude; il embrassa Nanon, Petit-Pierre. Et, comme le type et la pose de ce dernier le tentaient, tout de suite il en fit un croquis pour essayer ses crayons.

En se reconnaissant, esquissé de pied en cap et si vite, l'écolier ne put retenir un cri de surprise et d'admiration.

— Oh! dit Claude, c'est qu'il a vraiment du goût pour le dessin... Voyez plutôt ses études... Des arbres, des animaux, la tête de Romulus...

— *Naturablement!* fit Gérard.

Et, jetant un coup d'œil sur les premiers essais soumis à son appréciation, il ajouta :

— Pas mal!... de l'idée!... du trait!... Ce sera mon rapin, les jours de congé, s'entend... et, dès ce soir, s'il est libre, je l'emmène...

— Après souper ! se récria Nanon, qui venait de mettre le couvert.

Il avait été convenu que l'artiste prendrait pension chez elle.

— Oh ! pas difficile non plus quant à la nourriture! disait-il; l'omelette au lard... une gibelotte, une matelote, une friture... Je me rappelle les excellents poissons de votre petite rivière ! Peu de viandes, des légumes... la soupe aux choux!... Ça me suffira... J'en raffole !

Mais Nanon ne l'entendait pas ainsi. Un cordon bleu, vous savez! Ce premier repas, bien que sans prétention, fut parfait, y compris le petit vin du pays et le café. Maître Claude se souvenait que, pour son Parisien, c'était l'essentiel.

— On va donc me gâter ici? dit-il en se levant de table. Mais quel beau coucher de soleil.... Allons!... vivement, un fusain, du côté de la mare aux Saules!

C'était à quelques pas; Petit-Pierre l'y suivit, tout orgueilleux de porter le carton et le pliant du paysagiste. Celui-ci s'installa promptement. Un magnifique effet! Les derniers rayons du jour s'éteignaient sur les eaux dormantes. Çà et là, parmi les plantes aquatiques et sous la saulée, quelque reflet plus vif. Comme fond, de grands arbres dont le feuillage se découpait en noir sur le ciel rouge.

— Veux-tu ce qu'il faut pour faire comme moi? proposa l'artiste à l'enfant.

— Oh! je n'oserais pas!... murmura celui-ci tout ému; je vous regarde...

Il était émerveillé de voir l'œuvre se produire si rapidement, si sûrement, avec une telle puissance de vérité, que jamais plus belle image ne s'était encore offerte à ses yeux. Il la voyait naître et grandir comme par enchantement; il la vit s'achever de même avant la nuit close.

Alors seulement Gérard alluma sa pipe, et, pliant bagage, reprit le chemin de la maison. Il ne tarda pas à remonter chez lui, pour fixer son fusain, mais après avoir dit un mot aimable à chacun de ses hôtes, voire à Petit-Pierre.

— Bonsoir, Pierrot! Nous passerons demain à d'autres exercices !

Le lendemain se trouvait être un dimanche. Notre écolier avait la promesse de passer la journée tout entière avec son nouvel ami. Il eut beau se lever de grand matin, déjà le peintre était aux champs, vers le bord de la rivière. Le jeune Sorel y courut, et bientôt entendit ce sympathique appel :

— Holà ! hé ! par ici ! Te voilà donc, paresseux !... mais avec ton carton... bravo! Assieds-toi là, près de moi... Travaillons ensemble !

Il campait dans une sorte de presqu'île, avec son grand parasol, son chevalet, sa boîte à couleurs, tout l'attirail du paysagiste. La palette était faite, la toile prête, y compris l'esquisse de l'étude qu'il avait en vue : un moulin, des peupliers sur l'autre rive.

— Crayonne ce que je vais peindre, dit-il à son futur élève; mais regarde surtout ce qui me sert de modèle... Le vrai modèle, retiens ce premier principe, c'est la nature !

— Oh ! je ne pourrai jamais...

— Essaye toujours !

Il se mirent à l'œuvre en même temps. Parfois le maître donnait un conseil, et même le précisait d'un coup de crayon. Le travail en plein air le met-

tait en gaieté. Il sifflait comme un merle, contait de drôles d'histoires, ou chantait quelque joyeux refrain. Son répertoire était inépuisable. Toutes les scies d'atelier, toutes les rengaines populaires y passèrent.

Mais, tout à coup, consultant sa montre :

— Onze heures ! s'écria-t-il, et l'appétit ?... Je me sens une faim de loup !... Du reste, voici l'effet matinal qui se perd... Remontons déjeuner... Ça nous est bien dû !...

Il avait en même temps plié bagage, et, jetant un coup d'œil sur la naïve ébauche que Petit-Pierre resserrait dans son carton :

Vive le jambon et les saucisses !
Ah ! que le jambon
Est bon !
Le jambon nous fait boire comme des Suisses.
Vive le jambon et les saucisses !

— C'est qu'il y a vraiment quelque chose chez ce moucheron-là ! conclut-il.

Jamais encore Nanon n'avait vu revenir son *p'tiot* plus alerte et plus satisfait. Elle s'était surpassée quant au menu. On lui fit gaiement honneur. Au dessert, maître Claude demanda comment s'était comporté l'apprenti.

— Un bon point ! lui fut-il répondu ; regardez plutôt son ouvrage !

Nanon ne regardait que l'enfant.

— Vous lui avez déjà rappris le rire!... murmura-t-elle.

— Il chantera ce soir! riposta Gérard. C'est l'heure à présent de travailler en forêt... Viens-tu, Petit-Pierre?...

. . . .

L'après-midi ne fut pas moins bien employé que la matinée. Au retour, l'écolier déplorait que ce ne fût pas tous les jours dimanche.

— Tâchez qu'on me permette de vous accompagner demain, m'sieur Gérard?

— Halte-là! répondit sérieusement l'artiste. Et l'école? Garde-toi de la déserter, mon jeune ami... Il faut d'abord s'instruire; voilà l'essentiel... Si je suis arrivé si tard, si je suis encore si peu, c'est que j'étais un ignorant... Demande à maître Claude de te raconter mon histoire.

VIII

VOCATION

Elle était instructive et touchante, cette histoire de François Gérard. Né de simples artisans, mais avec l'instinct de l'art, il avait manqué de tous les encouragements pour suivre sa vocation.

— Un métier de meurt-de-faim ! disait son père, qui le mit en apprentissage chez un tapissier.

Ce tapissier ferma boutique. Voilà François sans place, et qui recommence à dessiner.

— Nous n'avons pas le moyen de te nourrir à rien faire, lui répétait-on.

Sa fierté se révolte. Il ne veut plus manger de ce pain qu'on lui reproche, et il se réfugie chez un jeune peintre du voisinage, qui lui témoignait quelque intérêt.

— Prenez-moi comme rapin.

L'artiste refuse; il est encore inconnu, pauvre et souvent embarrassé lui-même.

Gérard insiste.

— Je gagnerai de l'argent... je ferai des coloriages, le ménage, vos commissions, tout ce qu'il faudra... ou bien je me jette à la Seine.

Jean David finit par consentir. C'était Jean David, le célèbre paysagiste, qui devait bientôt être célèbre, et mourir, hélas! si jeune.

Les voici donc inféodés l'un à l'autre, comme au temps de la Renaissance l'élève et le maître. Celui-ci vendait quelques tableaux; celui-là, tout en étudiant avec ardeur, enluminait des estampes, des *chemins de croix*. On émigra dans la banlieue, par raison d'économie; plus tard, un peu plus loin, à la campagne. François cultivait le jardin, surtout en légumes, qu'il cuisinait à toute sauce, mais le plus souvent sans beurre. Il s'ingéniait à conjurer la mauvaise fortune! Un jeune Caleb! Cette vie de bohème, honnête et laborieuse, touchait cependant à son terme. Le succès arriva, du moins pour Jean David; en même temps, ce mal qui ne pardonne pas, la phtisie pulmonaire. Il était frappé, condamné!

Durant dix-huit années, à force de soins et de dévouement, François avait prolongé cette frêle et

glorieuse existence. Ce ne fut qu'après avoir fermé les yeux de son cher malade qu'il avait songé à lui-même. Il avait alors du talent. Ses premières œuvres, datées de Saint-Florent, l'attestèrent. Mais pas d'éducation première, pas d'école, ainsi qu'il venait de le regretter tout à l'heure. Il avait dû tout apprendre et tout conquérir, à l'heure où les autres artistes se reposent déjà sur leurs lauriers. L'aisance relative dont il jouissait maintenant, sa réputation, ses couronnes, ne lui étaient venues qu'avec les cheveux blancs. Tel était le guide qu'un heureux hasard donnait à Petit-Pierre.

— Je n'en connais pas de meilleur, avait déclaré maître Claude.

Nanon ne tarda pas à dire :

— Il est bon comme le bon pain. Avec ça, la gaieté d'un pinson.

Arrivèrent les vacances, qui rendirent inséparables l'artiste et son petit compagnon. Plus d'école. On les rencontrait tous les jours ensemble par monts et par vaux, travaillant à côté l'un de l'autre. Si l'élève connaissait l'histoire du maître, le maître n'ignorait plus celle de l'enfant. Il s'y intéressait de tout cœur.

— Ah ! mais c'est que je l'aime, mon petit rapin ! disait-il.

— Et il vous le rend bien ! répondait l'en-

fant, qui ne l'appelait plus que l'*Ami Gérard*.

Une sorte d'adoption tacite et réciproque en résulta. Le peintre était maintenant seul au monde, et ce pressentiment, cet espoir lui souriait, d'être un jour pour l'orphelin ce que Jean David avait été pour François Gérard, moins la misère des commencements. Encore fallait-il s'assurer de la vocation de Petit-Pierre. Dès la fin de cette première saison, le maître y croyait déjà. L'année suivante, il n'en douta plus. Les merveilleux progrès de son élève la lui garantissaient.

— Il est doué, déclara-t-il, ce sera un artiste.

Vous n'auriez plus reconnu l'enfant malingre et languissant d'autrefois. Sa pâleur, légèrement brunie par le hâle, est celle de la santé. S'il est plus svelte et plus élancé que les jeunes paysans, ses camarades, il ne leur cède en rien sous le rapport de la force et de l'agilité. Ses accès de mélancolie deviennent de plus en plus rares, surtout quand les beaux jours ramènent à Saint-Florent l'ami Gérard, les études d'après nature et le communicatif entrain dont l'artiste sait égayer les heures de travail. Le rapin chante et rit à présent comme le maître. Il porte crânement ses douze ans.

— Ne se souviendrait-il plus? pensent alors Claude et sa sœur.

Il va leur donner la preuve du contraire.

Gérard, à la veille de regagner Paris, achevait le portrait de Nanon. Ce portrait, Petit-Pierre, le regarde et l'admire.

— Ah ! que c'est beau, murmura-t-il, d'en arriver à pareille ressemblance et de faire revivre ainsi ceux qu'on aimait, ceux qu'on aime !

Le peintre répond qu'il suffit de les avoir devant soi. Le jeune Sorel répond avec un accent étrange :

— Ou bien en soi-même.

Il court prendre son carton, il en sort un dessin commencé la veille et qu'il n'a voulu montrer à personne. Quand on l'interrogeait :

— Mais que fais-tu donc là ?

— C'est mon secret.

Et le voici de nouveau qui travaille à l'écart, attentif et muet, comme par la concentration de tout son être. Ce n'est pas autour de lui, c'est en dedans qu'il regarde et paraît étudier son modèle. Un effort de volonté le possède, et se trahit tour à tour par une contraction douloureuse ou par un sourire. Il est tellement appliqué, tellement absorbé, que maître Claude, inquiet et curieux, s'approche en arrière, hasarde un coup d'œil, et s'écrie aussitôt :

— Son père ! C'est le portrait de son père !

Petit-Pierre a relevé la tête d'un air triomphant :

— Ah ! vous l'avez reconnu !

Il sent lui-même qu'il a réussi, non par le talent, mais par la puissance du souvenir. Il ne cache plus la chère image ; il la montre, au contraire, avec orgueil, avec attendrissement, avec joie :

— Papa ! oui, c'est bien papa ! mon pauvre papa !

Et deux torrents de larmes ont inondé son visage.

Chacun à son tour examine le portrait.

— Ah ! j'étais bien sûre, moi, qu'il n'avait pas oublié ! balbutie en sanglotant Nanon.

L'ami Gérard n'était pas moins ému.

— Courage ! dit-il en embrassant son élève ; je connais également l'espoir gravé dans ton cœur... Travaille !... La carrière que je t'engage à suivre comporte de précoces succès, des récompenses éclatantes qui couronnent, à vingt ans, le front d'un artiste, et en font un homme ayant droit de parler haut, ou même, quant au passé, d'obtenir justice.

— J'y compte bien ! dit Petit-Pierre.

— Je te l'ai promis aussi, conclut énigmatiquement maître Claude. Mais patience... tu sais ?... A vingt ans !

IX

UNE PISTE

L'ami Gérard est maintenant à Paris ; mais son jeune protégé lui envoie, chaque mois, des dossiers que le maître retourne avec des corrections et des conseils. On espérait le voir à Pâques, mais il achève un grand tableau pour la prochaine Exposition, et qui lui vaudra peut-être la grande médaille.

De son côté, à l'école, Petit-Pierre vient de remporter le prix d'excellence, ce qui lui a fait des jaloux, même parmi les parents de ses condisciples. « Quel était donc cet intrus qui primait les enfants du pays ? » On en causa, le jour du marché, à la ville ; on se souvint. Le père avait fait du

tort au monde, *il s'est péri*. Un pas grand'chose, et son fils pareillement. Ces propos circulaient parmi les gamins qui fréquentaient l'école. La Fontaine l'a dit : « Cet âge est sans pitié. » Déjà des allusions malsonnantes avaient blessé l'oreille de Petit-Pierre. Un de ses camarades égara la montre d'argent qu'on lui avait donnée pour sa première communion. Ne la lui avait-on pas dérobée ? Les soupçons se portèrent sur l'étranger, sur le jeune Sorel, et lui furent signifiés directement.

— Pourquoi donc m'accusez-vous? demande-t-il.

On lui répond :

— T'as de qui tenir.

Il insiste, il se fâche et s'entend appeler : « Fils de voleur ! »

Une bataille s'ensuivit. Notre héros était brave, et, bien que seul contre plusieurs, il remporta la victoire. Mais l'insulte l'avait exaspéré, désespéré. Heureusement, maître Claude se trouvait absent. « Ah ! qu'il ne sache rien, Nanon non plus... Ça leur ferait trop de peine !... » Sous cette généreuse impulsion, Petit-Pierre s'enfuit à travers champs. Il va cacher dans le fond d'un ravin sa blouse déchirée, son front saignant et ses yeux en larmes. Ne croyez pas que ce soit à lui qu'il pense, c'est à son père.

— Ah ! papa, mon pauvre papa !... Quand donc

pourrai-je leur prouver à tous que tu étais le meilleur des hommes et que tu n'as pas fait plus de tort aux autres qu'à toi-même ? s'écrie-t-il en sanglotant, la tête enfouie dans ses deux mains.

Tout à coup, du chemin creux, une voix avinée s'élève et lui crie :

— Tu pleures ?... Ah ! ah ! tu rages... Eh bien, j'en suis content... Chacun son tour!

L'orphelin s'est redressé. Il aperçoit, il reconnaît, se dessinant en noir sur le fond grisâtre d'une soirée d'hiver, la pittoresque silhouette du vieux Cochepain, un mendiant, un ivrogne, qui s'est toujours montré particulièrement hargneux à son égard. Ce misérable jouissait autrefois d'une certaine aisance, mais par l'usurpation de quelques lopins de terre, que le notaire Sorel l'avait contraint de restituer à qui de droit. De là sa haine contre le père, et plus tard contre le fils, qu'il effrayait de ses injures et de ses menaces incohérentes. Un jour, celui-ci l'avait ramassé dans une ornière et reconduit jusqu'à son gîte, l'ancienne hutte d'un charbonnier, sur la lisière du bois. Par d'autres services, par quelques aumônes, à force de patience et de douceur, l'enfant avait fini par désarmer la brute, qui, depuis un certain temps, l'évitait. Aujourd'hui, Cochepain l'abordait de nouveau, hostile et railleur. Il était ivre.

— Mais que vous ai-je donc fait ? murmura tristement Petit-Pierre.

— Toi?... Rien!... lui fut-il répondu d'un ton pâteux et traînard ; mais le tabellion ! Ça m'a ravi de le voir à son tour ruiné, déshonoré ! Injustement, d'accord... Je le sais, moi... J'ai tout vu...

— Quoi donc ? s'écria vivement l'orphelin, qui déjà s'était élancé pour soutenir l'ivrogne chancelant à chaque pas.

Il tomba sur un tertre où, non sans peine, il parvint à s'asseoir, à s'équilibrer de corps et d'esprit.

— Je te vois venir !... grommelait-il en même temps, tu voudrais me faire parler, malin !... Mais moi pas bête non plus !... Faudrait de l'argent pour que je parle... L'autre me paye bien pour me taire...

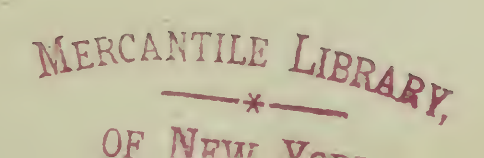
— Quel autre ?

— C'est-à-dire qu'il ne veut plus ! Dur à la détente ! Mais faudra bien qu'il aboule... ou sinon...

— Sinon ?

Le mendiant avait levé son bâton d'un air de menace. Puis, le laissant retomber sur les pierrailles du chemin qu'il frappait avec colère :

— Gare à lui ! Je me vengerai ! conclut-il. — Quant à toi, petiot, rien de rien ! T'es gentil, je le



reconnais, et pas fautif... Mais trop jeune et sans le sou... Bouche close ! Tu ferais plus facilement jaser ces cailloux qui ne répondent que par des étincelles...

Vainement Petit-Pierre suppliait.

— *Nisco!* Je pourrais t'en donner pour dix pistoles, et encore !... Mais gageons que tu n'as pas seulement vingt francs... Il ne reste plus guère d'eau-de-vie dans ma gourde...

En s'accotant au talus, il venait de la sentir contre son dos, cette gourde. La ramener en avant, la déboucher, y coller ses lèvres et teter — c'est le terme dont il se servit — jusqu'à la dernière goutte, ce fut pour Cochepain l'affaire d'un instant. Puis, les coudes sur les genoux, le menton dans les mains, dodelinant des épaules, il se mit à rêvasser tout haut, plus ivre encore, mais le souvenir réveillé par cette libation suprême.

Petit-Pierre écoutait, immobile et retenant son souffle. L'ivrogne ne paraissait plus s'occuper de lui. Savait-il encore qu'il fût là? Peut-être allait-il parler ?

— C'était par un beau clair de lune, balbutia-t-il vaguement. Minuit environ... Je dormais dans un fossé, sur l'autre rive... Un bon lit, l'herbe épaisse... et pour plafond le ciel étoilé... Do do ! l'enfant do!... Il me semble que j'y suis encore !

Il s'assoupissait, divaguait, chantonnant et marmottant tour à tour des lambeaux de phrases confuses. Tout à coup, ses paupières alourdies s'entr'ouvrirent; il prêta l'oreille, mais comme par hallucination rétrospective, et, poursuivant de même entre les hoquets de l'ivresse :

— Un bruit de rames! fit-il d'une voix assourdie... Tiens! la barque!... Elle accoste là, juste en face... Un beau jeune homme en descend... Il entre dans la tonnelle... Puis la dame... Enfin, le mari... Gare là-dessous! Qu'est-ce que je disais!... Pif! paf!... Deux coups de feu... Faut-il me montrer?... Non!... Je ne suis déjà que trop signalé pour la prison... Un autre, du reste, m'a prévenu... Il accoste à son tour... Ah! celui-ci, je le connais... Faut...

Il allait achever le nom; il s'interrompit tout à coup, le regard braqué sur Petit-Pierre, qui, maître jusqu'alors de son ardente curiosité, n'avait pu se défendre d'un mouvement par lequel il venait de se trahir.

— Ah! tu me mouchardais, petite canaille!... s'écria Cochepain déjà remis en défiance. Non! non!... tu ne sauras rien gratis. Où sont ces vingt francs?

— Je les aurai! je vous les promets...

— Eh bien, soit! quand tu les auras... Apporte-

les demain matin, chez moi... Tu sais, près de la mare.

— Oui ; vous me direz tout ?

— Si l'autre ne s'est pas exécuté ! reprit le vagabond, qui se relevait avec effort. Ah ! ah ! je l'ai déjà fait chanter pas mal... Il ne veut plus... Je dois le revoir et, tu comprends, c'est pas pour un poussin que je tuerai la poule aux œufs d'or. Allons ! c'est dit... Plus un mot ce soir... En route !...

Il s'en allait, titubant, lorsque la détonation d'une arme à feu l'arrêta net. Ce n'était pas la première qu'ils entendissent ; on chassait aux alentours ; mais celle-ci venait de retentir tout près d'eux ; si près, qu'un perdreau blessé tomba dans le chemin creux. Un chien y bondit, stimulé par la voix de son maître, qui presque aussitôt apparut, surgissant de la plaine au milieu du ciel rouge.

— Apporte ! avait crié le chasseur.

Petit-Pierre le reconnut surtout à sa voix. C'était Fautrat.

— Tiens ! fit Cochepain gouailleur, quand on parle du loup...

Brusquement, le notaire l'interrompit :

— Que fais-tu là, soulard, avec cet enfant ?

Puis, remarquant que celui-ci s'essuyait la main :

— Un grain de plomb t'aurait-il blessé, par hasard ?

— Non, répondit Petit-Pierre, c'est une goutte du sang de l'oiseau qui m'était tombée là...

— C'est imprudent de se tapir ainsi sur la passée des chasseurs, conclut Fautrat. Regagne le village... Et toi, ta tanière, ajouta-t-il en s'adressant à Cochepain. Allons! détale vivement, triple brute!

— Eh bien, quoi? Pas de gros mots! On s'en va... mais au revoir! grondait l'ivrogne, quelque peu dégrisé, et qui s'éloignait, ricanant d'un air étrange.

De l'autre côté, Petit-Pierre gagnait déjà du terrain. On sait quelle instinctive répulsion lui inspirait l'ex-clerc de l'étude paternelle. D'ailleurs, il avait hâte d'être seul et de réfléchir, d'aviser au parti qu'il devait prendre.

Fautrat, debout sur la berge, les regardait en dessous, tout en rechargeant son fusil. Il ne le remit sur l'épaule qu'après les avoir vus disparaître tous les deux, et seulement alors il rejoignit ses compagnons de chasse, aux dernières clartés du jour mourant.

. . . .

Quant au jeune Sorel, toujours courant, il atteignit l'enclos, passa au travers d'une brèche de la haie, rentra dans la maison par la porte de der-

rière, et, sans avoir rencontré personne, grimpa vivement jusqu'à sa chambre, dans laquelle il s'enferma.

Au-dessus du rustique bureau de sapin réservé pour son travail au logis, parmi les livres d'écolier, se trouvait une tirelire dans laquelle il amassait, pour s'acheter une boîte à couleurs, les gros sous, les piécettes blanches que lui avait mérités sa bonne conduite, et même deux écus, cadeaux d'adieu de l'ami Gérard.

Il renversa la tirelire et la secoua vivement, par saccades impatientes. Puis, comme l'argent n'en sortait pas assez vite, il la cassa, dans un mouvement trop nerveux, sur le coin du bureau.

A ce bruit, la porte se rouvrit tout à coup. Maître Claude parut sur le seuil.

— Que fais-tu là ? dit-il. On m'a raconté tes prouesses à la sortie de la classe... Je ne te gronde pas ! On te provoquait... Mais qu'es-tu devenu depuis lors, et que s'est-il passé ? Te voilà tout ému, fracassant la terre cuite qui renfermait ton épargne...

— Il me faut vingt francs ! déclara résolument Petit-Pierre.

— Pourquoi ?

Et, comme l'enfant se taisait, le maître insista.

— Pourquoi cet argent ? Je devine, à ton trouble,

à ton silence, quelque chose de mystérieux et d'extraordinaire... Un secret espoir brille dans tes yeux... Parle!... Ne sais-tu pas que, ma sœur et moi, nous sommes à toi de tout cœur ? N'ai-je plus ta confiance?

Il l'avait attiré vers lui; il s'asseyait, le tenant entre ses genoux, dans ses bras. Petit-Pierre ne résista pas davantage ; il raconta sa rencontre avec Cochepain, les aveux énigmatiques de l'ivrogne, sa promesse d'une révélation complète et le prix qu'il y mettait, le rendez-vous pour le lendemain à la hutte de la forêt.

Maître Claude était devenu songeur.

— Tu as raison, dit-il, c'est sérieux et peut-être providentiel... Ne négligeons aucune preuve... Il faut y aller... Nous irons ensemble...

— Mais, s'il refusait de s'expliquer devant vous...?

— Ne crains rien... Je ne me montrerai pas tout d'abord... Je n'interviendrai que s'il en est besoin, si tu m'appelles...

Fallait-il mettre Nanon dans la confidence ? Elle était en ce moment souffrante et s'inquiéterait plus que de raison... Mieux valait ne la mettre au courant qu'après avoir réussi. Réussirait-on, d'ailleurs ?

Comme le maître d'école devait être revenu pour l'heure de sa classe, on partirait de grand matin,

avant le jour. Petit-Pierre se réveilla sans peine ; il n'avait pas dormi. La forêt n'était distante que de deux kilomètres, on en atteignit la lisière aux premières lueurs de l'aube. Dix minutes plus tard, on s'arrêtait devant la cabane du vagabond.

La porte était grande ouverte ; avait-il décampé déjà ?... Personne... Aucun mouvement dans la clairière, sur les bords de la mare qui reflétait les premiers rayons du soleil.

— Entre ! fit à voix basse maître Claude en se dissimulant derrière la hutte.

Petit-Pierre pénétra dans l'intérieur. Il regarda vainement, vainement il appela... Rien ne bougeait... Il ressortit et parcourut de même les alentours... Mais, en approchant de la mare, il se rejeta vivement en arrière, avec un cri d'effroi qui fit accourir maître Claude.

Là, juste entre eux, le corps, le cadavre d'un homme gisait parmi les joncs, la face plongée dans l'eau glauque.

Mais il était facile à reconnaître rien qu'à ses guenilles...

C'était le mendiant ! c'était Cochepain !

X

RETOUR INATTENDU

Petit-Pierre restait atterré. Il réfléchissait, il se souvenait. Tout à coup, il s'écria :

— C'est l'autre qui l'a tué !...

— Quel autre ? interrogea maître Claude.

— Le chasseur... qui nous avait surpris hier au soir, causant ensemble dans le chemin creux... qui s'était empressé de nous séparer, comme devinant notre entretien... Je le vois encore, avec son regard soupçonneux, son geste menaçant, surtout pour Cochepain... Ce pauvre Cochepain, d'ailleurs, venait presque de me le nommer...

— Mais qui donc?

— Fautrat !

Maître Claude ne put se défendre d'un premier mouvement, qui confirmait, en quelque sorte, l'accusation de Petit-Pierre. Mais, le saisissant par la main et l'entraînant hors du bois :

— Allons-nous-en ! Il ne faut pas qu'on nous aperçoive ici, qu'on sache même que nous y sommes venus...

Son élève le suivait en silence. Il regagnèrent ainsi le village, d'un pas rapide, sans oser se communiquer leurs pensées.

— Pauvre père! murmura tout à coup l'orphelin. Oh ! je sais maintenant qui t'a frappé, qui t'a volé... Non! pas encore, ils étaient deux... S'il faut en croire les révélations incomplètes, hélas! de celui qui ne parlera plus...

— Ne te tourmente donc pas! interrompit Claude. Nous espérions une preuve... elle nous échappe... C'est une affaire ajournée, tu sais, jusqu'à vingt ans. Ne m'en demande pas plus aujourd'hui. Recommençons à vivre comme hier nous vivions, sans rien oublier, mais sans rien compromettre... L'heure de la justice arrive tôt ou tard pour les honnêtes gens... Sachons l'attendre...

— Attendre encore! gémit l'enfant.

— Oui, mais pas toujours! lui fut-il répondu. Je te le jure... Patience et courage ! Maintenant il faut que je te quitte, que je remonte tout droit

vers l'école. Je te donne congé... Tiens! voici Nanon qui te cherchait, tout inquiète... Cours la rejoindre... N'ayons pas de secrets pour elle... En ce moment, d'ailleurs, il vaux mieux pour toi parler que de te taire... Dis-lui tout, mais à elle seule... S'il survenait quelqu'un, plus un mot!...

Petit-Pierre, ainsi conseillé par le frère, fut reconduit par la sœur jusqu'à la maison. En dépit de sa curiosité, la brave femme ne voulut rien entendre avant que son *p'tiot* fût réconforté par un bon feu, par une bonne soupe. Alors seulement elle le questionna, elle le confessa.

Il ne demandait pas mieux que d'épancher à haute voix toutes les déceptions, toutes les colères dont son cœur, plus encore que son esprit, souffrait si cruellement depuis la veille au soir. Il raconta sa rencontre avec l'ivrogne, leur entretien brusquement interrompu, la scène de la tirelire, dans quel espoir maître Claude l'accompagnait à la cabane de Cochepain, comment ils avaient trouvé le mendiant mort et, à coup sûr, assassiné...

— Par qui?...

— Par l'assassin de mon père!... conclut avec exaltation l'orphelin. Souviens-toi de l'horreur qu'il m'inspirait!... Un pressentiment, un instinct!

Et, comme pour mieux encore s'en convaincre

lui-même, avec une énergie croissante, il répéta par trois fois ce nom maudit :

— Fautrat!... Fautrat!... Fautrat!...

Déjà Nanon, tout épouvantée, lui jetait une main sur les lèvres :

— Tais-toi!... Accuser ainsi sans preuves, et t'attaquer, toi, si faible, presque un enfant encore, et sans autres protecteurs que de pauvres gens tels que mon frère et moi!... t'attaquer à un homme puissant, dangereux, innocent peut-être, dans tous les cas très appuyé, très honoré... Un notaire! le notaire des riches et des messieurs prêtres... Oh! non, prends garde! Le mendiant est mort pour avoir trop parlé, tu le crois, du moins... Ne parle pas! ne menace pas! On te tuerait aussi!

— Ah! vous pensez comme moi!... s'écria-t-il.

La pauvre Nanon eût été bien en peine de répondre, si maître Claude, ayant terminé sa classe, ne lui fût venu en aide. A son tour, il sermonna l'enfant exaspéré.

— Calme-toi! Veux-tu donc te rendre encore malade? Que pourrons-nous sans preuves?... Un jour, elles ne manqueront plus... je te le promets de nouveau...

— Vous en avez donc entre les mains? demanda-t-il tout à coup.

L'instituteur ne put se défendre d'un certain embarras. Mais, prompt à le surmonter :

— Entre les mains, non! répondit-il avec un étrange sourire. Il faut compter sur les secrets d'outre-tombe... et sur la justice de Dieu, mon enfant...

Nanon avait également rougi. Avec une expression de visage analogue à celle de son frère, elle regardait le vieux fauteuil en façon de bergère où le jeune Sorel était assis.

— Quant à la justice des hommes, reprit maître Claude, elle n'existe guère, elle n'a jamais existé pour les petits, pour les déshérités, pour les faibles, Rappelle-toi la fable de *l'Agneau et le Loup,* mon pauvre agneau!... Ne deviens pas un loup, mais grandis, soit fort, travaille... et, pour commencer, mettons-nous tout de suite à l'ouvrage. Tu ne retourneras plus à l'école...C'est ici, seul à seul avec moi, que s'achèvera ton éducation première, sans compter les leçons de l'ami Gérard... Nous ferons de toi un homme, va !... N'oublie rien, mais ajourne tout ce qui t'attarderait en chemin. . N'était-ce pas convenu? Que ce soit résolu de nouveau, pour n'y plus revenir jusqu'à ta majorité. Je te le recommande... Nanon t'en supplie...

Petit-Pierre se laissa convaincre. Il promit et tint parole. On le vit repartir, et vaillamment, de cette

seconde étape rétrospective dans les tristesses du passé. Il en rapportait de nouvelles lueurs, la conviction de connaître déjà l'un des coupables, l'espoir que ses parents adoptifs lui dévoileraient un jour toute la vérité. Quelle serait alors sa tâche? Il ne le savait pas; mais il voulait fermement s'élever, et le plus tôt possible, à la hauteur du devoir filial que sa jeunesse entrevoyait dans l'avenir. Quand revint l'anniversaire de la mort de son père, maître Claude le conduisit comme d'habitude au cimetière et le laissa longtemps agenouillé, penché, presque couché sur la tombe enfouie dans l'herbe. L'orphelin venait d'avoir treize ans. Lorsqu'il se releva, son visage, inondé de larmes, portait l'empreinte d'une détermination virile. Il avait dit tout bas au cher mort :

— Patience aussi!... Compte sur moi!... Je serai ton vengeur!...

Ses études, sous la direction particulière de maître Claude, furent rapidement poussées, bien que trop lentes cependant au gré de l'élève.

— Plus vite donc! plus vite encore!... disait il parfois à son professeur.

Celui-ci n'était pas un maître d'école ordinaire. Destiné tout d'abord à l'état ecclésiastique, il avait appris au séminaire assez de grec et de latin pour en enseigner les principes à son fils adoptif, mais

en dehors de toute méthode universitaire, au plus court et de façon qu'il pût, de prime saut, aborder les classes supérieures. L'espoir du maître ne serait pas déçu ; il en avait pour garants les merveilleuses dispositions de l'élève et son ardent désir de s'instruire, qui, d'ailleurs, avait pour lui cet avantage qu'il l'empêchait de songer au passé.

A quelques mois de là, les vacances ramenèrent l'ami Gérard. Avec lui, tout un cours de dessin et de peinture; les études d'après nature, au grand air, au grand soleil; les saines excursions à travers les champs et les bois. Notre paysagiste venait d'obtenir enfin sa grande médaille. Il était plus gai que jamais. Le rapin s'en ressentait de nouveau. Ses treize ans naviguaient à pleines voiles vers l'adolescence.

Un soir d'automne, la brume ayant malencontreusement éteint leur effet de lumière, ils s'en revenaient plus tôt que de coutume au logis. En pénétrant dans la grand'salle, ils y trouvèrent un étranger, un monsieur de la ville, sinon de Paris, jeune encore, élégant, distingué, d'une physionomie des plus sympathiques. Son visage aux nobles traits, d'une brune et suave pâleur que rehaussait sa barbe noire, était surtout remarquable par la bienveillance du sourire, où perlaient des dents éclatantes de blancheur; par des yeux largement

ouverts et très lumineux; par la beauté du front qu'encadrait une chevelure naturellement crépelée, de nuance encore plus foncée que la barbe, mais où brillaient déjà quelques fils d'argent. Il ne paraissait pas, cependant, avoir encore la quarantaine.

Depuis quelque temps, selon toute probabilité, Claude et Nanon s'entretenaient confidentiellement avec lui. La sœur, tout au moins, semblait le connaître de longue date et lui montrer comme le réveil d'une ancienne amitié; de la part du frère, une certaine déférence. A l'arrivée de Petit-Pierre, l'inconnu se leva vivement, fit un pas à sa rencontre et, le regardant avec émotion :

— C'est lui? demanda-t-il.

Et, sur la réponse affirmative de Nanon, mais d'une voix encore plus oppressée, presque tremblante :

— Mon enfant... permettez que je vous embrasse...

L'orphelin se laissa faire, muet et surpris, vaguement gagné par la nerveuse tendresse dont il venait de sentir palpiter l'inconnu.

Celui-ci, répondant à son regard interrogatif et curieux :

— Je fus honoré, s'expliqua-t-il, des bontés de vos grands-parents... J'étais l'ami de votre mère ..

Brusquement, il attira Petit-Pierre vers la fenêtre et, l'examinant à la clarté plus vive des derniers rayons du jour :

— Oh! murmura-t-il, comme il lui ressemble!

Nanon venait d'apporter un siège. Il s'y laissa tomber, les bras à l'abandon, les yeux toujours fixés sur l'enfant. Il pleurait.

Maître Claude, qui lentement s'approchait, prit la parole :

— Remettez-vous, monsieur! dit-il à l'étranger.

Puis, à son élève :

— Tu peux avoir confiance en lui... Nous t'en répondons comme de nous-mêmes.

Et, après un soupir :

— Il s'offre pour nous remplacer, quant aux frais de ton éducation.

— Ce serait me permettre, ajouta l'inconnu, l'acquittement d'une dette d'honneur...

Le regard de Petit-Pierre se reporta vers maître Claude.

— Je comprends ta pensée, reprit celui-ci. N'as-tu pas la rente que t'a laissée ta grand'mère?... Elle serait insuffisante d'abord. Secondement, ton tuteur nous suscite, depuis quelque temps, toute sorte de difficultés et de chicanes.

Déjà le jeune Sorel se récriait :

— Mon tuteur? Fautrat? Quoi! cet argent venait de lui?

— Par son intermédiaire, du moins...

Petit-Pierre se retourna vers l'étranger spontanément et lui répondit de même :

— Je préfère le vôtre... et je l'accepte...

— Merci! conclut avec satisfaction le nouveau protecteur. Voilà qui est convenu... A quand le collège?

L'instituteur intervint.

— Je demande, déclara-t-il, à garder mon élève jusqu'à Pâques, afin de le mettre en état de débuter par sa « troisième », ce qui lui fera gagner une année de plus...

L'inconnu se leva et se disposa pour le départ, tout en prononçant ces dernières paroles :

— Soit! dans six mois... Nous nous reverrons d'ici là... Ce n'est pas ma faute si nous avons fait si tard connaissance... Je ne savais rien; j'étais loin... à l'île Maurice... Je n'en suis revenu que depuis quelques jours, mais pour longtemps, je l'espère... Au revoir donc, mes amis... Vous avez mon adresse... — Embrassons-nous encore, mon enfant!... A bientôt!...

. . . .

Dès qu'il se fut éloigné, Petit-Pierre demanda :

— Mais qui donc est ce monsieur?... Comment s'appelle-t-il?

— Quoi! nous ne te l'avons pas nommé? répliqua Nanon. C'est M. Bréant.

XI

LA MAISON SANS ENFANTS

Ce nom ne disait rien à Petit-Pierre. Nanon dut lui apprendre que Paul Bréant, jeune créole de l'île Maurice, envoyé en France pour y apprendre la médecine, avait eu pour correspondant maitre Jousselin, son parent éloigné par alliance; qu'il vivait autrefois dans cette joyeuse maison sur le pied d'une étroite intimité, dont la vieille servante avait été témoin.

— Quasiment le frère de ta mère, mon p'tiot!... Et comme ils étaient gais tous les deux, dans ce temps-là! On avait même parlé d'un mariage entre eux. L'espoir d'un héritage, sur lequel il comptait, l'obligea à retourner dans son pays, où il resta,

mais comme docteur. Cette succession lui ayant fait défaut, il paraît y avoir refait fortune... Le jour de son départ nous avons tous pleuré, moi la première... On l'aimait tant!... Je ne l'avais pas oublié, quoiqu'il y ait de cela bientôt quinze ans...

— Il n'écrivait donc pas? demanda Petit-Pierre; il n'était jamais revenu?...

— Jamais!... C'est si loin, dans les Angleterres...

— Un Anglais, alors?

— Un demi-seulement, expliqua le frère. Maurice s'appelait autrefois l'île de France. Elle avait été colonisée par des Français qui, bien que vivant aujourd'hui sous la domination anglaise, sont restés très Français, de langage comme de cœur, et doivent encore être considérés par nous comme des compatriotes...

— A commencer par celui-là! s'empressa d'ajouter Gérard, jusqu'alors témoin silencieux de la scène. Quel beau type de créole! La loyauté, la bonté, sont peintes sur son visage. Il suffit de le voir pour être convaincu que c'est, et dans l'acception chevaleresque du mot, un honnête homme!

— Je me sens porté à l'aimer, dit Petit-Pierre tout pensif. Mais quel souvenir a donc pu me valoir de sa part un aussi vif intérêt?

6.

— Tachons de nous en rendre dignes!... conclut maître Claude.

. . . .

Dans ce but, on redoubla d'ardeur au travail durant tout l'hiver. A la rentrée de Pâques, le jeune Sorel fut admis, malgré certaine résistance du proviseur, comme élève de troisième, au lycée de Versailles.

Versailles avait été choisi parce qu'il n'était qu'à quelques lieues de Saint-Florent, où Petit-Pierre passerait ses vacances. L'ami Gérard le faisait sortir tous les dimanches. M. Paul Bréant s'était réservé les jeudis.

Afin de n'apporter aucune distraction aux études de son jeune protégé, il n'arrivait que dans l'après-midi, à l'heure où les collégiens étaient en promenade; il s'informait de l'itinéraire qui leur avait été désigné ce jour-là, les rejoignait en voiture, en descendait pour se montrer aux alentours; Pierre Sorel ne tardait pas à l'apercevoir et s'empressait de le rejoindre. On causait ensemble, marchant çà et là. Une sympathie réciproque, une cordiale familiarité grandissait entre eux: le protecteur semblait heureux de ses entretiens. Il les terminait, au bout d'une demi-heure environ, par de chaleureuses caresses qui le mettaient en joie ; on y sentait cependant une certaine hésitation, quel-

que chose de douloureux, comme la conscience d'une fatalité dont il cherchait l'oubli, sinon le pardon.

Cette nuance ne pouvait échapper au merveilleux instinct dont notre héros nous a déjà fourni tant de preuves. Il pressentait un secret, se rattachant à celui que Claude et Nanon, d'autre part, promettait de lui révéler un jour. Il s'était rappelé ce commencement d'un brouillon de lettre trouvé par lui dans le buvard de sa mère : « Ne revenez pas, je vous le défends. » N'était-ce pas à Paul Bréant qu'elle s'adressait ainsi, puisqu'il n'était pas revenu ?

. . . .

Et, maintenant, si le lecteur désire en savoir davantage relativement à notre Mauricien, qu'il le suive au dernier retour de Versailles. Il le verra se diriger vers les Tuileries, entrer sous les arcades de la rue de Rivoli dans un de ces grands hôtels où descendent les riches étrangers qui nous visitent. C'est là, c'est au premier étage qu'il s'est logé. Il a fait fortune, non seulement en exerçant sa profession de médecin, mais encore par son mariage avec la charmante jeune femme qu'il a ramenée de là-bas. Elle l'attendait, elle accourt à sa rencontre et leurs témoignages de tendresse attestent combien ils s'aiment. Impossible d'imaginer un couple

mieux assorti. Nous avons donné le portrait de Monsieur ; Madame en est le digne pendant, comme distinction, comme beauté. Française de race, elle a peut-être quelques gouttes de sang britannique dans les veines ; en tout cas, la carnation, l'éducation des Anglaises : une lady de keepsake, Diane Vernon, mais avec la souplesse, avec la grâce créole, qui lui prête un charme de plus. Elle a vingt-quatre ans à peine. Il y en a sept qu'elle est mariée. Sept ans de bonheur... J'allais ajouter sans nuage... Hélas ! non... Pas d'enfant !... Elle aime ceux des autres... en attendant mieux... Elle les regardait jouer tout à l'heure, de son balcon, qui donne sur leur jardin favori. En ce moment encore, assise auprès de Paul, elle prête l'oreille à leurs cris joyeux, qui lui arrivent par la fenêtre ouverte, ainsi que des envolées d'oiseaux à travers les branches.

— Ah ! qu'elles sont heureuses, les mères !

Cette pensée se lit dans ses yeux. Ne pas être mère ! tel est le seul regret, tel est est le gros chagrin de madame Bréant.

Pour l'en distraire, son mari lui prodigue tous les plaisirs de Paris. Ce soir même, il doit la conduire au theâtre du Gymnase. On y joue précisément une pièce intitulée *la Maison sans enfants*. Qui sait ? peut-être y trouveront-ils une consolation, une espérance ?

Comment cette touchante comédie, l'une des meilleures que Dumanoir ait écrites, n'est-elle pas restée au répertoire? Il y peignait, de main de maître, une situation analogue à celle de notre ménage mauricien. Clémence de Rives, jeune femme ayant en partage aussi tous les dons de la nature, se désespère de ne pas connaître les joies, même les douleurs de la maternité. Ce rôle était tenu par madame Victoria Lafontaine, alors dans toute l'efflorescence de sa jeunesse et de son beau talent. N'y exprimait-elle pas, d'ailleurs, ses propres aspirations? Il fallait lui entendre dire, non pas seulement de la voix, mais sur les plus émouvantes cordes du cœur : « O mon Dieu ! quand verrai-je là, à la lueur de la lampe, loin du bruit et de l'éclat des fêtes, un pauvre petit berceau vers lequel je me pencherai en retenant mon souffle? un front candide et pur, où mon âme s'épanchera tout entière? de petits cheveux blonds, où la main s'égare, douce et légère?... Pourquoi, mon Dieu, m'avoir mis au cœur ce foyer de tendresse inassouvie, qui m'oppresse, qui m'étouffe... Oui, je le sais, car elles le disent toutes, un enfant aujourd'hui, c'est le tourment demain... Eh bien, je les accepte, ces tourments, ces alarmes, ces angoisses... J'accepte les larmes versées près du pauvre petit être que la maladie accable!... Je me dirais : « Il souffre, et,

moi, je pleure... mais il vit, et je l'aime! » Mais non, non, pas d'enfants! Mon amie Clotilde en est morte... j'en mourrai! »

Tandis que la comédienne accentuait du geste ces navrantes paroles. madame Bréant étreignait la main de son mari; au cri final, tandis que la salle frémissante éclatait en applaudissements, elle se laissa tomber, tout en pleurs, entre les bras qui déjà se refermaient sur elle. Les deux époux occupaient une baignoire. Paul se rejeta vivement en arrière. il voulut entraîner sa femme au dehors.

— Cette pièce te fait mal! Allons-nous-en!

Elle ne l'entendait pas ainsi.

— Non! répondit-elle, je veux savoir... je veux tout voir... Restons!

Au second acte, Clémence de Rives cherche sa consolation dans la charité; elle présente de maison en maison, d'étage en étage, l'aumônière pour la crèche de son arrondissement. Cette mère sans enfant quête pour les enfants sans mère. On la voit arriver ainsi dans le modeste intérieur d'une brave femme élevant une petite fille qu'on lui a confiée. La bambine ne connaît pas celle qui lui a donné le jour. On lui a dit qu'elle était en voyage, qu'elle reviendrait... Elle l'attend... A la vue d'une belle dame, elle accourt à sa rencontre en lui tendant ses petits bras.

— Maman! maman!

A ce mot, le cœur de Clémence a tressailli. Des larmes de joie jaillissent de ses yeux. L'illusion de l'enfant, elle se complaît à la partager.

— Répète! oh! répète encore! Appelle-moi maman!

Mais quel est ce bruit? C'est le père. La quêteuse s'écarte discrètement à son approche. En l'apercevant, elle jette un cri... Elle a reconnu son mari!

Scène de désespoir et de colère. Clémence est jalouse... Mais on lui démontre sans peine que la naissance de la petite est antérieure à son mariage... antérieure aussi la mort de la mère... que ce nom de mère, l'orpheline ne l'avait encore donné à personne et le lui donnait pour la première fois .. que le seul tort de M. de Rives est d'avoir manqué de confiance envers sa jeune femme... Elle s'en vengera... Quand il rentre, c'est l'heure du repas. Pour qui donc ce troisième couvert? La mignonne petite créature vient s'asseoir entre eux.

« — N'est-elle pas de ton sang? Je l'adopte! Elle sera notre fille! et je suis heureuse enfin! Me voici mère! »

A ce dénouement, de *la Maison sans enfants*, madame Bréant, toute palpitante d'un fol espoir, s'était retournée vers son cher Paul, et, les mains dans ses mains, les yeux dans ses yeux:

— Et toi ! lui demanda-t-elle ardemment, toi, ne m'as-tu rien caché : n'as-tu donc rien à me dire ?

— Hélas ! répondit-il avec un triste sourire, hélas ! ma pauvre Louise, je ne puis même pas te donner cette joie !

. . . .

En revenant du théâtre, ils gardaient tous deux le silence.

— C'est singulier ! murmura comme involontairement la jeune femme, j'espérais, j'avais cru...

— Quoi donc ?

Elle hésitait ; il insista.

— Ne suppose pas, lui dit-elle enfin, que je me permette l'indiscrétion de fouiller dans tes papiers. Mais une lettre était tombée de ton bureau, de ta poche peut-être... Je l'ai lue par hasard...

— Quelle lettre ?

— Celle d'un proviseur, qui te complimente au sujet du jeune élève que tu lui as confié... Qui est cet élève ?...

Bréant, non sans un certain embarras, répondit :

— Le petit-fils de mon ancien correspondant en France... Je lui rends ce que son grand-père a fait autrefois pour moi, quand j'avais à peu près son âge. Nous sommes un peu parents, d'ailleurs. .

— Pourquoi ne me l'as-tu pas présenté ? pour-

quoi ne pas me mettre de moitié dans ta bonne action ?

— Plus tard... je ne dis pas... Rien ne presse...

Et, détournant l'entretien, le mari parla d'autre chose.

Cette réponse évasive ne fit que confirmer le soupçon de Louise. En tant que créole, elle était deux fois femme. Elle s'était mis en tête une idée, un espoir, et, le jeudi suivant... — pourquoi s'absentait-il tous les jeudis ?— elle le suivit, sans qu'il s'en doutât, jusqu'à la gare de l'Ouest... jusqu'au guichet de Versailles... Une tête de ligne... Elle le guetterait à chaque station, prête à descendre s'il descendait... Non !... c'est bien là-bas qu'il va, au lycée... Il a pris une voiture... Elle, de même... Il s'est arrêté sans doute pour un renseignement... Elle s'arrête, se renseigne et repart à son tour dans la même direction, mais plus attentive encore à dissimuler sa poursuite... Uu coupé vide, celui de Bréant, stationne devant la grille du Dragon... Paul doit être dans le parc... Louise y pénètre avec précaution, regarde... et ne l'aperçoit pas... Aurait-elle perdu sa trace?

Elle s'avance, elle cherche à droite, à gauche... Rien !... Un quart d'heure s'est écoulé déjà... Des cris joyeux retentissent au loin, sous les quinconces des grands marronniers... Les lycéens sont

là, jouant à la balle, aux barres... Autour d'eux, quelques spectateurs, mais parmi lesquels ne figure pas son mari... Elle regarde de tous côtés et le reconnaît enfin, se promenant avec son jeune protégé — c'est certain — dans une allée latérale qui aboutit au Jardin du Roi... Ils y disparaissent... Elle y disparaît...

Là, dans ce délicieux enclos créé par Louis XVIII, en souvenir du cottage anglais de son exil, des allées tortueuses, des bouquets d'arbres, des massifs de verdure et de fleurs offrant de toutes parts un abri... Personne autre que les deux promeneurs, observés par madame Bréant... Ils contournent, en causant, la pelouse, et reviennent à la sortie; ils approchent du buisson où Louise est cachée... Elle distingue enfin les traits du collégien, dont la gracieuse allure excitait déjà ses sympathies. Quel charmant visage, à la fois intelligent et modeste! quels beaux yeux! quel doux sourire!... Mais qu'il est donc intéressant! Comme il mérite bien qu'on l'aime!

Son protecteur semble le congédier du geste.

— Rejoignez vos camarades, lui dit-il, et continuez de nous satisfaire de même... Mais ne travaillez pas trop... A jeudi prochain!... J'amènerai peut-être avec moi madame Bréant, qui désire vous connaître...

Elle n'y peut tenir davantage, elle se montre tout à coup.

— Excusez-moi de ne pas avoir eu la patience d'attendre... et permettez que je vous embrasse aussi, mon cher enfant!

. . . . ,

Quelques minutes plus tard, Petit-Pierre, comblé de caresses, et tout surpris, tout troublé, s'éloignait.

Louise, non moins émue, se retourna vers son mari.

— Ne me gronde pas ! Je remplacerai sa mère. Oh ! ne le nie plus... c'est ton fils?

— Mais non! se récria-t-il avec un élan sincère.

Et, l'entraînant à l'endroit le plus désert du parc, il ajouta :

— Apprends la vérité... toute la vérité !

XII

L'AUTRE

Ce secret, connu maintenant de Louise, nous nous réservons de ne le révéler que plus tard au lecteur.

Voilà donc Petit-Pierre introduit dans le ménage Bréant. L'ami Gérard venait d'être chargé d'importants travaux de décoration, dans un château des bords de la Loire où l'on réclamait sa présence. Contraint de s'absenter pour quelques mois, il délégua de franc cœur sa tutelle aux nouveaux amis de son cher élève, dont les dimanches se passeraient, jusqu'à nouvel ordre, à l'hôtel de la rue de Rivoli.

Le jeune Sorel, bien qu'un peu sauvage de sa

nature, bien que ce bel appartement l'eût tout d'abord intimidé, s'y acclimata promptement. On l'encourageait par un cordial accueil, surtout madame Bréant, qui, malgré la déception d'un plus tendre espoir, lui prodiguait les témoignages d'une tendresse presque maternelle. On sait quels trésors elle en avait amassés dans son cœur. D'autre part, l'orphelin avait si peu connu de pareilles caresses, qu'il se prenait à l'aimer comme un fils. Il était heureux et fier de se voir, en quelque sorte, adopté par une aussi charmante dame, et non moins fièrement montré par elle à son bras, dans sa voiture, sur les promenades à la mode, à travers une foule de plaisirs dont, jusqu'alors, il n'avait pas même eu le soupçon. Ses instincts artistiques le rendaient sensible à toutes les délicatesses, à toutes les élégances, à toutes les beautés. Sa protectrice était si belle!... et si bonne!... Elle l'aimait tant!

Peut-être l'aimait-elle trop. Il en arrivait à se demander : « Mais qu'ai-je donc fait pour qu'il en soit ainsi? » Les amertumes de la première enfance laissent dans l'âme un fond de chagrin défiant, parfois même injuste, et qu'il regrettait de sentir fermenter en lui. Après les enchantements de l'espèce de lune de miel qui venait de passer comme un rêve, il se reprocha d'éprouver envers ses bienfai-

teurs un certain malaise tenant de l'ingratitude, un pénible doute quant à la cause première de leur dévouement. Dans celui de la femme aussi, n'y avait-il pas quelque chose d'exagéré, de mystérieux, de honteux, pour lui comme pour eux-mêmes ? Ils semblaient s'accuser et le plaindre. Louise lui avait dit un jour : « Ah! mon pauvre enfant, nous ne ferons jamais assez pour toi! »

Fallait-il donc supposer que Paul Bréant, lors du premier voyage en France, avant de repartir pour l'île Maurice, fallait-il croire qu'il avait eu quelque tort envers la famille Sorel, envers son père ?

Il n'oubliait pas ce brouillon d'une lettre adressée par sa mère... — à qui, si ce n'était à lui? — et qui débutait par cette phrase : « Ne revenez pas, je vous le défends... » Pourquoi lui défendait-elle de revenir ?

Un jour de congé, se trouvant au salon, Petit-Pierre assista à la visite inattendue d'un ancien condisciple du docteur Bréant. C'était la première fois que les deux anciens camarades se revoyaient depuis l'arrivée de celui-ci. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Ah! quelle joie de se revoir après quinze ans de séparation ! s'écria le créole.

— Pardon, rectifia le Parisien, après huit ans!

Un geste, un regard rapide, lui coupèrent la parole. Et Louise s'empressa d'emmener Petit-Pierre.

On l'avait donc trompé ! on voulait donc qu'il ignorât que Paul Bréant était déjà venu en France !

Mais alors... alors ces quelques mots échappés à l'ivresse de Cochepain... « Un jeune homme, un beau jeune homme, débarquant la nuit, la nuit du meurtre, au fond du jardin de la maison Sorel !... »

Il était jeune, il était beau, Paul Bréant. Pierre Sorel rejeta bien loin de lui ce premier soupçon.

— Quelle folie ! Non !... c'est impossible ! Lui, si loyal et si généreux, si bon pour moi. Ah ! je suis un ingrat !

Arriva le temps de vacances. Il avait été convenu que les premières semaines appartiendraient, comme de juste, à la bonne Nanon, à maître Claude. D'ailleurs, les époux Bréant, pour la santé de Madame, faisaient une saison d'eaux dans les Pyrénées.

En traversant sa petite ville natale. Petit-Pierre avait suivi l'autre rive, et il s'était arrêté longuement à la contemplation du jardin paternel, en face même de la tourelle ou s'était accompli le meurtre. Il se rendit ensuite au cimetière et causa, pour ainsi dire, avec le cher mort endormi sous les ronces du coin des parias.

— Oh! oui, lui répéta-t-il, je te rendrai ta place parmi les honnêtes gens!

Il évoquait sa mémoire; il le revoyait, pendant ce dernier soir de bonheur qui les avait réunis, le père travaillant à son bureau, le fils auprès de lui, regardant les images entre deux caresses. Comme il le chérissait! comme il était bon, ce pauvre papa! N'avait-il pas lui-même couché son enfant!

— Je sens encore sur ma joue ton dernier baiser, murmura l'orphelin qui se reportait à cet âge en essuyant une larme.

Il se retrouvait dans son petit berceau, les yeux vers l'autre chambre éclairée par la lampe. Cette lueur avait disparu tout à coup... La porte s'était brusquement refermée... Il avait eu grand'peur... Dans la maison, dans le jardin, des bruits sinistres... Il en frissonnait encore... Il revécut en souvenir toute cette horrible nuit, toute l'affreuse journée du lendemain... Et, sa conviction, sa foi en l'honneur de son père se raffermissant avec une nouvelle énergie :

— Non, lui disait-il, non, tu n'as pas volé! non, tu ne t'es pas tué... Je le prouverai! je les confondrai tous... et l'on te rendra justice!

Lorsqu'il fut à Saint-Florent, la joie de la bonne Nanon, ses compliments et ses embrassades le remirent en moins sombre humeur. Maître Claude

lui parla des travaux de vacances. L'ami Gérard allait bientôt arriver. En l'attendant, son élève crayonna quelques esquisses dans la campagne et dans les bois.

Un soir d'orage, il dut se réfugier dans la hutte en ruine qu'avait habitée Cochepain.

La pluie tombait à torrents; le jour se mourait, lugubre et parfois ranimé par la lueur fantastique d'un éclair. Pierre Sorel était seul et rêvait, l'œil fixé sur la mare, en ce moment clapotante et rougeâtre, où l'on avait retrouvé le cadavre de l'ivrogne. Il l'en ressortit à l'état de fantôme, gesticulant et divaguant comme autrefois dans le chemin creux.

« Ils étaient deux, disait le spectre : celui que je t'ai fait connaître, et celui que tu ne connais pas. Le jeune homme, un beau jeune homme! »

Un dernier coup de tonnerre ébranla la forêt et, sur l'horizon embrasé tout à coup, notre rêveur entrevit surgir et disparaître la silhouette de Paul Bréant.

La semaine suivante, Saint-Florent fut honoré de la visite de deux notaires. Il s'agissait de la vente d'un important domaine. Petit-Pierre se rencontra sur leur passage et ne voulut pas les éviter car, dans l'un d'eux, il avait reconnu Fautrat. Il entendit son confrère qui, le reconnaissant, disait à demi-voix :

— Hé! n'est-ce pas le fils Sorel? En uniforme de lycéen! Qui donc paye?

Méchamment, assez haut et comme tout exprès pour être entendu, Fautrat répondit :

— Paul Bréant; c'est bien le moins qu'il lui doive.

Ce mot, cette flèche du Parthe, Pierre Sorel la reçut en plein cœur.

C'était donc vrai, que ses deux nouveaux protecteurs, le mari du moins, n'agissait que sous la pression d'un tardif remords et qu'ils avaient quelque chose à se faire pardonner, peut-être un crime?

Quelques jours plus tard, ils arrivaient ensemble à Saint-Florent, — mais pour y faire de rapides adieux.

Une maladie de la mère de Madame les rappelait en toute hâte à l'île Maurice. Ils devaient immédiatement repartir pour Paris, y prendre la soir même l'express de Marseille, afin de ne pas manquer le transatlantique des Indes. Quand reviendraient-ils? Le sait-on quand on s'en va si loin? Mais ils n'oublieraient pas Petit-Pierre et continueraient, même à distance, de s'occuper de lui comme de leur propre enfant. On s'écrirait, n'est-ce pas? Ils le comblèrent à l'envi de témoignages affectueux. Toute sorte de promesses et de

caresses. En l'embrassant une dernière fois, elle avait pleuré. Lui-même, bien que plus grave, il semblait ému...

Non, non! c'était impossible! Soupçonner cet homme si généreux, si loyal, si justement honoré de tous, et que Nanon, que Claude, tous les deux au courant du passé, semblaient avoir en si grande estime!... Oh! ne pas l'estimer, ne pas l'aimer aussi, quelle indignité! quelle ingratitude! Afin de s'en punir, Pierre Sorel prit congé du mari comme de la femme avec un dernier élan de reconnaissance, d'amour filial et de regret.

Cependant, le mauvais esprit qu'il venait de vaincre lui soufflait encore à l'oreille cette importune pensée :

— Cochepain l'a dit, ils étaient deux... Quel est donc l'autre?

Et, regardant disparaître le train qui emportait Paul Bréant, le fils Sorel murmura :

— Si c'était lui!

XIII

ENTR'ACTE

Trois ans et plus se sont écoulés, Petit-Pierre est présentement un homme, un bachelier, un élève de l'École des beaux-arts.

Il y serait même entré beaucoup plus tôt, sans les conseils modérateurs de l'ami Gérard, qui lui a souvent répété :

— Patiente et travaille ! L'instruction classique avant tout... On a tort de médire de l'Université, des Académies... Il faut avoir passé par là pour devenir un véritable artiste, et non pas un simple barbouilleur de paysages comme ton vieil ami...

Pierre Sorel se félicite de l'avoir écouté. Il marche en tête de l'école, il s'y maintiendra. Les maî-

tres ainsi que les camarades, tous l'encouragent et lui prédisent un brillant avenir. Il y croit, il s'efforce de le mériter, non seulement par son application, mais encore par sa conduite exemplaire. Il demeure chez l'ami Gérard, comme un fils auprès de son père. Un père indulgent, pour lequel il n'a pas de secrets, jeune encore lui-même de caractère, et qui n'engendre pas la mélancolie. C'est le plus gai des deux, c'est le boute-en-train.

— Piochons ferme! mais de la distraction, Pierrot. Les fêtes de Paris, les plaisirs de ton âge !

Cette saine et cordiale influence a porté ses fruits. Sans être infidèle au passé, dont il garde pieusement en lui la mémoire, Pierre Sorel jouit franchement du présent. Il est devenu aussi Parisien que son joyeux mentor. On les rencontre partout ensemble, à travers les expositions, dans les musées, au concert, au théâtre, au Bois, même sur les champs de courses. Et tenez! dernièrement, ils ont entrevu Fautrat... Oui, Fautrat, gentleman, et marivaudant avec une petite dame des moins avantageusement connues. Gérard l'a nommée :

— Zélie Floupin, fille de mon premier concierge..., et que nous sobriquions alors *Cordon-s'il-vous-plaît*. Elle a fait sa pelote ! Presque une

vieille garde, aujourd'hui, mais plus dangereuse que jamais. Gare au tabellion!... La belle a déjà ruiné trois notaires. C'est sa spécialité !

Pierre n'écoute plus ; il a détourné la tête et gagne du terrain. Ce n'est qu'à certaine distance, après un certain temps, que la gaieté de son compagnon parvient à lui faire oublier cette rencontre. Gérard l'a casée dans son memento comme une note pouvant servir à l'occasion.

Il n'en est pas besoin pour se souvenir de Saint-Florent. Même en hiver, dès que brille un rayon de soleil, on y va serrer la main de Claude, embrasser Nanon. Celle-ci commence à vieillir et ne bouge plus guère de son fauteuil ; vous savez, la vieille bergère qu'elle garde avec un soin si jaloux. Vainement Petit-Pierre voudrait y substituer un siège plus moderne, plus confortable.

— Non ! ça me vient de ta mère, et j'y tiens..., je te la garde comme une relique!...

Et son frère, avec un sourire également mystérieux :

— N'es-tu pas mon héritier?... c'est peut-être ce que tu trouveras de plus précieux dans l'héritage!

Quant aux deux Mauriciens, ils sont toujours là-bas, dans leur île. Un grand deuil, l'éducation de la jeune sœur de madame Bréant, nommée Mau-

ricia, des questions d'intérêt, des affaires de famille ont retardé leur retour. Souvent ils écrivent, ils reviendront bientôt.

– « Ils sont revenus ! » annonce un jour à Petit-Pierre, rentrant à l'atelier, l'ami Gérard. J'ai reçu la visite de Monsieur... Mets-toi vivement sur ton trente et un... Nous dînons chez eux ce soir !...

A l'heure dite, nos deux artistes se présentaient rue de Rivoli. Même hôtel, même appartement. Une mulâtresse les introduisit dans un salon :

— Madame vous prie d'attendre un instant. Ah ! voici déjà Mademoiselle !...

A son aspect, Pierre Sorel et Gérard lui-même ne purent retenir un geste d'admiration. Rien de joli, rien de svelte, rien de mignon, rien de charmant comme cette jeune créole de quinze ans tout au plus, peut-être moins. Elle avait encore la gracilité de l'adolescence, elle avait déjà les attraits de la puberté. Une taille fine mais rondelette ; le pied de Cendrillon et la main à l'avenant ; des traits délicats, le teint d'une exquise fraîcheur, bien que légèrement ambré ; la physionomie expressive, tout à la fois malicieuse et franche ; les plus beaux yeux noirs du monde, et, sur les épaules, des cheveux couleur de blé mûr, nattés, presque lumineux, comme s'ils gardaient le reflet ar-

dent du soleil natal. Une blonde des tropiques.

Tout d'abord interdite, elle reprit promptement son aplomb, fit une révérence, et, souriante, hospitalière :

— Messieurs, leur dit-elle, on me permet de vous faire prendre patience..., et, puisqu'il n'y a là personne pour me présenter, je me présente moi-même... Mauricia, la sœur de Louise...

Ils s'inclinèrent, aussi charmés du babil que de la personne.

Elle, les regardant tour à tour, et s'adressant tout d'abord au plus âgé :

— L'ami Gérard, je suppose? Oh! je vous connais... et vous connaître, monsieur, c'est vous estimer... Bonjour!

Elle lui tendait la main; il y mit la sienne, qu'elle gratifia d'une triple saccade, un *shake-hand* à l'anglaise.

Puis, se retournant vers l'autre visiteur :

— M. Pierre Sorel? demanda-t-elle.

Et, sur un geste affirmatif du jeune homme, elle reprit d'un ton si cordial que cette familiarité parut toute naturelle :

— Ou plutôt Petit-Pierre! J'aime mieux vous appeler ainsi tout de suite... On assure que nous sommes quelque peu parents, presque cousins...

— Mademoiselle...

— Dites donc cousine ! et comme telle, embrassez-moi sur les deux joues... C'est l'usage aux Indes.

Madame Bréant entra sur ce tableau.

— Excusez-la, dit-elle, c'est une enfant gâtée... Mon enfant... comme vous, d'ailleurs, Pierre... Chers enfants ! vous voilà donc frère et sœur.

— Sa sœur ! en conclut Mauricia, je monte en grade !...

Louise renouvelait connaissance avec l'ami Gérard ; elle le complimenta sur son élève, qu'elle était heureuse plus encore que surprise de retrouver aussi grand, aussi fort, aussi distingué sous tous les rapports. Un jeune homme vraiment accompli.

— *True gentleman !*... traduisit étourdiment la petite sœur.

Puis, à l'oreille de son aînée, mais assez haut cependant pour être entendue de Petit-Pierre, qu'elle regardait en dessous :

— Il est très gentil ! Tu ne m'avais pas trompée.

— Veux-tu bien te taire !... interrompit madame Bréant, qui tâchait, mais sans y parvenir, d'être sévère.

— Ne la grondez pas ! dit Gérard, elle est adorable ainsi, pour moi surtout, le vieux partisan de la sincérité, de la nature...

Paul Bréant, qui venait d'entrer à la suite de sa femme, ajouta :

— Le fait est que nous sommes un peu des sauvages, par certains côtés du moins... Par d'autres, nous restons les Français du dix-huitième siècle : un groupe à part ayant conservé, dans son isolement, le type national d'autrefois, avec ses qualités comme avec ses défauts, ses préjugés, mais aussi avec ses bonnes vieilles coutumes patriarcales...; enfin, la grande famille insulaire... Et, quand nous retrouvons outre-mer, sur le continent, des compatriotes, des parents, des alliés même inconnus, nous nous empressons de leur tendre la main, nous les embrassons, nous les tutoyons ainsi que des frères qui se seraient quittés la veille...

Mauricia s'empara vivement de cette dernière affirmation.

— Vous entendez, monsieur Sorel... ou plutôt tu l'entends, Petit-Pierre...

Sa sœur aînée tenta vivement de lui fermer la bouche.

— Bah ! conclut-elle victorieusement, puisqu'il faudrait en venir là dans quelques jours, autant commencer tout de suite.

Et, comme on annonçait que Madame était servie, comme elle acceptait le bras de l'ami Gérard:

— Offre-moi le tien !... dit Mauricia au jeune artiste. Allons, frère... ou plutôt, non ! cousin. . Décidément, je préfère n'être que ta cousine...

Le repas, commencé de la sorte, ne pouvait être que des plus attrayants. Une même table réunirait difficilement cinq convives plus dignes de figurer les uns à côté des autres. L'esprit gaulois, le type franchement artiste de l'ami Gérard ; la belle physionomie, plus grave, mais non moins cordiale de Paul Bréant ; sa gracieuse et douce compagne ; sa mutine et rieuse belle-sœur ; Petit-Pierre assis entre elles, et qui, ce soir-là, sans arrière-pensée, dans toute la fleur de sa première jeunesse, ressemblait à cet adorable portrait que Raphaël adolescent nous a laissé de lui-même.

L'élève des Beaux-Arts avait envoyé à Maurice celui de Louise, qu'il avait peint de mémoire ; on l'en complimenta.

— Un chef-d'œuvre ! dit Mauricia ; tout le monde l'a reconnu là-bas, dans notre île, et l'on s'y connaît !... Il lui faut son pendant... Les deux sœurs ! Veux-tu, Petit-Pierre ?

— Bravo ! s'écria Gérard, un aussi séduisant modèle ne se refuse pas. A l'œuvre donc, et sans trop tarder. Dans un mois, il ne s'appartiendra plus. Ce sera le grand coup de feu, le concours pour le prix de Rome !

On but un verre de champagne au succès du jeune concurrent. Mauricia reprit son bras pour retourner au salon, où le café était servi,— du café de l'île de France.

— Merci, cousin! lui disait-elle, voilà qui va me rendre fière, mais surtout de toi. Que t'offrir en échange? Ah! des chansons de mon pays. Écoute.

Elle se mit au piano. C'était une musicienne accomplie. Elle joua, elle chanta des mélodies créoles, voire des bamboulas nègres, avec une originalité, un charme, un brio, qui furent le bouquet de cette délicieuse soirée.

Minuit sonnait lorsqu'on se sépara. La petite sœur avait voulu reconduire les deux nouveaux amis jusqu'à l'antichambre. Un nouveau *shake-hands* pour Gérard; deux baisers fraternels de Petit-Pierre. En les regardant de loin tous les deux, madame de Bréant et son mari semblaient dire :

— Ne sont-ils pas faits l'un pour l'autre?

XIV

MAURICIA

Dès le lendemain, Petit-Pierre attaquait le portrait de Mauricia. Presque sans interruption, les séances se succédèrent, animées par la pittoresque causerie, les hardiesses et les ingénuités du modèle.

— Tu sais, cousin, je dis tout ce qui me passe par la tête... et par le cœur !

Son cœur ne valait pas moins que son esprit. Elle avait le babil et la gaieté d'un oiseau, toute sorte d'instincts généreux, l'innocence et la candeur du printemps de la vie. C'était le printemps même.

Tantôt elle décrivait son pays, le plus beau des

pays ! avec ses larges champs de cannes à sucre, où resplendit le soleil, où fourmillent les nègres et les négresses ; avec ses forêts et ses jungles, telles qu'il n'y en a pas dans l'Inde; avec ses élégants cottages rafraîchis par des tentures flottantes ; sa mer et son ciel d'azur, ses belles nuits étoilées, ses plages au fin sable d'or, ses falaises altières et ses gracieuses baies qui bordent des cocotiers, sa flore tropicale et ses grands mornes, depuis Peter-Boot jusqu'aux Pamplemousses. Tantôt elle lui racontait la brave défense de Port-Louis contre les Anglais ; comment on leur faisait toujours la guerre en se moquant d'eux, mais sans trop les détester maintenant. Elle singeait les jeunes misses et les vieilles ladies, si raides, si méthodiques, et qui ont de si grands pieds, de si longues dents !...

— Pas comme celles-ci, Petit-Pierre !

Et, pour mieux lui montrer les siennes, elle riait aux éclats.

D'autres fois, plus sérieuse, elle l'interrogeait à son tour ; elle l'étudiait, tant au passé que relativement à ses projets d'avenir.

— Tu ne me dis pas tout, cousin... Mais suis mon exemple et je ne te cacherai plus rien non plus... Formons alliance !

Dans cette invite, qu'y avait-il de mystérieux ?... Rien de secret, cependant, au fond de cette âme

pure, à travers ces beaux yeux limpides... On y lisait la loyauté, la bonté, la simplicité virginale d'une fillette encore étourdie, mais qui serait bientôt, l'amour aidant, la plus accomplie des jeunes filles.

Petit-Pierre était heureux auprès d'elle comme il ne l'avait jamais été de sa vie. Le côté sauvage de sa nature s'apprivoisait ; les sombres replis de son âme s'éclairaient et se réchauffaient à ce foyer de tendresse, à ce vivant rayon de soleil. Il se familiarisait de plus en plus avec Mauricia, — ce n'était déjà plus Mauricia, c'était pour lui Mauricette ; — il éprouvait auprès d'elle un apaisement, une confiance, une sorte de béatitude qui le surprenaient et le ravissaient en même temps. Dès qu'il l'avait quittée, un regret soudain, un cher souvenir, et, sitôt qu'il en pouvait parler, des accès d'enthousiasme.

— Eh ! eh ! prends garde d'en devenir amoureux ! lui dit un soir l'ami Gérard.

— Oh ! nous sommes deux gamins ! répliqua Pierre avec un sourire.

Tel était sans doute aussi le sentiment de M. et de madame Bréant, qui, loin de s'inquiéter de la mutuelle sympathie, de la croissante affection que leurs deux enfants, — c'est ainsi qu'ils se complaisaient à les nommer, — ressentaient l'un pour

l'autre, semblaient plutôt l'encourager et s'en réjouir. Aux heures où Pierre était libre, ils venaient souvent le chercher, avec la petite sœur, bien entendu. Ne restait-il pas encore une quatrième place dans la calèche ? On s'en allait ensemble courir les environs, les curiosités, les théâtres.

Un soir d'Opéra, ils assistaient à l'une des premières représentations d'*Hamlet*. La musique, ou plutôt le drame, parut impressionner vivement Pierre Sorel. Il réagissait en vain contre un malaise envahissant, inexplicable.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda tout à coup Mauricia, qui l'observait en silence ; hein ! dis, qu'as-tu ? Toi, si gai tantôt, te voilà devenu sombre et triste comme le héros de Shakspeare.

— Oui, triste, murmura-t-il, et bien malheureux...

— C'est plutôt Ophélie que je plains ! se récria-t-elle. La pauvre Ophélie, comme une blanche colombe apportant le pardon, lui venant du Ciel... Il l'y renvoie brutalement... Il la condamne au couvent, à la mort !... Un ingrat, ton Hamlet !... Un fou lugubre et cruel !... Entre la vengeance et l'amour, c'est celui-ci qu'il a sacrifié !

Pierre Sorel ne répondit pas. Bréant et sa femme évitaient de le regarder. Jusqu'à la fin du spectacle, on ne se parla plus.

Une autre fois, — c'était au Vaudeville ; — l'ami Gérard, étant de la partie, — se promenait seul dans le couloir à peu près désert du rez-de-chaussée, pendant le dernier entr'acte, lorsque la porte d'une baignoire s'ouvrit tout à coup, livrant passage à des falbalas soyeux. Il reconnut aussitôt celle qui les trimbalait.

— Tiens, Zélie !...

Et, comme la Flaupin se retournait, activant la sortie de son compagnon de loge, il ajouta plus en sourdine :

— Cordon, s'il vous plaît !...

Elle lui décocha tout d'abord une œillade furibonde ; puis, le reconnaissant à son tour, fit une certaine moue tenant moins du sourire que de la grimace. Le monsieur sortait enfin : entre deux âges, un cache-nez jusqu'au menton, le chapeau sur les sourcils, sur les yeux des lunettes vertes, qui tombèrent sous l'impulsion de Zélie qui l'entraînait. Gérard reconnut Fautrat.

— Bah ! se dit il, encore le notaire?... Elle le tient, tout y passera! N'ai-je pas lu dans un journal qu'on la surnommait à présent *Tout-y-passe?*

Et l'artiste philosophe rejoignit ses amis, auxquels il jugea superflu de faire part de cette nouvelle rencontre, surtout à Petit-Pierre.

Quelques jours plus tard, c'était la dernière

séance pour le portrait de Mauricette. Le modèle taquinait le peintre.

— Mais ne sois donc pas aussi sérieux! Moi qui me figurais là-bas que les Parisiens étaient la gaieté même!... Ce n'est donc plus ça?... On vous a donc changés?... Pourquoi cette mine grise? Si tu n'es pas satisfait de ton sort, s'il te manque quelque chose, dis-le... Demande-moi conseil... Eh! eh! la sagesse sort parfois de la bouche des enfants...

Puis, changeant de ton, cherchant à le piquer d'un trait de jalousie :

— Suis-je encore une enfant? Non. S'il faut en croire cet Anglais, sir Jonathan, avec qui nous avons traversé l'isthme et qui s'offre à me prendre pour milady... Tu sais?... Je te l'ai montré... Gageons qu'il est encore là, sur le trottoir d'en face, et regardant nos fenêtres avec des soupirs... à détraquer toutes les girouettes des Tuileries.

Elle allait vers le balcon, il fit un geste pour la retenir.

— Ah! bravo!... tu ne voudrais pas..., reprit-elle triomphante. Tu tiens donc à la conserver, ta petite cousine, qui t'aime bien, mais qui est curieuse en diable et grille de tout savoir... Voyons, qu'est-ce que tu regrettes?... qu'est-ce que tu désires?... qu'est-ce qui te chiffonne? Je serai dis-

crète... Tu ne saurais douter de mon dévouement... Ne m'estimerais-tu pas digne de ta confiance ?... Si oui, parle ; si non, je ne t'affirme pas encore que je n'épouserai sir Jonathan, mais je me fâche...

Elle avait débité tout cela le plus gentiment possible. Tour à tour menaçante et câline, elle devenait irrésistible.

Petit-Pierre n'y put tenir davantage. Il déserta son chevalet, sa palette ; il vint s'asseoir en face de Mauricia, il lui prit les deux mains, et, les larmes dans les yeux, le cœur sur les lèvres :

— Eh bien, soit, dit-il. Plus de secret... tu vas tout apprendre... Écoute.

XV

CONFESSION GÉNÉRALE

— Ce que je vais te dire, débuta Petit-Pierre, je ne l'ai jamais dit, aussi complètement du moins, à personne... pas même à maître Claude et à sa sœur, pas même à la tienne et à son mari, pas même à l'ami Gérard... est-ce que je t'aimerais davantage, chère Mauricette? Est-ce que j'aurais plus confiance en toi, arrivée seulement d'hier, qu'en tous les autres?

— C'est peut-être, murmura-t-elle en lui tendant la main, comme dans le royaume des cieux, où les derniers seront les premiers... Continue.

Il poursuivit :

— Ah! tu le disais bien, je serais un ingrat de

trop me plaindre ; car, dans mon abandon, que de dévouements se sont réunis pour m'en consoler! Je les nommais tout à l'heure.. Mais remontons plus haut, jusqu'au jour fatal où la mort, la ruine et le déshonneur sont entrés dans notre maison... la maison du principal notaire de la ville... Je la revois, avec sa cour entourée par les communs..., avec son grand jardin, clos par des charmilles latérales, et que baigne, à son extrémité, la rivière... Au rez-de-chaussée, les appartements de réception, qui ne s'ouvraient que rarement... Au premier étage, l'étude, le cabinet et la chambre à coucher de mon père... Ma mère occupait le second. Peut-être vivaient-ils trop séparés..., lui travaillant... elle souvent absente... Jeune et belle encore, elle aimait le plaisir et les fêtes... Je ne l'accuse pas... Elle devait cruellement expier ses succès, ne guère leur survivre, et se conduire, pendant notre exil, comme une veuve digne de tous les respects, comme une excellente mère, jalouse de réparer le temps perdu pour le devoir et de laisser d'elle un bon souvenir à son fils.

» Mais mon père... Ah! ce fut le meilleur des pères! Toute sa récréation, tout son orgueil était en moi. Il avait guidé mes premiers pas, il partageait mes jeux, très fier de m'avoir auprès de lui dès qu'il le pouvait... Ce soir-là, le dernier soir,

nous étions restés tous les deux, prolongeant avec un égal bonheur cette intime veillée... Je m'étais assis à son bureau, sur lequel il venait de m'ouvrir un livre à images... « Regarde- les, Petit-Pierre..., amuse-toi, pendant que je termine ma besogne. » J'ai dans l'oreille encore la douceur de sa voix; devant les yeux, la bonté peinte sur son visage au mélancolique sourire, aux traits vieillis avant l'âge, mais que rajeunissait l'amour paternel. A chaque instant, il se retournait vers moi pour une explication, un conseil, une caresse. Il alla chercher dans sa caisse des billets de banque et de l'or qu'il compta sur le bureau... Une grosse somme... plus de cent mille francs... « Tout ça est à toi, papa? » demandai-je. « Non, répondit-il, c'est un dépôt que je dois rembourser demain matin. » Il ajouta plus tristement et comme une leçon pour l'avenir : « Payer ce qu'on doit, faire ce qu'on doit, sache-le, mon enfant, ça console de bien des choses! » Puis, comme je m'endormais sur ses genoux, il me déshabilla lui-même, il me porta dans sa chambre, où il avait fait descendre mon petit lit... il m'y coucha, m'y borda mieux que n'eût fait Nanon..., il m'embrassa comme jamais encore ne m'avait embrassé ma mère... « Bonne nuit, bébé!... dis bonsoir à papa! » Je lui jetai les bras autour du cou, je m'écriai : « Non, non, pas seu-

lement papa... maman aussi... Bonsoir, maman! » Il avait des larmes de joie sur les joues... Tel devait être notre suprême adieu!

— Voilà que tu me fais pleurer aussi!... dit celle qui écoutait; mais c'est bon, cette rosée-là! Achève.

— J'étais poltron, reprit Pierre Sorel. Il le savait, et il avait laissé la porte entr'ouverte. Je l'entendais encore, je voyais ce cabinet éclairé, ce qui me rassurait... Tout à coup, dans la cour, le roulement de la voiture qui ramenait ma mère... Dans l'escalier, le frou-frou de sa robe de bal... Elle ne s'arrête pas, nous supposant endormis... Il ne s'en fallait de guère quant à moi... Le bruit d'un fauteuil remué dans la chambre voisine me réveilla... La lueur de la lampe vacille et disparaît... Un pas, celui de mon père, monte à l'étage supérieur... Pourquoi donc en redescend-il précipitamment?... Pourquoi ferme-t-il de même cette porte qui me donnait de la lumière? Je me lève et cherche vainement à la rouvrir... J'appelle... pas de réponse... La peur et le froid me saisissent... Je me recouche, et, sous la couverture, je crois entendre des détonations... deux coups de feu... Puis, dans la la maison, des bruits étranges... Au dehors, un orage!... Est-ce réel? est-ce un rêve?... Je ne sais... Mais j'ai gardé la mémoire des moindres mots

comme des moindres choses, et je ne puis raconter cette terrible nuit sans la revivre tout entière...

» Terrible aussi, le lendemain... Ma mère très pâle, les vêtements en désordre et les yeux rouges... Nanon toute bouleversée, qui m'entraîne au dehors, dans la campagne, et qui ne me répond pas quand je lui demande où est papa... Au retour, des groupes, des rumeurs... A l'intérieur, la maison sinistre... On ne me permet d'aller au jardin que vers le soir... Des inconnus s'y promènent... A l'entrée de la tonnelle, une barrière... Sur le sable, des traces de sang... Ah! comment n'ai-je pas deviné tout de suite que c'était le sang de mon père! Il fallut bien me l'avouer enfin... « Ton papa, mon pauvre enfant, tu ne le verras plus!.... » On clouait quelque chose en bas. Un instinct m'y précipite. C'était le cercueil... Te dirai-je mon désespoir, Mauricia? J'étais fou, je voulais qu'on nous emportât tous les deux, sous le même linceul, au cimetière!

» Au cimetière! Sais-tu comment ils l'ont placé? Parmi les condamnés, les réprouvés, les maudits! Sa mort, un suicide! Et pourquoi? Parce qu'il aurait été insolvable... Mais non! il était en mesure de payer, heureux de payer, puisqu'il me l'a dit, puisque j'ai vu, puisque j'ai touché l'argent.

» D'ailleurs, est-ce qu'il m'aurait ainsi quitté,

volontairement, sans un mot d'adieu, sans souci de mon avenir, ce père si prévoyant, si dévoué, si bon pour son fils, et qui l'aimait tant!

» Non! non! c'est une calomnie, c'est une infamie! Il ne s'est pas tué, on l'a tué! On l'avait volé! Mon devoir est de découvrir et de confondre les voleurs, les assassins, et je n'y faillirai pas!

L'émotion, l'exaltation de Pierre Sorel devenaient telles, que Mauricia se reprochait maintenant d'en avoir provoqué l'éclat. Ces pleurs, dont la source s'était rouverte à sa voix, elle les essuyait d'une main attendrie. Par de douces paroles, elle s'efforçait de le calmer. Et cependant, plus curieuse et plus attentive encore, elle l'engageait à compléter ses confidences.

— Tous ces souvenirs, reprit-il d'un ton plus réfléchi, tous ces raisonnements ne me sont venus que plus tard. Pendant des mois, des années, je fus malade... Oh! bien malade, surtout de la tête... et même alors qu'on ne craignait plus pour ma vie, j'entendais encore répéter autour de moi : « L'intelligence lui reviendra-t-elle? » C'est la perte de ma mère qui, par un chagrin nouveau, me réveilla le cœur. Elle m'avait sauvé de la mort; les gâteries de Nanon, la saine direction de maître Claude, me sauvèrent de la folie. Vous savez, n'est-ce pas? comment ils ont fait de moi un garçon studieux,

assez instruit pour son âge, et, grâce à l'heureuse rencontre de l'ami Gérard, un artiste. Mais apprends-le, Mauricia, à présent comme autrefois, à cette heure même où je te parle, c'est surtout à mon pauvre père que je pense et c'est à sa réhabilitation que je travaille. Je le vengerai, j'en ai fait le serment... Jusqu'au jour où, je ne m'appartiens plus. Un instant, je me suis cru sur la piste des coupables.

Petit-Pierre, lisant une interrogation plus vive sur la physionomie expressive de la jeune créole, lui raconta l'épisode de la mort de Cochepain, la déception qui s'en était suivie, les quelques indices qui lui en restaient.

— Si tu savais, poursuivit-il, quelles hypothèses j'avais bâties sur ce commencement de révélation! que de fois j'y songe encore!... Ils étaient deux : l'assassin... le voleur... Ce dernier, je le connais. Je crains de soupçonner l'autre. Ne vous étonniez-vous pas de me voir inquiet, fiévreux et sombre? Mais c'est que j'approche d'une grande épreuve, le concours du prix de Rome. Si je faiblis, et c'est là ma crainte, tout est ajourné... Si je l'emporte, toutes les audaces me sont permises et, le front haut, je réclame une enquête, un châtiment... On ne me fera pas disparaître comme Cochepain... Ah! ce sera peut-être cruel pour moi-même. Un

espoir m'avait souri, que je sacrifierai... Je sacrifierai tout, mon père, pour ne pas te manquer de parole et pour être ton justicier, ton vengeur!

— Hamlet! murmura-t-elle avec un sourire répondant à son regard.

— Non, dit-il humblement, je ne suis pas un fils de roi : je ne suis qu'un pauvre garçon, de sa classe et de son temps, qui n'ambitionne pas des représailles héroïques... Je ne veux qu'effacer la souillure de notre nom, prouver l'innocence de mon père, remettre en honneur sa mémoire indignement méconnue, replacer sa tombe parmi celles des honnêtes gens... Il compte sur moi... Il attend... Ah! que n'ai-je réussi plus tôt, alors que je n'étais qu'un enfant, et comme je le rêvais, malgré les obstacles, à travers mille dangers!... J'y succombais, et, blessé, mourant, comme un chien fidèle sur la pierre qui recouvre son maître, je m'endormais entre les bras de mon père, reconnu comme irréprochable, couronné de la palme des martyrs, et je lui disais : « Je t'ai fait rendre justice, et nous voilà réunis... Es-tu content de moi? »

. . . .

Rien de touchant, rien d'émouvant, comme la voix, comme l'attitude de l'orphelin. Ses yeux en pleurs s'étaient abaissés vers la terre comme y

cherchant, à travers l'espace, l'image du cher mort auquel s'adressaient ses dernières paroles. Il courbait le front... il y reçut tout à coup le baiser de Mauricia, qui n'avait rien trouvé de mieux pour exprimer toute sa sympathie, toute son admiration...

— Pardonne-moi, lui dit-elle, oh! pardonne-moi de t'avoir poussé à cette douloureuse confidence... Mais ne t'en plains pas... Je te connais maintenant... Un si bon fils ne saurait être qu'un bon mari... le mien...

Et, comme il la regardait, étonné :

— Oui, le mien! poursuivit la jeune créole de plus en plus éperdue. Apprends à ton tour la vérité.. Bien que je ne sois encore qu'une petite fille... ce qui n'est pourtant pas l'avis de sir Jonathan... on ne me cache rien, je devine tout... Ma sœur me destinait à toi... Je me donne à toi... Ce baiser, c'était le baiser des fiançailles...

— Mauricia!

— Assez! interrompit-elle, reprenant sa dignité anglaise. Engagement... Nous en reparlerons plus tard... Travaillons... C'est aussi pour notre bonheur que ce prix de Rome devient nécessaire, et tu l'auras! Je te le prédis... je le veux... Il nous le faut!

XVI

LA LETTRE

Quelques jours plus tard, les concurrents entraient en loge. Lorsque Petit-Pierre, de beaucoup le plus jeune, en ressortit, il doutait du succès.

— Et cependant, Mauricia, tu figures dans mon tableau... l'ange de Tobie... Tu me porteras peut-être bonheur!

Cet espoir se réalisa brillamment. A l'unanimité des suffrages, à l'applaudissement de ses rivaux eux-mêmes, Pierre Sorel fut proclamé vainqueur.

L'ami Gérard, glorieux de son élève, s'empressa de le conduire rue de Rivoli. C'était le soir; on les retint à dîner tous les deux. Quel joyeux repas! La petite sœur, encore plus charmante depuis ce triomphe, en rayonnait de plaisir.

— Oh ! je veux, dit-elle, qu'il me promène demain à son bras dans tout Paris !

— Demain, répliqua-t-il, je dois aller à Saint-Florent.

— C'est juste, reconnut madame Bréant ; vos anciens amis auraient même dû passer les premiers... Nous ne vous retenons plus...

— Je le retiens, moi ! déclara vivement Mauricette, ne fût-ce que pour lui chanter toutes mes chansons créoles en l'honneur de sa victoire !

Minuit sonnait lorsque les deux artistes rentrèrent à l'atelier. Maître Claude, arrivé par le dernier train, les y attendait.

— Nous comptions, lui dit Gérard, aller vous apprendre dès demain matin qu'il a le prix...

— Partez quand même à la première heure, répondit-il après une expansion de joie ; je vous rejoindrai presque aussitôt, par l'express, avec M. Bréant. Nous aurons là-bas comme un conseil de famille, mais lorsque ma sœur aura d'abord vu Petit-Pierre... Elle lui réserve sa plus belle récompense... Une révélation...

Il refusa de s'expliquer davantage ; il avait un air de gravité solennelle qu'on ne lui connaissait pas.

Nos deux artistes, le laissant à Paris, partirent seuls pour Saint-Florent. Neuf heures sonnaient à

l'horloge du clocher lorsqu'ils passèrent devant l'église. En traversant le village où s'était écoulée son humble enfance, parfois en butte au mépris, notre lauréat ne put se défendre de la légitime fierté de s'y revoir avec l'auréole d'un premier succès national.

La bonne Nanon, à demi paralysée, l'attendait assise dans le vieux fauteuil qui lui était si cher et dont elle ne bougeait presque plus. A son approche, elle retrouva la force de se lever ; elle l'embrassa longuement. Des larmes d'orgueil et de joie ruisselaient parmi les rides sillonnant son visage. Puis, debout entre les bras du *p'tiot*, se soutenant d'une main à son épaule :

— Je t'ai parfois donné à entendre, lui dit-elle, que ta pauvre mère m'avait laissé pour toi quelque chose... un écrit, que je ne devais te remettre qu'à ta majorité... Mon frère Claude, qui voit juste, estime que ta bonne conduite et la récompense qu'elle vient de te mériter, t'émancipent... Te voici présentement un homme, secondé par des amis, par des protecteurs, qui te défendraient au besoin... Nous avons donc résolu de devancer l'heure... Aujourd'hui même, à l'instant, tu vas tout savoir...

Elle s'était retournée, toujours soutenue par Petit-Pierre. De ses mains tremblantes, elle prit

des ciseaux suspendus à sa ceinture et parvint à découdre une pièce d'étoffe rajustée par elle au dossier du vieux fauteuil ; elle en retira une lettre cachetée de noir.

— Voici le dépôt qui m'était confié, mon cher enfant... Comme tu le vois, j'y veillais de près... C'est le testament de ta mère... Il renferme ses dernières volontés... Afin d'en prendre connaissance, et, seul avec son souvenir, ainsi qu'il convient, monte dans la chambre où elle est morte... Quand tu redescendras, nous serons à tes ordres, M. Gérard et moi... d'autres encore peut-être... pour te donner des explications, et s'il est nécessaire, et, si tu le désires, un conseil.

Nanon n'était qu'une simple paysanne ; mais son grand âge et son dévouement, sa physionomie vénérable, l'émotion profonde dont elle avait accentué ses dernières paroles, tout lui donnait en ce moment une telle autorité, une telle majesté, que son fils adoptif ne trouva d'autre réponse qu'un reconnaissant et pieux baiser sur les bonnes vieilles mains qui lui présentaient la lettre. Et, emportant cette lettre, il sortit.

L'ami Gérard resté seul avec Nanon, l'aida doucement à se rasseoir. Puis, voyant que ses yeux restaient levés vers le ciel et que ses lèvres s'agitaient dévotement, il lui dit :

— Oui, priez... J'attends... Nous causerons ensuite...

Pendant ce temps-là, Pierre arrivait en haut.

— Enfin ! murmura-t-il en prenant place auprès de la fenêtre, devant une petite table où madame Sorel avait coutume de travailler.

Autour de lui, le silence... Quelques vagues bruits au loin dans la campagne, dans la campagne ensoleillée. Il brisa le cachet.

« C'est avec le pressentiment de ma fin prochaine, c'est à la veille de paraître devant Dieu que je me confesse à toi, mon enfant...

» Une confession, tu m'entends... c'est-à-dire rien que la vérité, toute la vérité...

» Je n'hésite plus... Demain, peut-être, il serait trop tard... Je n'aurais plus la force... Allons, courage !... il le faut!

» D'ailleurs, tu ne liras cette lettre que plus tard, à l'âge de t'en servir efficacement pour la réhabilitation de ton père... et de me pardonner...

» Garde-toi de croire, même un instant, que je sois coupable... Tu n'auras pas à rougir de ta mère... Mon seul crime, et je m'en accuse, et je m'en repens, ô mon Dieu! fut de ne pas avoir su comprendre, apprécier, aimer ton pauvre père comme il le méritait.

» Je n'étais pas, je ne devins pas indigne de

porter son nom. Mais était-ce bien le mari qu'il m'aurait fallu? On m'avait élevée dans le goût du monde et des plaisirs... Un entraînement de jeunesse, une première déception m'avait laissé dans le cœur sa blessure... Je cherchais à m'en distraire, je voulais oublier.

» Il se souvenait, lui... J'appréhendais son retour, et je lui écrivis : « Ne revenez pas, je vous le » défends!... »

. . . .

Pierre Sorel, après avoir lu ces derniers mots, s'interrompit :

— Ah! oui, le brouillon de la lettre, murmura-t-il, je comprends... Mais à qui donc s'adressait-elle?

La morte elle-même semblait avoir prévu cette question; elle y répondait d'avance en ces termes :

. . . .

« Je te nommerai plus tard celui que j'éloignais ainsi; je veux te prouver tout d'abord que tu ne dois pas le maudire... Ce ne fut pas sa main qui frappa... Non ! ce fut la fatalité.

« Malgré mon ordre, malgré ma prière, il était revenu... Un soir, dans un bal qui fut le dernier pour moi, je le rencontrai... Je l'évitais... Il parvint à m'approcher un instant. « Accordez-moi quel-

» ques minutes d'entretien, de suprême adieu, » sous la tonnelle du bord de l'eau, dans une » heure, et je repars pour jamais... Sinon, je me » tuerai... » Cette menace m'épouvanta... Il avait l'air si malheureux... Ah! ce fut une grande faute et je l'expiai cruellement... Pardonne-moi, mon enfant!

» J'avais donc consenti... Je rentrai... Un filet de lumière, sous la porte devant laquelle je passe, m'apprend que ton père veille encore... Il ne quittera pas son travail... Toi, tu devais dormir auprès de lui... Par malheur, ton berceau n'était pas chez moi cette nuit-là! Un berceau, parfois cela sauve une mère imprudente. Mon baiser t'eût réveillé, tes petits bras autour de mon cou m'eussent arrêtée peut-être?... Mais non!... rien!.... La fatalité! J'étais folle!

» Je redescends donc sans bruit... J'arrive au rendez-vous... Ah! si ton père avait pu nous entendre, il aurait compris que nous ne l'offensions que par nos regrets et par nos larmes. Hélas! soit qu'une dénonciation l'amène, soit que, ayant trouvé ma chambre vide, il me cherche, la jalousie n'en a pas moins armé son bras... En nous apercevant, il tire... Paul... Ah! je vais le nommer... Paul Bréant s'était précipité devant moi... Il se jette sur lui pour détourner le revolver... Une courte lutte

s'engage entre eux... Le second coup part, et celui qui tombe, hélas! c'est ton père! »

. . . .

Ce paragraphe révélateur, Pierre Sorel l'avait lu tout d'un trait. A peine le nom du meurtrier involontaire lui avait-il arraché un geste significatif :

— Ah! je le pressentais!...

Sans s'arrêter, plus avidement encore, il poursuivit :

« Juge de notre désespoir. Je ne bougeais plus. Bréant se penchait, le touchait... C'est un médecin... « Mort! » déclara-t-il en se redressant tout à coup. Que faire? que devenir? Un homme survint. Ah! c'est celui-là qu'il faut haïr et punir... Fautrat!

» Il accourait, soi-disant, à notre aide; il parut se dévouer à notre salut. « Fuyez! et pour toujours!... » dit-il à M. Bréant. Et à moi : « Permettez, madame, que je vous reconduise... Vous ne savez rien... Vous dormiez... Enfermez-vous... Je réponds de tout. Laissez-moi faire. »

» Comment me serais-je défiée? Le reste de la nuit s'écoula. Quelle nuit! Le jour enfin parut... Les bruits ordinaires se produisaient dans la maison... J'entendis des exclamations dans le jardin... On venait sans doute de découvrir le cadavre...

» Un peu plus tard, Fautrat, comme ayant accepté la mission, frappait à ma porte et me disait à voix haute : « Un grand malheur ! votre mari ! suicidé ! » Puis tout bas : « Feignez la surprise ! » Ah ! ma pâleur, mon effarement, mes larmes s'interprétèrent comme il l'avait résolu !

» Il était encore là, me disant du regard : « Silence ! ou tout est perdu ! » lorsque les magistrats m'interrogèrent. Je ne répondis que par des gestes, des sanglots... Cela suffisait. Leur conviction d'ailleurs était faite. Oh ! quelle journée ! Des rumeurs, des menaces, grondaient autour de moi. Je ne comprenais pas, je n'avais plus ma raison... Il fut arrêté que l'enterrement aurait lieu le soir même... On apporta le cercueil .. je m'évanouis... Mais les clous semblaient m'entrer dans le cœur... Ce bruit sinistre parvint jusqu'à toi... Tu te précipitas... Je revois ton désespoir... Une horrible crise, et qui pouvait te tuer aussi... Nanon t'emporta... Je vous suivis jusqu'à Saint-Florent... Ton pauvre petit corps restait glacé, mais la tête était en feu. Le médecin du village craignit un transport au cerveau... Une fièvre ardente se déclara le lendemain... La fièvre typhoïde ! Oh ! je t'en guérirais ! C'était bien le moins, puisque le père était mort par ma faute, que Dieu me permît de sauver l'enfant !

» J'oubliai donc tout le reste, hormis mes remords, pour ne plus songer qu'à toi... Tu te souviens, n'est-ce pas? Après bien des jours sans repos, bien des nuits sans sommeil... Je n'en sais plus le nombre! tu venais enfin d'entrer en convalescence, lorsque je vis reparaître Fautrat, qui venait sous prétexte de me rendre des comptes.

» — Votre mari est mort insolvable, me dit-il; mais nous conjurerons peut-être à nous deux la banqueroute à laquelle il n'a pas voulu survivre.

» Je le regardais, étonnée : non seulement nous étions seuls, mais encore cette nouvelle me surprenait étrangement. Je savais que maître Jousselin avait légué à son successeur des embarras, que je dépensais trop, que nous étions gênés peut-être... Mais, de là à un pareil désastre, il y avait loin. Je vivais en dehors des affaires de mon mari, j'ignorais sa situation; je sentais cependant qu'on m'annonçait une chose impossible, et je murmurai :

» — On n'a donc pas trouvé d'argent?...

» Il s'assura du regard que personne autre que moi ne pouvait l'entendre et répondit :

» — Si fait!... Mais je l'ai pris, pour vous le rendre... ou plutôt pour le partager avec vous... Tel était mon but... Voilà dix ans que j'y travaille,

rêvant que vous serez un jour madame Fautrat!... »

. . . .

A ce nom, qui pour lui venait d'être un dernier trait de lumière, Pierre Sorel s'était brusquement arrêté. Il passa les mains sur ses yeux, obscurcis par une explosion de colère que, d'ailleurs, la lettre avait prévue; elle se terminait ainsi :

« Tu partageras mon indignation, mon horreur pour ce misérable. Je le chassai. Vainement il revint à la charge. Ne pouvant me parler, il osa m'écrire le billet renfermé dans cette même enveloppe, et qui, s'adjoignant à mon propre aveu, devient la preuve de son crime.

» Cette preuve, pourquoi ne l'en ai-je pas accablé?... J'étais seule, ruinée, affaiblie, mourante... Je serai morte demain. Elle te sera remise un jour à vingt ans, quand tu seras de force à te servir d'une pareille arme, sans danger pour toi-même et victorieusement pour l'honneur de ton père. Qui sait? L'avenir te réserve peut-être des alliés, des amis plus puissants que maître Claude et la bonne Nanon. Ceux-là connaissent tout, je vais leur lire cette lettre. Ils la compléteront de vive voix, si tu le désires... Ils te conseilleront... Dénonce hardiment le voleur, obtiens justice...

» S'il te fallait le témoignage de Paul Bréant, —

oui, j'ose encore le nommer, — j'ignore ce qu'il est devenu; mais, si la Providence vous plaçait en face l'un de l'autre, ne l'évite pas... Accepte l'appui qu'il te doit... C'est un noble cœur et qui ne reculera devant aucun sacrifice pour mériter ton pardon.

» Pardonne enfin à ta mère... Elle meurt de repentir, et l'aimant de toute son âme, qui, de là-haut, veillera sur toi... »

. . . .

Après cette lecture, l'orphelin se laissa glisser à genoux, évoquant tour à tour deux chères ombres dont il connaissait maintenant les secrètes douleurs. Il les réunissait déjà dans une même prière, il les réunirait bientôt dans une même tombe. Puis, se rasseyant et la tête plongée dans ses deux mains, il réfléchit à l'avenir, au passé, à son devoir.

Quelques minutes plus tard, d'un pas grave, il redescendit vers la salle basse, où, d'autre part, sur le seuil extérieur, maître Claude introduisait Paul Bréant.

XVII

EN FUITE

Un mouvement, un silence, tels avaient été les premiers effets de la rencontre de Paul Bréant et de Pierre Sorel.

Puis celui-ci, s'avançant vers celui-là, lui présentant la lettre :

— A votre tour, monsieur, lisez !...

Cette façon loyale et hardie d'aborder la situation parut obtenir l'assentiment général. Maître Claude installa celui qu'il venait d'amener devant une petite table, auprès de la fenêtre, pour qu'il fût en pleine lumière pendant sa lecture. Petit-Pierre, dans la partie plus obscure de la salle basse, alla prendre la place que lui cédait l'ami Gérard, en face

de Nanon ; il embrassa tendrement, respectueusement, la vieille paysanne, et, les mains dans ses mains, les yeux dans ses yeux, il ne tarda pas à causer avec elle en sourdine.

Paul Bréant, bien que maître de lui-même, semblait profondément ému. Il resta pensif après avoir terminé la lettre. Puis, se levant pour la rendre à qui de droit :

— Je ne me serais pas mieux disculpé moi-même, lui dit-il. Que résolvez-vous?... J'attends vos ordres.

Un douloureux combat intérieur se lisait sur la physionomie expressive de Petit-Pierre. Entre la reconnaissance et l'amour filial, il hésitait.

Nanon, la vénérable Nanon, se redressait lentement. En vertu de son grand âge et de ses longs services, elle se permit d'intervenir; elle dit à son frère :

— Claude, toi qui connais comme moi toute la vie de ma chère maîtresse, toi qui as assisté à ses derniers moments, toi qui sais que M. Bréant mérite toute notre amitié... tends-lui ta main... Je lui offre la mienne...

Isolé par leur rapprochement, entraîné par l'exemple qu'il avait sous les yeux, Petit-Pierre l'eût peut-être suivi. Après avoir reculé tout d'abord, il s'avançait.

Un geste et ces graves paroles de Paul Bréant l'arrêtèrent :

— Attendons... Je comprends !... L'ombre de votre père se dresse entre nous... Si je n'ai pas frappé, je fus du moins la cause involontaire de sa mort... Ne songeons en ce moment qu'à venger sa mémoire, à lui rendre promptement justice... Dans cette œuvre, dans cette lutte, une part ne me revient-elle pas, celle du repentir?... J'ai des amis influents, et, cette lettre même semble l'indiquer, mon concours peut vous être utile... Ne le refusez pas...

Ces derniers mots, plus empreints de tristesse encore que les premiers, venaient d'être prononcés d'une voix presque suppliante.

— J'accepte !... s'empressa de répondre Pierre Sorel, qui, chancelant, fut heureux de reprendre pied sur ce nouveau terrain. Conseillez-moi tous... Que faut-il faire ?...

— Aller droit au procureur impérial, proposa résolument le créole. Je me dénoncerai moi-même et me constituerai prisonnier, s'il le faut, pour mettre en cause aussi le misérable, obtenir immédiatement son arrestation, et...

— Il est déjà trop tard !... interrompit maître Claude. Si nous avons devancé l'heure de la révélation, si j'ai couru vous chercher à Paris, c'est

surtout parce que j'avais appris la disparition, la fuite du notaire Fautrat, emportant l'argent de ses clients. Un mandat est décerné contre lui... On ignore quelle route il a prise...

— Oh ! nous le retrouverons !... s'écrièrent d'une même voix les principaux intéressés à sa poursuite.

— Attendez donc!... fit spontanément l'ami Gérard, je flaire une piste... Oui, quelques lignes que j'ai lues ce matin, en wagon.

Il fouillait dans ses poches. On en vit sortir divers journaux, parmi lesquels il rechercha vivement l'article en question.

— C'est bien cela!... « 20 juillet 1870... » Écoutez... « La déclaration de guerre précipite le départ de quelques-unes de nos jolies thésauriseuses, impatientes de mettre en sûreté leurs petites économies, ou d'en faire de nouvelles sur un terrain neutre. On signale l'arrivée, trois semaines plutôt qu'à l'ordinaire, de la trop célèbre Zélie Floupin, surnommée Tout-y-passe, à son petit chalet d'Interlaken... et pas seule... »

— Eh bien? demandèrent d'une même voix tous les assistants, d'ailleurs surpris par cette note discordante.

— Vous ne comprenez pas? reprit l'artiste, mais je connais de longue main la donzelle, et je l'ai

rencontrée plusieurs fois avec notre voleur, depuis un an. Ce n'est donc pas une simple parade. Elle le tient. Vous savez, tout y passe ! Je ne vais pas jusqu'à l'accuser de recel; mais elle aura senti de l'argent, c'est assez pour admettre qu'ils aient filé de compagnie. En Suisse, songez donc... lieu d'asile ! Pour plus amples renseignements, s'adresser au concierge de la belle, en y mettant le prix, mais adroitement, pour ne pas lui donner l'éveil... Je me distribue ce rôle, et cours le jouer immédiatement, à Paris.

Cette proposition acceptée, Bréant se retourna vers Pierre Sorel :

— Nous, lui dit-il, au parquet de Versailles... puis au ministère de la justice... Le secrétaire particulier du ministre, ancien consul à l'île Maurice, est précisément un de ces amis dont je parlais tout à l'heure... Il nous obtiendra sans délai la demande d'extradition et, pour l'exécuter, un des plus habiles limiers de la préfecture de police.

— Voici l'heure du train, conclut maître Claude. Partez...

— Et que Dieu vous conduise ! ajouta Nanon.

Rendez-vous avait été pris pour six heures, ce même jour, à l'atelier de Gérard.

Pierre Sorel et M. Bréant l'y retrouvèrent, satis-

fait de son entrée en campagne et préparant sa valise de voyage.

— Je ne garantie pas encore l'identité, leur dit-il. Notre concierge se tenait sur ses gardes... Je ne lui ai permis de ne soupçonner en moi qu'un rival jaloux. En cette qualité, de l'or... En échange, de précieux indices... Pas de nom, mais le signalement approximatif et cet aveu final : un notaire de province ! Ce doit être notre homme. Afin de m'en assurer, je pars dans quelques minutes par l'express d'Interlaken.

— Nous vous y rejoindrons dès demain, promit le créole. Où cela ?

— Hôtel Ritschard, répondit l'artiste, qui connaissait son Oberland.

XVIII

CORDON, S'IL VOUS PLAIT

Si nous écrivions un roman d'aventures, ce serait ici le lieu de multiplier les complications. comme aussi de décrire le paradis helvétique où vont passer nos personnages, avec les deux pittoresques lacs qui y conduisent, Thoune et Brienz; avec ses vastes prairies et ses épais ombrages, ses admirables promenades, ses coteaux verdoyants, ses profondes vallées... Lauterbrunen, Grindenwald... et, pour fermer ce merveilleux décor alpestre, les hautes cimes neigeuses, les étincelants glaciers de la Jung-Frau, de Münck et de l'Eiger.

Mais qui ne connaît Interlaken et ses féeriques alentours ! Les dernières péripéties de cette his-

toire, loin de se perdre en des embrouillements fabuleux, allaient se simplifier encore dans la clarté, dans la réalité.

Gérard, arrivé vers les quatre heures du soir, fit un bout de toilette et alla pousser une reconnaissance aux environs de la villa Zélie.

On se le rappelle, il en avait connu la propriétaire dans la loge des auteurs de ses jours, alors concierges ou plutôt portiers (c'était dans un faubourg) de la maison où l'artiste, plus âgé de deux ou trois lustres que la fillette, avait eu son premier atelier. On s'était rencontré depuis, çà et là, par hasard, — une fois même à Interlaken, où l'ancienne *Cordon-s'il-vous-plaît*, récemment gratifiée de sa villa par un boyard quelconque, avait été glorieuse d'en faire les honneurs au voisin, à l'ami de sa jeunesse. Il en savait donc le chemin.

C'était un chalet en bois découpé, comme on les fabrique, là-bas, à l'entreprise. Il s'élevait entre cour et jardin. A l'extrémité de celui-ci, la petite porte de rigueur, en ce moment fermée à double tour, donnait sur des terrains vagues. En avant, sur la route, les volets de la grille arrêtaient le regard. La muraille entourant le tout ne permettait de voir que l'étage et le pignon. Stores baissés ou persiennes closes.

L'ami Gérard eût pu se présenter hardiment

Mais qui sait? Fautrat l'avait peut-être remarqué, antérieurement, avec Pierre Sorel... Il n'aurait qu'à déguerpir! Mieux valait attendre qu'on fût en mesure de le cerner et de le prendre au gîte.

Notre artiste retrograda donc et revint tranquillement souper à l'hôtel. Après quoi, fumant son cigare, il se dirigea vers le Kursall. Il y avait justement, ce soir-là, grand concert, avec feux de Bengale et d'artifice. Peut-être la Floupin viendrait-elle y promener ses beaux yeux.

Cet espoir se réalisa! Dès le troisième tour, Gérard croisa Zélie. Elle arrivait, et seule encore. Craignant de se rendre suspect par trop d'empressement, il feignit de ne pas l'avoir aperçue. Ce fut elle qui l'appela par un petit « hum! hum! » des plus significatifs et, dès qu'il se fut retourné, par ce reproche amical :

— Comment! vous ici, monsieur Gérard! et l'on ne vous a pas encore vu montrer patte blanche à la grille du chalet de votre petite Lilie!

— J'aurais eu peur d'être indiscret.

— Un camarade? jamais! Si vous saviez comme je m'ennuie!

— La solitude? hasarda-t-il.

— Non! répondit-elle, la trop grande intimité... Monsieur ne sort pas... Il se compromettrait... Un maussade personnage, d'ailleurs, et par trop éco-

nome aujourd'hui de ce qui le rendait autrefois supportable.

— Tout y a donc passé?

— A peu près, je le suppose. Qui donc m'en débarrassera?

Cette dernière phrase satisfit doublement Gérard. Ne prouvait-elle pas, d'une part, que Zélie n'était pour rien dans le dernier crime du notaire; de l'autre, qu'elle ne le cacherait ni ne le défendrait, au contraire.

— Eh! eh! reprit-il gaiement, ce sont là de ces petits services qui ne se refusent pas entre voisins, ma voisine!

— Essaye, proposa-t-elle vivement, et, si tu réussis, je t'achète un tableau.

— Le tableau d'un ami? répliqua-t-il avec une fierté souriante; je ne suis point en peine de vendre les miens.

Elle salua en façon d'amende honorable, et, redevenant moins familière :

— Excusez-moi de vous avoir offensé, maître Gérard, reprit-elle gracieusement. Mais l'offre n'en tient pas moins, n'est-ce pas? Faites-moi l'honneur de venir déjeuner avec nous demain. Un peu de galanterie de votre part, beaucoup de coquetterie de la mienne, et nous le rendrons jaloux... S'il pouvait filer! Ce serait pour le moins amusant.

— Déjeuner! fit l'artiste réfléchissant que ses renforts ne seraient pas encore arrivés; non, je ne serai libre que vers le soir... Dîner, s'il vous plaît?

— Soit! A demain, six heures! Jusque-là, motus! et merci d'avance! conclut-elle en prenant congé de lui pour rejoindre des couples folâtres qui se dirigeaient à sa rencontre, avec de grandes démonstrations d'amité.

L'ami Gérard s'éloigna, enchanté de cet heureux début. Le hasard venait de le servir à souhait. Pour le lendemain, les plus favorables chances. Il les tenait tous les deux.

Il dormit donc sur ses deux oreilles. Dès le matin, on le vit entrer dans le bureau de M. Ritschard, propriétaire de l'hôtel et premier magistrat d'Interlaken. Notre artiste, qui était avantageusement connu de ce grand personnage. lui exposa les motifs de son présent voyage en Suisse ; et il lui fut promis que deux appariteurs l'aideraient à opérer l'arrestation de Fautrat, dès qu'en serait établie la légalité.

Il ne restait plus qu'à attendre. Pour tromper son impatience, Gérard s'en alla au-devant de ses amis jusqu'à Thoune. Il en revint avec eux par le même bateau. Un quatrième personnage les accompagnait discrètement, c'était le représentant de la justice française.

Le plan de campagne fut aussitôt arrêté, exécuté. A six heures précises, tandis que les policiers indigènes se faisaient ouvrir la petite porte de derrière, Gérard sonnait à la grille. Dès qu'elle se fut ouverte, il entra, suivi de M. Bréant, de Petit-Pierre et de l'exécuteur de la loi.

Déjà la dame du lieu, nonchalamment assise sous la véranda extérieure, se levait avec un geste de surprise.

— Je vous attendais, dit-elle à son invité, mais pas en si nombreuse compagnie.

— Ces messieurs, répondit-il en élevant à dessein la voix, ces messieurs viennent pour M. Fautrat.

Une jalousie, qui s'était légèrement soulevée à la façade de l'une des fenêtres du chalet, retomba tout à coup. Dans l'intérieur sonore, on entendit descendre des pas précipités. Fautrat cherchait à s'évader par le jardin.

Les deux appariteurs, gigantesques Oberlandais, l'en ramenèrent protestant contre cet attentat à la liberté individuelle. L'agent français se fit connaître, exhiba ses pouvoirs, et le notaire, bien compétent, courba la tête et se tut.

— Remontons, s'il vous plaît, lui fut-il dit. Vous permettrez, n'est-ce pas? que je vous aide à faire vos malles.

Toute cette scène s'était passée si vite, que Zélie Floupin sollicitait encore une explication. Gérard la lui donna succinctement.

— N'était-ce pas convenu ? Je t'en débarrasse... et radicalement, à perpétuité !

La belle n'en pouvait revenir encore.

— Comment !... il emportait la grenouille, et je ne m'en suis pas même doutée ? Impossible !

L'agent redescendit, porteur de deux objets réunis par des courroies solides.

— Heureusement, dit-il, nous avons retrouvé presque toute la somme... Ce nécessaire de toilette rempli d'or, et cette serviette d'avocat bourrée de valeurs et de billets de banque.

Tout-y-passe ne put retenir ce cri du cœur :

— Ah ! si j'avais su !

— Nous t'arrêtions comme receleuse, ma pauvre Lilie ! conclut l'artiste. Tout est pour le mieux, va !... Tu me remercieras une autre fois... Fais-nous rouvrir la grille.

Et, tout bas, avec un sourire qui ne pouvait être compris que d'elle seule, il ajouta :

— Cordon, s'il vous plaît !

XIX

1870

On était immédiatement reparti, par le dernier bateau, par le dernier train, qui va jusqu'à Berne.

Fautrat fut déposé en lieu sûr sous la garde des deux appariteurs. Du reste, il paraissait résigné.

L'agent avait télégraphié la nouvelle de sa capture, demandant en outre ce qu'il en devait faire. Réponse à la gare de Genève.

En raison de l'encombrement du réseau de l'Est, depuis le début de la guerre, on avait calculé que P.-L.-M. devenait la ligne la plus courte pour retourner à Paris.

A la gare de Lausanne, émotion générale et consternation profonde. Une affiche, encore toute fraî-

che, annonçait les deux premiers revers de nos armées, Reichshoffen et Forbach.

Paul Bréant, bien que sujet anglais, n'en fut pas moins douloureusement affecté que ses deux compagnons. Qu'allait-il en advenir, d'ailleurs, relativement au prisonnier qu'ils ramenaient en France.

Deux heures plus tard, au bureau de police de la frontière, on trouva l'ordre de l'écrouer provisoirement à la prison de Bourg.

Il aurait jusque-là son compartiment réservé de seconde classe, en compagnie de deux gendarmes et de l'agent. Celui-ci, quand arriva le moment de la séparation, fut généreusement récompensé de son zèle.

— Vous le retrouverez en temps et lieu, avait-il dit.

Et Gérard :

— Au revoir donc, monsieur Fautrat !

A Mâcon, les mauvaises nouvelles se confirmèrent. On avait trouvé quelques journaux. Décidément, la France était envahie. Un vent de malheur soufflait sur elle ; un voile de deuil semblait l'envelopper avec l'ombre du soir. Des groupes se formaient aux abords des gares, pour attendre les trains venant de Paris. Ceux qui remontaient vers le Nord arriverait-ils ? On sentait déjà venir l'ennemi !

Nos trois voyageurs s'étaient attribués, dans l'express, un coupé-fauteuil, ou plus libre serait l'entretien, Mais ils n'en profitaient guère et restaient plongés dans leurs réflexions, sauf l'ami Gérard, qui, de temps en temps, avait une fougue de patriotisme, de colère ou d'espérance. Il en vint à dire :

— Jusqu'à la victoire, voici notre procès de réhabilitation ajourné...

— Oui, répliqua Pierre Sorel; moi, je me présenterai devant le tribunal avec un droit de plus à sa justice.

— Quel droit?

— Celui du soldat qui vient de payer sa dette à la patrie. N'avez-vous pas là, dans ces journaux, l'appel de tous les Français en état de porter les armes?... N'en suis-je pas?... En arrivant, je m'engage...

— Mais si vous succombiez? se récria Bréant.

— Je crois pouvoir compter sur vous, lui fut-il répondu, pour achever ma tâche.

— Je vous le jure, et sur l'honneur !

L'ami Gérard s'empressait de protester à son tour :

— Mais ton prix de Rome t'exempte du service... Tu n'as que dix-huit ans...

Son élève lui coupa la parole avec cette question:

— N'agirais-tu pas de même, ayant mon âge?

Le maître fut obligé d'en convenir.

— Parbleu ! je compte bien, malgré mes cinquante-sept ans, défendre mon vieux Paris... et si j'avais de meilleurs jambes...

— Tu vois ! interrompit Petit-Pierre, ne cherche donc pas à me détourner du devoir... C'est résolu.

Il disait cela tout simplement, mais d'un ton qui n'admettait pas de réplique pour quiconque connaissait ce brave enfant, élevé à la rude école du malheur et qui ne reculait devant aucune des épreuves de la vie. Un jeune Spartiate.

Gérard l'attira sur son cœur et l'embrassa, murmurant :

— Oh ! cette guerre !

— Tout ce que je lui demande, dit Paul Bréant, c'est d'attendre que je me sois renseigné à l'état-major... Nous y avons un parent, à qui je le recommanderai dès en arrivant.. et qui nous conseillera tous les deux, car je prétends aussi me rendre utile...

Il était près de minuit. Beaucoup de mouvement encore à la gare de Dijon. L'express repartait, emportant nos trois voyageurs, qui n'échangèrent plus que de rares paroles. Ils sommeillaient, ou du moins rêvaient. Qui dormit bien en France, cette nuit-là ?

Paris n'avait plus sa physionomie matinale des jours paisibles. Des hommes de tout âge et de toute classe allaient s'inscrire aux mairies comme gardes nationaux. Déjà même, sur les places, quelques impatients s'exerçaient au maniement des armes. On rencontrait, arrivant par le train de nuit, des soldats rappelés sous les drapeaux. Quelques jeunes volontaires passaient, réunis en groupe, et chantaient *la Marseillaise.* Les femmes elles-mêmes, dans les faubourgs, avaient une allure martiale. Tout révélait la patrie en danger, tout rappelait 92.

Vers midi, suivant sa promesse, Paul Bréant sonnait à l'atelier de maître Gérard. Il apportait cette bonne nouvelle, que son parent venait d'être nommé colonel d'un régiment de marche en formation à Châlons. Il acceptait comme secrétaire le jeune lauréat des Beaux-Arts, qui s'enrôlait immédiatement sous ses ordres. A peine lui restait-il le temps d'aller prendre congé de Nanon et de maître Claude.

La résolution de Petit-Pierre n'étonna pas celui-ci. Il le connaissait, il l'approuva. « Fais ton devoir. » La pauvre vieille paysanne pleurait et tremblait, se rappelant les anciennes invasions étrangères. « Ah ! je ne croyais pas en revoir ! Ah ! s'il n'allait pas revenir ! » Et, sur sa dernière étreinte,

tandis qu'elle marmottait une prière, on se quitta.

Rue de Rivoli, le lendemain, autre séparation, d'un caractère plus élevé, mais peut-être encore plus douloureuse. On n'a pas oublié, nous l'espérons du moins, l'affection presque maternelle de madame Bréant, l'amour si franchement ingénu de Mauricia.

— Ne te fais pas tuer, dit la jeune fille, j'en mourrais !

Ce même soir, notre jeune volontaire arrivait au camp de Châlons, sous la conduite de notre ami Gérard, qui s'était réservé le suprême adieu.

. . . .

Voilà donc Petit-Pierre soldat. Raconterons-nous sa campagne?... Non... Les événements de 1870 sont encore trop près, ou sont déjà trop loin de nous pour qu'on se permette d'y rattacher un intérêt romanesque. Bien obscur, d'ailleurs, fut le le rôle de notre héros. Allons droit au seul épisode qui devait remettre son but en lumière et précipiter le dénouement de son histoire.

Il était à Sedan, mais dans le corps d'armée qui s'échappa de la fournaise en ne laissant aux mains de l'ennemi que quelques soldats d'arrière-garde.

Quelques autres — au nombre desquels Petit-Pierre — avaient dû passer la frontière et se réfugier en Belgique. Désarmé, succombant à la fati-

gue et, d'ailleurs, légèrement blessé par un éclat d'obus, il fut recueilli chez de braves gens qui lui épargnèrent l'hôpital. A peine remis sur pied, quinze jours plus tard, il rentrait en France, à la recherche de son drapeau. Le régiment avait gagné la capitale investie déjà, sauf vers l'ouest. Il se dirige de ce côté, il atteint sa ville natale au moment même ou quelques gardes nationaux, armés à la hâte, se dévouaient pour repousser l'attaque de l'ennemi.

Pierre Sorel est encore revêtu de son uniforme. Il se nomme. On lui donne un fusil. Le point menacé, c'est précisément le cimetière, dont l'enclos, bien que dominé par les collines environnantes, est défendu par les plus braves. Il s'empresse de les rejoindre, et va prendre position vers l'angle infamant où repose encore son père. Quelques balles s'échangent. Une d'elles l'atteint en pleine poitrine. Il va rouler sur la tombe, il l'arrose de son sang.

Cependant l'ennemi s'avançait en force. Les défenseurs du cimetière l'évacuent, abandonnent le cadavre de leur jeune compagnon... Il ne bouge plus!... Il est mort!... Mais d'où vient que les assaillants s'arrêtent? Une simple velléité de résistance a donc suffi pour les intimider? Oui! ils rétrogradent, ils disparaissent... Hélas! pour revenir le lendemain!

La joie de notre patriotique bourgade n'en fut pas moins délirante. Une victoire !... Pauvre Pierre Sorel ! un enfant du pays ! Le conseil municipal, qui siège en permanence, lui vote d'enthousiasme un terrain, un monument... Vers le soir, aucune autre alerte ne se produisant, c'est à qui s'offrira pour aller chercher le cadavre.

Il a déjà disparu, ramassé par les brancardiers de cette ambulance qui dresse ses tentes un peu plus loin, sur les plateaux que borde la lisière du bois.

XX

JUSTICE

La blessure n'était pas mortelle, ou plutôt, pour qu'elle ne le devînt pas, il avait fallu des soins, une science, un dévouement providentiels.

Lorsque le blessé reprit toute sa connaissance, — six semaines plus tard, — il était dans une ambulance anglaise, mais spécialement organisée par des Canadiens, des Mauriciens et autres compatriotes de nos anciennes colonies perdues.

Dans le médecin qui l'avait sauvé, il reconnut le docteur Bréant ; Louise, dans l'infirmière qui le veilla cette même nuit... La nuit suivante, ce fut le tour de Mauricia.

En l'apercevant, il ne put retenir un cri de joie.

— Ne bougez pas ! lui dit-elle. Oh ! ne parlez pas ; on le défend...

Elle avait un air de tristesse et de gravité qui ne lui était pas habituel ; elle ne le tutoyait plus.

— Vous n'avez déjà que trop parlé dans le transport de la fièvre ! poursuivit-elle. J'ai compris qu'il y avait un obstacle entre nous... Lequel ? je ne veux pas le savoir ; mais je me suis résignée... Ne voyez plus en moi qu'une amie... Oh ! bien dévouée, par exemple, et qui disparaîtra dès que vous serez guéri, dès que vous serez heureux... Avec le chagrin la raison m'est venue... Je ne suis plus une enfant... Je suis même assez forte pour ne plus vous aimer, s'il le faut.

Une douloureuse exclamation du blessé l'interrompit. Des larmes ruisselaient sur son pâle visage ; il tendait vers elle ses mains suppliantes...

— Oui, s'écria-t-elle en les couvrant de baisers, oui, tu m'aimes et je t'aime !...

Puis, relevant la couverture sur ses épaules, et, par une douce pression des doigts, lui refermant tour à tour les lèvres et les paupières :

— Dors !... ajouta-t-elle ; je reste là, veillant sur toi...

Il obéit... N'avait-il pas rêvé ?

. . . .

Quinze jours plus tard, en vertu d'une autorisa-

tion spéciale obtenue par l'ambassade anglaise. Pierre Sorel fut transportée dans le midi de la France, à l'établissement militaire d'Amélie-les-Bains. Madame Bréant et sa jeune sœur l'accompagnaient. Elles s'installèrent dans une des villas de cette délicieuse station hivernale. Il leur fallait aussi le repos, le soleil.

Après la guerre, dès que les tribunaux se rouvrirent, Fautrat comparut devant la cour d'assises.

Il y avait prescription quant à ses premiers méfaits remontant à plus de dix ans. Mais Petit-Pierre et ses amis furent appelés en témoignage, et la vérité, quant à la mort de M. Sorel, éclata dans tout son jour. Paul Bréant s'accusa, revendiquant avec franchise sa part dans les malheurs qu'il avait si noblement réparés. Quant au vol, la lettre de madame Sorel et le billet de Fautrat lui-même ne permettaient aucun doute. Il avoua tout, du reste, et, la mine hypocrite , il s'efforça , par un prétendu repentir, de mériter l'indulgence du jury : espoir, disons-le tout de suite, qui ne devait pas se réaliser. Mais, lorsque Petit-Pierre parut enfin, l'émotion de l'auditoire alla grandissant. Pâle encore de sa blessure, encore revêtu de son uniforme de soldat, que rehaussait la médaille militaire, le jeune lauréat des Beaux-Arts raconta son enfance,

les souvenirs de la nuit fatale, le culte qu'il avait consacré à la mémoire de son père, ses efforts pour le remettre en honneur, l'épisode de la mort de Cochepain, tout ce qu'on a lu dans ces pages, mais exprimé par le héros lui-même avec l'entraînement du cœur, avec l'éloquence de la piété filiale.

— Ah ! s'écria-t-il en terminant, ah ! mon pauvre père, on va te rendre enfin justice !

— Justice immédiate et complète, lui répondit le président. Oui, ce fut un honnête homme... Oui, sa mémoire a droit à tous les respects... Je le proclame d'avance et ses concitoyens n'ont pas attendu notre arrêt pour lui faire amende honorable... Le vote de leur conseil municipal en faveur du fils qu'il avait cru mort, ils le maintiennent, ils le renouvellent pour son père, pour sa mère, qui, dès demain, réunis dans cette tombe glorieuse, y reposeront au milieu des honnêtes gens... Pierre Sorel, n'était-ce pas là votre rêve?... Eh bien, que ce soit votre récompense...

. . . .

L'inauguration du simple monument fut une cérémonie touchante. Tout le pays, tous nos personnages étaient là, voire Nanon, fièrement appuyée sur le bras de maître Claude.

— Ah ! mais oui-da !... disait-elle en pleurant de

joie, je me serais fait porter plutôt que de ne point venir!

Sur la pierre tombale, on lisait cette inscription:

A GUSTAVE SOREL

indignement méconnu,

glorieusement réhabilité par son fils.

— Nanon! s'écria tout à coup Petit-Pierre, ma bonne vieille Nanon, dis donc à M. Bréant qu'il peut me tendre sa main... Voici la mienne...

Et, tandis que les étreintes s'échangeaient.

— C'est par vous que je suis arrivé à mon but, poursuivit-il. Vous m'avez fait revenir de parmi les morts... Je les avais revus, entendus... ils pardonnent...

— Et les vivants aussi, conclut à demi-voix Mauricia, surtout les vivantes...

XXI

ÉPILOGUE

A deux ans de là, madame Bréant recevait de sa sœur, devenue madame Sorel, une lettre lui notifiant la plus chère des espérances.

Elle y répondit aussitôt :

— Moi de même !... en même temps !... Juge de ma joie, du bonheur de Paul... notre maison ne sera plus la *maison sans enfants* [1].

1. Cette nouvelle, dont Paul Parfait avait écrit les premiers chapitres, a été terminée par son ami Charles Deslys.

LA MAISON DU JUIF

I

Ils disent que je suis fou ! Fou, je voudrais l'être, s'il m'était donné par là d'oublier. Mais non, le souvenir du passé m'obsède ; il m'étreint sans relâche. Vingt fois le jour une fantasmagorie railleuse fait passer devant moi cette humble chambre où ma Thérèse est morte, cette cave béante d'où se sont envolés tous mes rêves, cette maison fatale et sinistre : la maison du juif !

Ils disent que je suis fou ! Et moi, je m'étonne de ne l'être pas devenu. J'admire qu'une pauvre cervelle humaine résiste à des secousses telles que la mienne en a subi ; j'admire que des regrets aussi profonds, aussi poignants que les miens n'anéantissent pas l'être auquel ils se sont attachés !

Connaissez-vous Avignon? Dans la ville basse, pa-

rallèlement au Rhône. court une vieille et triste rue, la rue de Limas. Presque adossées aux anciens murs qui les séparent du fleuve, ses maisons, dont les plus hautes ne dépassent pas deux étages, sont comme enfouies, à l'ombre du rempart, dans le silence et l'oubli. L'arc cintré des portes, les pierres polies des seuils dominant la chaussée, les grilles en saillie défendant l'accès de rares fenêtres; tout y parle à l'esprit d'un temps qui n'est plus. C'est là que je vins loger, il y a six ans, moins par goût que par nécessité. J'eusse difficilement trouvé ailleurs, au même prix, un local suffisant pour la modeste école que j'allais ouvrir.

Ouvrir une école! L'entreprise était hardie, d'autant plus hardie que déjà elle ne m'avait pas réussi à Arles. Mais j'étais las de végéter dans l'enseignement public. Le traitement d'un pauvre instituteur primaire répond si mal aux besoins du plus humble ménage! J'aspirais à voler de mes propres ailes, j'étais ambitieux : je voulais vivre.

Thérèse, ma chère femme, était souffrante. Il lui fallait des soins coûteux. J'épuisais, à les lui procurer, nos dernières ressources. Il me tardait de quitter Arles, où sa santé avait commencé de s'altérer.

Enfin l'autorisation longtemps attendue arriva, Jour de joie! Il me semblait que maintenant la

mauvaise fortune allait tourner. Thérèse, pour sa part, se faisait une fête d'entrer dans cette maison, où elle sentait sa présence utile, Il lui souriait de penser qu'elle pourrait dans une certaine mesure adoucir mon labeur en le partageant. Il y a dans une école, pour de tout jeunes enfants surtout, tant de soins qui sont du ressort naturel d'une femme! Aussi me disait-elle à l'avance :

— Tu n'auras pas à t'occuper de telle chose... Moi seule entends garder la direction de telle autre.

Et je la remerciais d'un serrement de main.

Hélas ! Thérèse présumait trop de ses forces. La maladie de cœur dont elle souffrait depuis de longs mois fit tout à coup de rapides progrès. Ce fut en voiture que je dus l'amener jusqu'à la nouvelle demeure que, quelques jours auparavant, elle projetait de venir installer elle-même.

Si vaillante qu'elle voulût paraître, en se laissant glisser du marchepied, Thérèse dut se retenir fébrilement à moi. Je la pris entre mes bras pour la porter jusqu'à sa chambre. Et elle entra ainsi pour la première fois dans cette maison funeste, juste comme elle devait en sortir huit mois après : sans toucher le seuil.

J'appelai un médecin qui me dit :

— Ce qu'il faudrait à votre femme, c'est le repos, un repos absolu ; c'est une vie calme, réglée, sans

tracas, sans recousses, je parle non seulement des secousses physiques, mais encore des secousses morales. L'air d'ici est trop vif pour elle. Il lui faudrait un climat plus doux: Pise, la Spezzia, par exemple, en Italie.

Ils sont étonnants, n'est-ce pas? ces médecins qui, à de pauvres lutteurs comme nous, commandent une vie sans agitation ; qui nous choisissent un ciel quand le destin nous cloue sous un autre, et qui, lorsque nous n'avons seulement pas de quoi payer la route, nous envoient tranquillement en Italie!

Ah! si j'avais été riche!.... Quelle qu'eût été jusque-là ma mauvaise chance, jamais encore je n'avais éprouvé cet âpre tourment qu'excite dans certaines âmes malheureuses l'idée des richesses d'autrui. Eh bien, pour la première fois, je ressentis la soif malsaine de l'or; je portai à l'opulence des autres une pensée d'envie ; je me trouvai, relativement à eux, dans une condition injuste... La douleur fit crisper mes poings. Ah ! si j'avais été riche!...

Mais à quoi bon s'arrêter à de tels songes? Les âmes fortes doivent chasser toute pensée inutile et ne point perdre leur temps, non plus qu'affadir leur cœur à la poursuite décevante de chimères.

Je fis du moins tout ce qui était en mon pouvoir pour procurer à Thérèse le repos qu'on lui comman-

dait. Je pris un second, je pris une bonne. C'était bien des bouches à nourrir; car, si nos petits écoliers commençaient à faire nombre, en revanche ils payaient peu. Thérèse, en posant sur moi son regard humide, me disait souvent quel plaisir elle aurait à s'occuper d'eux bientôt, et je feignais de partager sa confiance pour la consoler; mais, à part moi, quand elle n'était plus là pour imposer le sourire à mon visage, j'étais bien triste.

Est-il rien de plus douloureux, en effet, pour quelqu'un d'alerte et de fort comme j'étais, que d'avoir concentré tout son cœur sur un pauvre être maladif, qu'il faut presque craindre d'aimer? Sentir cet être plein de vivacité, plein d'affection, et se devoir de le défendre contre les élans de son amour même ; le voir souffrir, hélas ! et se trouver impuissant à le protéger ! c'était là mon supplice.

Depuis sa cruelle maladie, mais depuis notre installation surtout, Thérèse était impressionnable et nerveuse à l'extrême. Toute émotion, fût-ce une émotion joyeuse, avait en elle un contre-coup qu'il fallait toujours redouter : tout choc est dangereux pour un vase fragile.

Le manque de repos ajoutait à cette surexcitation fébrile. Désespérant de vaincre par les moyens accoutumés ses longues insomnies, j'eus, après

hésitation, recours à un procédé qui m'avait déjà réussi plusieurs fois. Je provoquai l'assoupissement de Thérèse par quelques passes magnétiques sur le front et sur les yeux. Elle en éprouvait une telle sensation de bien-être, que souvent, pendant le jour, elle-même me priait de la soulager en l'endormant.

Abusé-je de ces engourdissements momentanés au point de favoriser les hallucinations chez elle ? Ne mis-je pas toujours à la réveiller un soin suffisant et m'arriva-t-il involontairement de prolonger à demi, dans l'état de veille, son état somnambulique ? Toujours est-il qu'un soir il se produisit un fait étrange, fait qui devait avoir sur notre destinée une bien fatale influence.

Notre bonne m'avait dit n'avoir pu parvenir à placer dans la cave un casier à bouteilles qui devait être appuyé à la muraille. Je voulus poser ce casier moi-même. Thérèse prit un bougeoir pour m'éclairer, et insista, quelques représentations que je lui fisse, pour descendre avec moi. J'allais devant, à pas comptés, pour mesurer ma marche sur la sienne. Il me semble la voir encore comme je la voyais en me retournant : pâle, d'une main tenant la bougie, de l'autre s'accotant au mur, contre lequel elle se laissait glisser doucement, serrant les lèvres avec courage pour qu'aucun

souffle ne s'en échappât qui pût ressembler à une plainte.

En dressant le casier, je reconnus aussitôt d'où venait l'embarras. Notre cave, bien qu'à l'intérieur on descendît une marche pour y pénétrer, était tellement basse que le casier ne pouvait tenir debout dans la partie la plus développée de la voûte. Il s'en fallait de peu cependant. Une vieille bêche était là dans un coin. Je la pris et j'en rabotai le sol pour faire sauter quelques pelletées de terre.

J'étais penché sur mon travail; je ne pouvais voir Thérèse. Tout à coup elle jeta un grand cri, et, lâchant son bougeoir, avec une indicible terreur :

— Un homme!... fit-elle, là! un homme!

Je me redressai d'un bond.

La bougie s'était renversée mais non pas éteinte dans sa chute. A la lueur de la flamme mourante qui léchait le sol, Thérèse m'apparut debout, les yeux hagards, montrant du doigt l'endroit qu'avait frappé ma bêche, et disant encore :

— Là! là! ne vois-tu pas? Un homme! Il nous menace!...

II

Je regardais, stupéfait, et je ne voyais que nos deux ombres vacillant sur le mur.

Cependant, je fis machinalement un pas vers le point que Thérèse indiquait.

— Ah! fit-elle avec un cri d'angoisse, prends garde!...

Pour le coup, j'eus peur; peur, non pas d'un être manifestement imaginaire, mais peur pour la raison de Thérèse. Je l'entraînai dehors, j'appelai la bonne, et je la remis presque défaillante entre ses mains.

Cela fait, je ne sais pourquoi, je rentrai dans la cave. Je ramassai la bougie tombée et, cette bougie à la main, je scrutai soigneusement tous les coins. Comme je devais bien m'y attendre, il n'y avait

personne. Personne n'aurait pu se cacher à mes regards dans cette cave, personne n'en aurait pu sortir sans être vu par moi ; depuis le premier cri de Thérèse, personne évidemment n'y était entré que nous.

Je remontai près de ma pauvre amie, bien assuré qu'elle avait été en proie à une hallucination.

Pour la calmer, car son exaltation n'avait pas cessé, j'essayai de l'endormir.

Mais plus son sommeil devenait profond, plus il semblait que sa vision prît de netteté, et plus en même temps augmentait son épouvante.

Je fus sur le point de la réveiller brusquement ; puis, voulant avoir le cœur net de ce bizarre incident, je pris le parti de l'interroger.

— Tu vois donc toujours cet homme ? lui demandai-je à voix basse.

— Oui, dit-elle en se serrant contre moi comme pour chercher un refuge.

— Et que fait-il, cet homme ?

— Il menace.

– Tu le connais ?

— Non.

— Demande-lui qui il est.

— Je vois bien. C'est un juif.

— Pourquoi un juif ?

— Son type le dit assez. Et puis il est coiffé du bonnet jaune.

— C'est donc un juif d'autrefois?

— Oh! oui, d'il y a longtemps. Son costume me rappelle certains des personnages de ce cortège de Charles-Quint qui était encadré chez mon père.

Je me rappelai l'estampe coloriée à laquelle Thérèse faisait allusion, et m'en sentis plus rassuré. Le rêve n'animait-il pas pour elle d'une vie factice quelque figure peinte dont l'aspect l'avait frappée tout enfant?

— Par l'ouverture de sa longue robe verte, continua Thérèse, je vois un pourpoint de laine grise.

— Et son visage?

Elle respira péniblement.

— Oh! tu veux que je le regarde en face?... Il a le nez busqué de sa race... une barbe grise coupée court... sur la tempe droite une cicatrice, et des yeux... des yeux qui brillent comme des éclats de jais sous ses sourcils presque blancs. — Ces yeux... ah! quels éclairs! ils me poursuivent! — Le juif avance sur nous... il est furieux!

— Furieux, pourquoi?

— Parce que nous sommes entrés. Parce que tu as pris cette bêche. Le juif ne veut pas qu'on touche à sa cave... Ah!

Au cri déchirant de Thérèse, l'angoisse me saisit à la gorge et je me hâtai de la réveiller.

Une fois réveillée, comme tous les magnétisés, elle ne se souvenait d'aucune des visions qui avaient pu l'agiter dans la période extatique. Je le constatai, cette fois surtout, avec un soulagement profond.

Cependant la lassitude de Thérèse était grande. Ses pauvres nerfs ne pouvaient être soumis impunément à de telles crises. Aussi, lorsque, le lendemain, elle me demanda de la magnétiser, objectai-je différents prétextes pour n'en rien faire. Au bout de quelques jours pourtant, il fallut céder. Ce fut en tremblant que je la plongeai dans le sommeil magnétique.

Je craignais à tort. Aucune hallucination nouvelle ne se produisit.

Certes, j'avais tout lieu de m'en réjouir, et je m'en réjouis aussi de grand cœur. Et cependant... cependant, voyez l'étrangeté de la nature humaine, j'avais presque regret que le juif eût cessé de se montrer à moi par les yeux de Thérèse. La fatalité semblait nous avoir voués, ma pauvre femme et moi, aux caprices de cette mystérieuse figure. On eût dit que l'un de nous ne pouvait l'oublier que pour en mieux transmettre le souvenir à l'autre. Tandis que Thérèse gardait la plus complète igno-

rance de sa vision des derniers jours, c'était moi maintenant, moi seul qui, poursuivi par une idée d'autant plus tenace qu'elle était plus folle et plus insaisissable, me posais par moments cette question irritante : « Le juif?... »

Le juif! me direz-vous, n'était-ce pas là un beau thème de rêverie, et fallait-il se taquiner l'esprit si fort pour une vision de malade ?

Je commence par vous dire que je ne crois pas du tout aux apparitions, et à la seconde vue très peu ; je mets ma foi uniquement dans les faits et n'accepte que ceux qu'a contrôlés ma raison. Mais, par cela même que je n'abandonne jamais ce droit de contrôle, lorsque le hasard assemble sous mes yeux un certain nombre de faits manifestement évidents, force m'est bien de les accepter pour vrais, quelque étrange que soit le résultat auquel ils paraissent concourir.

Je n'en étais pas encore à voir, dans l'existence du juif (son existence antérieure, bien entendu), un fait indubitable ; toutefois, une parole de Thérèse m'avait frappé, la dernière.

« Le juif ne veut pas qu'on touche à *sa cave !* »

Il y avait là une idée de juif ancien propriétaire de l'immeuble, qui m'était restée dans l'esprit. Elle fut cause que je dressai la tête lorsque, le lendemain même, gravissant avec un Avignonnais une

ruelle étroite, toute voisine de ma rue, pour monter jusqu'au Dom, l'Avignonnais, sur les exclamations que l'âpreté du chemin me faisait pousser, observa :

— Vous ne connaissez pas cette rue? C'est la rue des Juifs.

Si voisine de la rue des Juifs, comment la rue du Limas n'aurait-elle pas autrefois fait partie du quartier israélite? Thérèse, qui connaissait Avignon bien moins que moi encore, ignorait assurément cette particularité. Mon attention en fut excitée d'autant.

Et, comme l'incident de la veille portait naturellement mes pensées du côté de notre cave, je me souvins que l'architecte, en visitant la maison pour juger des réparations qu'elle exigerait, s'était arrêté complaisamment devant les substructions, qu'il considérait comme datant au moins du XVI[e] siècle et, par conséquent, de beaucoup antérieures à la maison, relativement nouvelle, qu'elles supportaient aujourd'hui. Or, c'était précisément dans un costume de la même époque, c'est-à-dire du XVI[e] siècle, que Thérèse avait vu se profiler l'ombre du juif.

Ces quelques remarques n'avaient pas une portée bien sérieuse sans doute, mais elles me frappèrent alors en ce qu'elles répondaient, dans une certaine

mesure, au point d'interrogation posé depuis peu devant moi : « Quel était le juif? »

Elles ne me le disaient pas, elle n'amenaient même nullement à conclure que le juif eût existé, mais elles laissaient supposer qu'il avait pu exister. C'était déjà un pivot pour ma pensée, ce qu'est pour l'architecte la pierre d'attente où viendra s'enter soit une construction durable, soit une pauvre bicoque qui s'écroulera tristement.

Il s'écoula longtemps sans que le hasard apportât au secours de mes conjectures aucune indication nouvelle, et je désespérais presque de jamais déchifrer l'énigme du juif, lorsque, fouillant un jour dans la boîte où un brocanteur de mon voisinage ramassait ses bouquins, j'amenai un vieil in-12 très maltraité par le temps.

Il ne tenait plus que par un fil à sa couverture de parchemin déchiquetée et jaunie. Les premières pages manquaient. Le titre courant portait : EXEMPLAIRES PUNITIONS. J'ai vu depuis cet ouvrage complet. C'est un recueil, assez prisé des curieux, intitulé : EXEMPLAIRES PUNITIONS DE DIVERS QUI AVOINT FAIT MESPRIS DES CHOSES SAINCTES. *A Rouen. De l'imprimerie de Robert Machuël. Rue du Petit-Puits. MDCLXXXIII.*

Parmi les récits que ce recueil renferme, celui sur lequel j'étais tombé d'abord méritait de fixer

mon attention. Je n'en eus pas parcouru dix lignes des yeux que je changeai de visage. Je donnai de ce volume les quelques sous que le marchand m'en demanda, presque honteux du vol que, dans mon idée, je lui faisais; puis je rentrai précipitamment chez moi.

Là, seul, enfermé dans ma chambre, moins encore pour ne pas être dérangé que par crainte d'être surpris, je dévorai ce récit ardemment, je m'y plongeai tout entier, je m'en enivrai comme on s'enivre d'une liqueur attrayante ou d'un vin capiteux.

III

La narration qui m'intéressait si fort était celle d'un procès criminel intenté, en l'an de grâce 1556, à un juif, pour profanation de vases pieux. Le fait est qu'il paraissait dans l'espèce s'agir d'un simple cas de recel. Il ne ressortait pas autre chose de la déposition du principal accusateur, lequel, ainsi que le laissait découvrir la suite du récit, était le propre débiteur de l'accusé. Ce genre de dénonciation constituait un des procédés de quittance que les débiteurs ingénieux du bon vieux temps employaient le plus volontiers pour se débarrasser de créances criardes, quand ceux qui les détenaient entre leurs mains avaient la mauvaise chance d'appartenir à la nation juive.

La loi n'était pas douce aux fils d'Israël dans le

comtat Venaissin, sous le gouvernement de Paul IV : elle les soumettait à la marque flétrissante ; elle les reléguait dans un quartier de la ville ; elle rasait, à l'exception d'une seule, toutes leurs synagogues ; elle leur interdisait de travailler le dimanche, de se livrer à tout autre commerce que celui des vieux effets, de se servir dans leurs livres de comptes d'une autre langue que le latin ou l'italien ; elle leur ôtait le droit d'acquérir des immeubles et les obligeait même à vendre ceux qu'ils possédaient ; elle leur faisait défense enfin de manger, de converser avec des chrétiens, de vivre sous le même toit qu'eux, de les assister comme médecins dans leurs maladies, d'en prendre à leurs gages. Oui, la loi du saint-père Paul IV n'était pas douce aux juifs dans le comtat ! mais, pour tout ce qui touchait aux profanations religieuses, elle était impitoyable.

Issachar-bar-Abba, convaincu d'avoir eu dans ses mains et profané par l'usage des vases volés ayant servi à l'exercice du culte (les pierreries qui les ornaient avaient été retrouvées dans ses coffres), fut condamné à la peine du feu, et la sentence reçut son exécution le 27 novembre 1556.

Si j'arrive droit au dénouement de l'aventure, c'est que je n'en prétends nullement suivre les péripéties. Les faits étaient douloureux, et, quelque

soin que le narrateur prît de les justifier, leur lecture, dans tout autre moment, m'eût remué l'âme profondément ; mais un détail m'avait frappé, qui accapara bientôt mon attention tout entière. Ce détail, le voici :

Les pierreries provenant des vases dérobés avaient bien été découvertes, comme je viens de le dire, dans les coffres du juif ; mais on n'avait pu mettre la main sur les vases eux-mêmes, qui étaient d'or fin et de grande dimension. Toutes recherches pour les retrouver avaient été absolument inutiles. Or, le valet d'Issachar, qui le surveillait pour le compte du futur dénonciateur, affirmait sur serment que ces vases n'avaient pas pu sortir de la maison. D'autre part, il avait constaté l'entrée chez son maître, depuis dix mois qu'il le servait, de quantités considérables d'or, soit en bijoux, soit en lingots, soit en espèces monnayées. Où donc tout cet or, qui devait constituer une véritable fortune, était-il passé ? On n'en trouvait pas trace. Le fait était bizarre et méritait d'être éclairci.

On prit le juif par tous les moyens pour savoir de lui ce qu'il avait fait de son or. Mais il paraît que cet homme avait une volonté de fer ; rien ne put lui desserrer les dents.

Alors on eut recours à la question. C'était encore

un des procédés judiciaires du bon vieux temps. On le mit sur un chevalet et l'on serra les vis. Le juif ne souffla mot.

La question pouvait être répétée trois fois et même jusqu'à quatre fois dans les cas graves, comme nous l'apprend le prévôt général Bouvet, dans ses *Manières admirables pour découvrir toutes sortes de crimes*. Quatre fois on recoucha le juif meurtri et sanglant sur le chevalet sans en obtenir une parole.

A la dernière fois seulement, quand le magistrat instructeur, se penchant sur lui, demanda :

— Dis, juif, tout cet or n'est-il pas dans ta maison ?

— Oui, dit le juif d'une voix railleuse.

Puis il se prit à rire.

Ce rire sarcastique du juif à l'agonie me poursuivit longtemps après que j'eus fermé le livre. Ce rire était plus poignant pour moi que n'eussent pu l'être toutes les larmes. Il sonnait à mes oreilles comme l'accent de la rébellion et de la vengeance. Oui, de la vengeance. Le juif, évidemment, avait dû cacher son or. Soumis à un arbitraire qu'il ne connaissait que trop, dont peut-être il avait été déjà plusieurs fois la victime, cet homme s'était juré sans doute qu'on ne le dépouillerait pas du

fruit de ses peines, de cet or dont la couleur et le tintement étaient sa joie.

Et, en effet, la police du légat avait en vain, pour la trouver, fouillé la maison du haut en bas.

Cependant le trésor du juif, là où il avait été caché, devait exister encore. En reconstruisant la partie supérieure de la maison, on l'eût découvert s'il y avait été enfoui, et le bruit public en eût conservé la mémoire. Mais rien n'avait été trouvé dans les parties hautes de la maison; le trésor était donc dissimulé dans les substructions. Ces substructions existaient encore. Et pourquoi, là, ne le découvrirai-je pas, moi?...

Car, je ne vous ai pas tout dit, l'histoire du juif Issachar, banale à la surface, je veux dire trop semblable dans sa forme à des milliers d'autres faits de persécution contre les juifs, ne m'eût pas ému au point que j'ai laissé voir, si le lieu du jugement n'eût été précisément Avignon, et si les premières lignes sur lesquelles tombèrent mes yeux en ouvrant le livre n'eussent été celles-ci :

« ... Dit reconnoistre ledit juif Issachar, lequel portoit, comme il est accoustumé, houpelande verte sur pourpoint de laine grise et chausses de mesme couleur ; en sus le chapeau jaune, et estoit marqué d'une balafre en la tempe droicte. »

Non, je ne pouvais voir dans de pareils traits de

ressemblance une rencontre fortuite. Si peu que je fusse porté à croire au merveilleux, en présence d'une concordance de faits aussi étrange, il ne m'était guère possible de rester indifférent. Et comment ne pas admettre volontiers ce qu'on aurait tant d'intérêt à supposer vrai! A l'idée que le trésor d'Issachar pouvait être chez moi, il me passait des éblouissements devant les yeux.

Chez moi! où? Dans le sous-sol évidemment, puisque c'était là que ma pauvre hallucinée avait cru voir l'homme au bonnet jaune.

« Le juif ne veut pas qu'on touche à sa cave! » avait dit Thérèse, sous le coup de cette apparition menaçante.

Eh bien, soit, le trésor était dans la cave; mais dans quelle partie, et caché comment?

Ici, la difficulté commençait. Ce n'est pas le tout de pouvoir se dire : « Il y a dans ma cave un trésor », encore faut-il savoir l'en tirer. On pense bien à part soi : « Je fouillerai partout; » mais il y a loin de la pensée à l'exécution. Ce ne devait pas être une cachette banale que celle qui s'était jouée des perquisitions de la police du légat.

Quand j'eus vainement sondé les murs, interrogé la voûte, que faire? Je ne pouvais pourtant pas tirer dehors des charretées de décombres, démolir, effondrer une maison qui n'était pas la mienne. Au

contraire, j'avais besoin du secret, d'un secret absolu ; je devais, pour agir, m'entourer du plus profond mystère. A ce prix seulement, je jouirais sans partage du précieux dépôt, pourvu qu'il existât encore.

Ah ! soif misérable de l'or ! âpreté sinistre où nous pousse le besoin ! Une idée devait me venir : faire parler Thérèse. Idée naturelle mais fatale que j'aurais dû aussi repousser. Je n'en eus pas le courage. Non, je voulais savoir. Et puis je trouvais de si victorieux arguments pour me donner raison...

A la voix mystérieuse qui chuchotait : « Prends garde ! » Eh quoi ! répondis-je, n'est-ce pas dans l'intérêt même de Thérèse que j'agis? Que ce trésor m'appartienne, et, demain, j'emmène mon pauvre ange loin de ce climat qui la tue, je lui prodigue mille soins dès lors faciles ; elle a enfin le calme, le repos, le bien-être ; rien ne lui manque plus de ce que la médecine peut prescrire pour guérir son mal.

Thérèse, sans doute, pouvait être affectée vivement de l'apparition qui l'avait déjà tant émue ; mais, pour éviter une crise passagère, fallait-il sacrifier tout un avenir heureux ! Et qui me disait d'ailleurs que cette crise serait aussi forte? qui me disait même qu'elle se renouvellerait? Et, quand le résultat tromperait mon attente, Thé-

rèse après tout, ne pouvait-elle affronter une crise nouvelle ? Après avoir subi quelque temps le contre-coup fâcheux de la précédente, ne s'était-elle pas remise de jour en jour? N'éprouvait-elle pas en ce moment même un mieux rassurant?

Le soir même, je magnétisais Thérèse plus profondément qu'à l'ordinaire.

IV

Quand je vis ma femme plongée dans l'extase somnambulique, je lui pris la main, non sans trembler un peu, et lui demandai :

— Veux-tu venir avec moi ?

— Où cela ?

— En bas ; je vais te conduire... Suis-moi bien. Nous descendons l'escalier. Sur le palier nous tournons à droite.

Ma gorge était sèche d'angoisse.

— Nous descendons encore, continuai-je.

Puis, après une hésitation :

— Tu vois où nous allons ?

— Oui, à la cave.

Elle ne se troublait pas. Je respirai.

— J'ouvre la porte, repris-je.

— Oui, murmura-t-elle.

J'hésitai encore; puis :

— Tu ne vois rien?

— Non.

— Ce casier à bouteilles doit pourtant être mis en place. Ah! voilà, c'est que la voûte est trop basse. Il faudrait forcer le passage... Bon! cette bêche fera mon affaire. Je la prends, j'enlève une pelletée de terre...

Ici, Thérèse poussa un cri strident qui fit tressauter tous mes nerfs.

— Ah ! s'écria-t-elle en se cramponnant à moi haletante, le juif !

Je fermai les yeux pour ne pas voir l'état de Thérèse, et je poursuivis :

— Dis-lui : « Je te connais. Tu es Issachar-bar-Abba. Tu as soustrait ton or pour le cacher aux recherches de tes ennemis. Je le sais. Qu'en as-tu fait? »

J'attendis un moment. Le sang me battait aux tempes.

— Eh bien, que répond-il ?

— Il me dévore des yeux. Je crois que sa colère augmente. « Qui t'a dit mon secret, malheureuse? Va-t'en ! s'écrie-t-il; va-t'en, si tu ne veux pas que je te déchire le visage avec mes ongles. »

Et, d'une voix défaillante, elle ajouta :

— Ah! mon ami, fais-moi sortir... Le juif m'a pris le bras... Sa main me serre comme un étau !... Ah ! défends-moi !

La sueur perlait sur mon front. Je voulais continuer; mais je n'en trouvai plus la force en regardant Thérèse. Elle était renversée sur moi, convulsée.

Je me hâtai de la faire sortir de son extase.

Elle avait tout oublié à son réveil ; mais elle était brisée.

Je l'aidai à se mettre au lit. J'étais désespéré ; car le regret de n'en pouvoir demander davantage m'ôtait toute la joie d'avoir vu mon doute se changer en certitude.

Comment, en effet, songer maintenant à tirer autre chose de Thérèse ; comment oser la soumettre une fois de plus à de telles secousses ?

Le lendemain, elle se trouva plus mal. J'étais furieux contre moi-même. Je cherchai en quelque sorte l'expiation de ma faute dans un redoublement de tendresse. Elle, ne comprenant pas, me suivait de son affectueux sourire et me disait : « Merci ! » quand j'avais le mot « pardon ! » sur les lèvres.

Toute réflexion faite, il ne fallait pourtant pas perdre courage. Ne pouvais-je agir seul ? J'avais, pendant la nuit, pesé et repesé bien des fois

tous les détails de ce cas étrange. Or, un de ces détails m'avait particulièrement frappé. C'était au moment où je touchais de ma bêche le sol qu'à deux reprises le juif était apparu menaçant à Thérèse. Ne pouvait-on voir là une indication que son or était caché dans le sol ? Plus je comparais les deux visions entre elles, plus je me le persuadais.

Sans plus attendre, dès que j'eus un moment de libre ce jour-là, je descendis à la cave.

Ce ne fut pas sans un tressaillement que j'enfonçai pour la première fois la bêche dans le sol. Instinctivement, je me retournai pour chercher le juif des yeux à travers l'ombre. Folie ! est-ce que le juif existait ailleurs que dans l'imagination de Thérèse ! Mais le trésor, était-ce donc une imagination aussi ? Non ! non ! non ! Et je faisais voler la terre autour de moi avec furie !

C'est que la cave s'étendait loin, et que chaque coup de bêche faisait bien peu d'ouvrage, surtout que cette bêche était petite. Oui, la cave s'étendait loin, quoique sa voûte, comme je l'ai déjà dit, fût très basse, ce qui lui donnait un aspect ramassé et presque difforme.

J'eus le secret de cette voûte trop basse le jour où, creusant près du seuil, je mis à découvert, au-dessous de la marche de pierre qu'on descendait

pour y pénétrer, une seconde marche, puis une troisième, puis une quatrième.

Le niveau primitif de la cave avait été évidemment surélevé, soit par de la terre, soit par des décombres. Le trésor se trouvait-il dans ce sol rapporté ?

Aucun endroit n'étant signalé plus particulièrement à mon attention, j'avais résolu de fouiller d'un bout à l'autre. Ce n'était pas aisé avec tous les objets qui encombraient la cave. Enfin, je les repoussai de mon mieux vers une extrémité et me mis à l'œuvre.

Je faisais un trou, jetant sur les bords la terre, dont je le remplissais ensuite pour creuser à côté. On comprend ce qu'un pareil travail dut me demander de temps, avec la crainte que j'avais d'attirer l'attention. Dans le jour, les enfants étaient là. Ils allaient et venaient un peu partout dans la maison ; un rien pouvait dénoncer à l'un d'eux mes travaux : ce que l'un d'eux saurait, tous le sauraient du même coup, et le voisinage en serait bientôt informé. Je me devais d'ailleurs à mes écoliers tout entier.

Le soir, et le matin aussi de bonne heure, j'étais libre ; mais je craignais alors une indiscrétion de mon sous-maître, qui couchait au rez-de-chaussée, une indiscrétion de ma bonne, que ses occupations domestiques appelaient de temps en temps

dans le sous-sol. J'avais déjà dû lui retirer la clef de la cave pour lui cacher ce que j'y faisais. Elle était naturellement plus portée que tout autre à pénétrer les motifs d'une exclusion qui ressemblait si fort à un manque de confiance.

Je mis plus de trois semaines à creuser ainsi la cave sans rien trouver. Peut-être eût-il fallu fouiller plus loin. Mais mon genre de travail rendait une exploration à de grandes profondeurs bien difficile.

Et d'ailleurs ne me trompais-je pas en croyant le trésor caché dans le sol.

Le fait est que j'étais découragé.

— Et, pourtant, pensais-je quelquefois, Thérèse pourrait encore parler !...

Oh ! je repoussai bien loin d'abord l'idée de demander quoi que ce fût à Thérèse. N'était-elle pas restée plus souffrante depuis cette dernière fois où je l'avais endormie ?

Eh bien, justement ! c'étais parce qu'elle était plus souffrante, c'était parce que son état m'inquiétait davantage, qu'il fallait la sauver par un dernier effort ! Peu à peu la tentation devint plus forte, et ma volonté faiblit.

J'avais sans cesse cet argument triomphant à opposer à ma raison : « C'est pour elle ! » Et c'était bien pour elle, en effet, pour elle seule, que je rêvais d'être riche.

Enfin, une idée me vint qui leva mes derniers scrupules.

— C'est bien simple, me dis-je; cette fois, je n'aurai garde d'évoquer l'ombre du juif; je lui ferai seulement chercher le trésor.

Je me décidai donc, et mis encore une fois Thérèse en état de somnambulisme. Une fois encore, en imagination, je la fis descendre avec moi dans la cave; et, là, je lui dis :

— Écoute, ma Thérèse, il y a ici un trésor, trésor qu'il faut trouver. Aide-moi, veux-tu ?

— Je veux bien, me dit-elle.

Je repris avec plus d'assurance :

— Commençons par sonder les murs.

— Soit, dit Thérèse. — Eh bien, qu'est-ce que c'est? fit-elle ; quand j'avance la main vers la pierre, c'est toujours un corps souple que je rencontre.

— Appuie plus fort.

— Le corps s'agite... C'est un corps humain... Ah! malheur ! c'est le juif.

Et Thérèse commença de trembler.

— N'importe! va toujours! va, courage, avance! Je lui communiquais mon ardeur de la voix et du geste.

— Mais, dit-elle, quand je change de place, le juif en change aussi. Il est toujours entre le mur et moi.

— Eh bien, cherche seulement des yeux, scrute

du regard toutes les pierres, l'une après l'autre. Ne vois-tu de cachette derrière aucune ?

— Derrière aucune, dit Thérèse.

— Tu regardes bien partout ?

— Oui, partout.

— Et la voûte, n'y vois-tu rien non plus ?

— Rien.

— Tu mets bien à cette recherche toute ton attention ?

— Oui. Seulement le juif me gêne. Il me regarde et il rit.

— Ne t'occupe pas de lui.

— J'ai beau faire, je le vois toujours. Et puis son rire moqueur m'entre dans les oreilles. Laisse-moi partir !

— Non, reste, reste !

Et, malgré mon émotion, concentrant toute ma volonté, je repris :

— Tu n'as pas encore cherché dans le sol. Regardes-y bien, sans te préoccuper du juif et de son rire.

— Oh ! le juif ne rit plus ! s'écria Thérèse. Ses yeux s'allument. Il redevient menaçant.

A ces mots « le juif ne rit plus », j'avais tressailli. Comment ne pas augurer de ce nouvel indice que le trésor d'Issachar était bien enfoui dans le sol ?

— Cherche! dis-je impérieusement à Thérèse.

— Je ne peux pas! murmura-t-elle haletante. Le juif s'y oppose. Il me retient... il me saisit à bras-le-corps... Défends-moi!

Il y avait dans ce dernier cri un tel accent de douleur, que je frémis dans tout mon être. Je trouvai pourtant la force de poursuivre.

— Regarde à tes pieds, Thérèse, regarde! Tu dois voir de l'or, beaucoup d'or. Dans quelle direction?

— Oui, je vois..., dit-elle. Ah! le Juif me prend à la gorge... Ah!

La bouche de Thérèse s'était démesurément ouverte; ses traits restaient affreusement contractés, comme sous l'effet d'une pression violente du larynx.

— Ne regarde plus le sol! dis-je vivement à Thérèse, regarde de mon côté...

Elle m'obéit et respira.

Mais quoi! être sur la trace et s'arrêter! Je sentais trop bien que, le dernier mot n'ayant pas été dit, demain, après-demain, tout à l'heure peut-être je voudrais le savoir. Plus je voyais Thérèse épuisée, plus je me reprochais de n'en pas finir, d'un coup, résolument.

L'anxiété insoutenable de l'attente, la fièvre de la lutte avec un rival invisible, tout cela s'unit,

bourdonna dans ma tête et me fit oublier la prudence. Sans attendre même qu'un repos passager eût calmé l'irritablité nerveuse de Thérèse, j'ordonnai de nouveau à ses regards de plonger dans ce sol qui n'avait pas voulu me dire à moi son secret.

Mais le maudit juif s'interposait toujours. Ardent à défendre son or, il se jetait sur Thérèse en désespéré. Ma pauvre femme ne poussait plus que des cris inarticulés, qui révélaient les coups dont elle se croyait meurtrie.

— Rends coup pour coup! lui criai-je, tu as des ongles, que ne les lui enfonces-tu donc aussi dans la chair? Frappe et, en même temps, regarde et parle-moi. L'or, tu le vois encore. Dis, où est-il?

— Je le vois... toujours..., souffla t-elle à voix basse.

Puis elle parut soutenir pendant un moment une lutte terrible, et, à travers des mouvements convulsifs, elle ajouta, — je pourrais dire, elle râla :

— Il est... dans... la terre rouge.

Après quoi, elle tomba comme inanimée.

V

La terre rouge ! Oh ! c'était là pour moi une précieuse révélation. Elle me confirmait dans l'idée que mes fouilles n'avaient pas été poussées assez loin.

En effet, je rencontrais régulièrement dans mon travail, au fond de chaque déblai, une couche de couleur d'ocre foncée que je ne faisais qu'effleurer à cause des difficultés d'extraction. je voyais dans cette terre rougeâtre le sol primitif sur lequel s'était élevée la maison, et l'idée erronée que le trésor devait se trouver plutôt dans les terres rapportées avait contribué encore à me la faire négliger.

C'était donc là que, d'après les indications de Thérèse, l'or du juif se trouvait caché.

La terre rouge ! oh ! comme mon cœur bondit à

l'entendre désigner par elle! Je crus soudain voir mon rêve prendre corps sous la forme d'un de ces vieux coffres à clous saillants tout bourré d'or monnayé : florins, couronnes, écus heaumés, écus au Soleil et à la Salamandre, vaisselle d'or et vases d'or en pièces ou par débris, riches montures de joyaux, semées encore de pierreries éparses...

Le lendemain, Thérèse se réveilla avec la fièvre; et, moi, j'avais la fièvre aussi !

Tout à l'ivresse du but atteint, devant ce radieux mirage d'une fortune que je croyais toucher du doigt, j'oubliais presque les souffrances de ma chère compagne; je fermais involontairement les yeux sur ce qu'elles pouvaient avoir de plus inquiétant; je ne pensais plus qu'à fouiller la cave, fouiller, fouiller bien vite.

Mais toute cette épaisse couche inutile qui me séparait encore de la terre rouge, comment la faire promptement disparaître? A qui me confier pour l'enlever? Quel prétexte donner qui n'excitât pas les soupçons ?

Tandis que je cherchais, le hasard me servit à souhait. La terre battue de la cour où mes écoliers prenaient leurs ébats aux heures de récréation offrait une face assez inégale. Sur un des côtés le niveau s'en abaissait mal à propos, pour former un creux sans issue, où l'eau s'amassait les jours de

pluie et demeurait stagnante. Or il avait justement plu la veille. La pensée qui me vint à la vue de la cour semée de flaques d'eau était toute simple : combler les creux du sol avec la terre qui m'embarrassait dans ma cave. Cependant, si simple que l'idée paraisse, je craignais tant de me trahir que j'eus recours pour l'émettre à toute sorte de circonlocutions.

Je vins tenir compagnie à mon sous-maître dans la cour, et, tout en causant avec lui, je jetais un regard fâché, mais sans rien dire, du côté de l'inondation principale. Je voulais qu'il entamât le premier le chapitre du terrassement. Enfin il se décida :

— Voyez donc comme cette cour est incommode pour les enfants quand il a plu.

Là-dessus, j'insistai vivement et de tout mon cœur sur le mauvais état de la cour ; puis je me laissai aller à désirer qu'il y fût remédié le plus tôt possible, et, comme mon sous-maître voulait bien appuyer obligeamment, je tombai d'accord avec lui qu'il importait de parer au mal tout de suite. Mais comment? Ici, j'eus l'air de chercher. J'attendais qu'il me suggérât une idée ; et, comme il ne me suggérait pas celle que je voulais, j'eus enfin l'air de trouver tout à coup.

— Si je faisais combler ces creux avec de la

terre prise dans la cave. La cave y gagnerait en hauteur et la cour en salubrité, puisque les eaux y reprendraient leurs cours naturel.

Je fus approuvé de point en point, et, fort de cette approbation, je fis venir un terrassier qui mena le travail à bout en deux jours. Le sol de la cour avait été surélevé autant que faire se pouvait; mais il restait encore dans la cave bien de la terre inutile.

Sous prétexte de nivelage, j'obtins du terrassier qu'il en enlevât encore une voiture; mais, quelque désir que j'en eusse, je n'osai pas aller plus loin. La terre rouge était proche maintenant, et il ne fallait qu'un coup de pioche malheureux pour révéler à cette homme ce que je tenais tant à cacher.

Resté seul à l'œuvre, je commençai par sonder le sol de tous les côtés avec différentes tiges de fer. Le résultat fut nul.

Fouiller comme j'avais déjà fait, en reportant la terre constamment d'une place dans l'autre constituait un travail insuffisant qui m'avait assez découragé par une précédente expérience. Je compris qu'il fallait, pour creuser avec fruit, continuer à faire disparaître la terre à mesure de l'extraction.

Mais là aussi était le difficile, car la néces-

sité d'être prudent m'obligeait à ne chercher aucun aide et restreignait singulièrement mes moyens. Je dus m'armer d'une incomparable patience pour ne consacrer à ce travail que quelques instants chaque jour, et pour ne faire disparaître de la terre qu'un petit nombre de pelletées à la fois.

La nuit, quand tous reposaient dans la maison, je descendais à pas furtifs, sans lumière, tremblant au moindre craquement qui pouvait déceler ma présence, retenant ma respiration quand je passais près de la chambre de mon sous-maître, au rez-de-chaussée. J'allais comme cela jusqu'à la porte de la cave, dont j'avais soigneusement graissé les gonds et la serrure ; puis, à la lueur d'une chandelle, j'emplissais de terre un seau.

Mon seau plein, je remontais avec les mêmes précautions, et je gagnais la porte d'entrée. Encore un grincement à éviter. Je me trouvais dehors. La chambre de ma bonne donnait justement sur la rue. Je longeais les murs en m'effaçant comme un voleur, et j'allais jeter ma terre un peu loin, tantôt ici, tantôt là ; puis je rentrais, et, si le moment me paraissait favorable, je recommençais encore une fois avant de m'aller coucher.

Enfin, à force de persévérance et de volonté, je l'atteignis, cette terre rouge !

VI

Oh! le premier coup de bêche dans la terre rouge! Je me disais : « Le trésor est là, sous mes pieds! Si je pouvais, d'un coup, enlever tout entière la terre qui le recouvre, dans un instant, l'or du juif serait entre mes mains! Mais la prudence m'est commandée, il faut savoir se contenir, patienter encore de longs jours. C'est un lent supplice; mais quelle récompense au bout! »

Et je restais frémissant, à deux genoux, sur ce sol qui, comme une maîtresse habile, irritait mes désirs en prolongeant mon attente.

Que de fois, le jour, j'eus idée de quitter les enfants et ma classe, à laquelle je ne prêtais plus qu'une attention distraite, afin de descendre à la cave et d'y fouiller encore! Mais à quoi bon? C'é-

tait bien moins le temps qui me faisait défaut que les moyens pour faire disparaître la terre.

Quand j'avais été vider un seau, puis deux, quelquefois trois, à quelque distance de chez moi, que pouvais-je de plus? La prudence ne m'imposait-elle pas de ne procéder que par petites quantités, à cause de la couleur de la terre, qui pouvait attirer l'attention ?

J'avais une telle hâte pourtant de voir s'en aller cette terre qui me cachait mon trésor ; j'éprouvais un tel soulagement à la répandre de toutes parts, fût-ce par misérables poignées, que souvent, rentré dans la cave avec mon seau vide, j'y prenais encore de la terre à pleines mains, et, me hissant jusqu'au soupirail qui faisait face à l'escalier, je lançais cette terre de toutes mes forces dans la rue. Je renouvelais cet exercice plusieurs fois, comptant sur les pieds des passants pour répandre et disséminer ce que le vent n'aurait pas emporté déjà. Vous traiterez cela d'enfantillage ; mais jetez régulièrement deux ou trois pierres, chaque jour, dans le lit d'un torrent, et vous serez tout étonné, un matin, d'avoir construit une digue.

Pénétré de cette idée qu'il n'est point de travail infime, s'il est continu, toutes les nuits, mon seau vide, mes quelques poignées lancées par le soupirail, je remontais de l'éternelle terre rouge avec

moi pour en avoir toujours dans ma chambre. Si j'ouvrais ma fenêtre, c'était encore l'occasion d'en jeter une poignée au vent. Si je sortais, j'en emplissais mes poches, et la répandais par pincées sur mon chemin. Ne riez pas ; vous en eussiez fait tout autant si vous aviez eu mon espoir et mes craintes.

Je ne perdais pas une occasion de faire disparaître si peu que ce fût de cette terre, de cet obstacle maudit. Des maçons étant venus travailler dans la maison, je fus tout heureux de pouvoir en verser deux seaux parmi les gravois qu'ils emportaient.

Quand la nuit était sans lune et me protégeait bien de son ombre, j'aimais, après avoir longé les remparts, sortir par le pont-levis et pousser avec mon fardeau jusqu'au Rhône. Je descendais sur la berge, en aval du vieux pont, et, là, dans le courant rapide, je lançais ma terre à pleine volée, ravi de la voir s'engouffrer dans un bruissement et disparaître. Perdue au fond du fleuve, roulée par ses eaux, celle-là du moins ne me dénoncerait jamais.

Un mois, deux mois s'écoulèrent ainsi. Je travaillais toujours en plein dans la terre rouge. D'une marche d'abord, puis de quatre, l'escalier de la cave comptait sept marches à présent. C'est

dire assez quelle brèche était déjà faite ! Ne sentant rien lorsque je sondais, je commençais à trembler que la terre rouge ne fût trop près de sa fin. Et quelle hâte pourtant j'avais d'arriver au bout!

J'avais dû révéler à Thérèse, en partie du moins, le secret de mes absences nocturnes. Je m'étais contenté de lui dire que notre cave devait renfermer le trésor d'un juif qui avait habité la maison, et que ce trésor j'étais sur sa trace, évitant, bien entendu, de lui apprendre le rôle qu'elle avait joué à son insu dans la révélation du fait.

Thérèse, en m'écoutant, m'avait regardé d'un air triste, comme si mon illusion lui faisait peine. J'étais deux fois désireux de la convaincre : pour la rassurer d'abord sur l'état de ma raison; ensuite, et surtout, pour lui procurer le bien-être dont elle avait plus que jamais besoin, car la maladie que mes soins étaient impuissants à enrayer faisait tous les jours, depuis sa dernière crise, des progrès rapides.

Cependant je fouillais toujours, mais sans rien trouver. L'incrédulité commençait à me gagner. J'étais inquiet. Lorsque je voyais Thérèse, qui ne quittait plus son lit, étendue tout amaigrie, ses lèvres pâles entr'ouvertes par un souffle court et haletant, j'étais pris de remords et je m'enfuyais, le cœur serré, pour ne pas la voir.

Je croirais volontiers qu'à cette époque mon caractère changea. Jusque-là, j'avais su m'accommoder, dans les heures les plus tristes de mon existence, d'un peu de philosophie ; je devins soucieux, morose, facilement irritable. Peut-être l'eussé-je ignoré ; mais j'eus la tristesse de l'entendre dire à mes côtés. On ne me trouvait plus le même et je n'étais plus en effet à mes soins d'instituteur. Une préoccupation unique absorbait toutes mes facultés. En dehors du but où je tendais et qui semblait me fuir, il n'existait plus rien pour moi.

Je devais avoir l'aspect farouche, car les gens qui m'accueillaient volontiers autrefois s'écartaient maintenant avec un air de crainte sur mon passage.

On me retira quelques enfants. Pourquoi? Avait-on eu vent de mes allées et venues mystérieuses? y avait-on vu l'acte d'un bélître ou d'un fou? Dans l'un ou l'autre cas, qui pouvait m'avoir trahi? Mon sous-maître ou ma bonne? Je renvoyai le sous-maître. Qu'avais-besoin de lui, d'ailleurs, pour ce qui me restait d'élèves !

Une nuit, comme je revenais du Rhône avec mon seau vide, je trouvai fermée la porte que j'avais laissée entre-bâillée. Je dus frapper, parlementer pour me faire ouvrir. La bonne s'excusa,

disant que, s'étant levée et ayant vu la porte ouverte, elle avait cru devoir la fermer, qu'elle ne pouvait me supposer dehors.

J'eus aussitôt l'idée que cette fille m'épiait. Il importait d'ailleurs de me débarrasser d'elle. Si, en se levant, elle avait pu voir la porte ouverte, elle avait pu voir aussi de la lumière dans la cave, descendre, pousser la porte, et connaître à quel travail j'occupais mes nuits. J'essayai de lui faire dire qu'elle était descendue. Elle joua celle qui ne savait pas ce dont je voulais parler. Je lui donnai son compte le lendemain. Enfin, j'étais seul. Seul avec une femme malade. Je m'aperçus bientôt que je n'en étais pas plus libre.

Si je n'avais plus de regards directement fixés sur moi, j'en créais alors autour de moi d'imaginaires. J'avais d'autant plus peur des voisins que je redoutais les révélations des serviteurs que j'avais renvoyés.

Et je ne trouvais toujours rien ! et je voyais Thérèse de plus en plus bas ! et je m'irritais chaque jour davantage !

Le médecin que j'envoyais chercher me dit encore :

— Il faudrait tâcher de la changer d'air et ne pas perdre de temps pour cela.

Ne pas perdre de temps, parbleu ! si j'avais l'or

du juif! Mais rien, rien! Thérèse avait dû se tromper. Et comment retrouver la piste, à moins d'interroger encore ma pauvre mourante?

Qu'auriez-vous fait à ma place? Ah! plaignez-moi! J'eus le courage, oui, le triste courage de magnétiser de nouveau Thérèse. Je vis encore une fois cet être adoré se débattre convulsivement sous l'étreinte du juif. Et tandis que je lui criais : « Défends-toi! va donc! regarde! » j'avais la sensation atroce qu'une seule des secousses auxquelles je la soumettais pouvait suffire à me l'enlever pour jamais.

Et tout cela pourquoi? Pour en revenir à ces quatre mots fatidiques qui me faisaient damner :

— Dans la terre rouge! dans la terre rouge!

— Mais tu te trompes, lui disais-je; regarde mieux. L'or du juif n'est pas là.

— Si, reprenait-elle avec assurance, dans la terre rouge. Il est dans la terre rouge.

Ne pouvant rien en tirer de plus, je recommençai à fouiller la cave avec rage. Et plus je creusais dans cette terre d'ocre, et la jetais de tous cotés, plus je me persuadais, hélas! que je n'y trouverais pas l'or cherché.

Quelques pieds de terre seulement, et, dessous, ma sonde rencontrait le roc. O douleur! Je revins à

Thérèse, ne me connaissant plus, et, l'ayant plongée dans le sommeil, je lui dis, furieux :

— Mais cherche donc! tu te trompes! L'or du juif n'est pas où tu crois!

Elle, à travers les râlements de l'agonie, murmurait toujours :

— Dans la terre rouge! dans la terre rouge!

VII

J'achevai de fouiller avec une sorte de fureur la cave sur tous les points, semant ma terre rouge par les chemins, l'éparpillant à la bourrasque et à la pluie, la jetant au courant du Rhône...

Je l'enlevai ainsi tout entière.

Puis vint une couche légère de sable; je l'enlevai encore par acquil de conscience.

Puis je rencontrai le roc.

Là, je m'arrêtai. Adieu le trésor maudit!

Et, comme je remontais, affolé, au premier étage, une voisine compatissante qui, depuis la veille, restait au chevet de Thérèse, vint au-devant de moi précipitamment et me poussa dans la chambre. C'en était bien fait de toute espérance! En

approchant du lit, j'y trouvai ma pauvre femme endormie du dernier sommeil.

Je l'appelai d'abord, pensant qu'à son nom prononcé par moi d'une voix tendre, ses yeux allaient s'ouvrir. Il n'en fut rien. Je la soulevai entre mes bras, ne pouvant croire encore à mon malheur; mais elle retomba lourdement.

Alors je fus comme foudroyé. Je me laissai choir dans un fauteuil, anéanti, sans rien dire. Je restai ainsi des heures et des heures encore. Je n'avais plus conscience de rien. J'attendais je ne sais quoi de juste qui me frappât, que la maison s'effondrât sur moi, que la mort vînt me prendre à mon tour, et je m'étonnais qu'elle fût si lente.

Cependant la voisine, qui se savait nécessaire chez elle, vint me frapper sur l'épaule pour m'avertir qu'elle me laissait seul, qu'elle reviendrait plus tard. Ses paroles et son geste ne furent pas inutiles pour me rappeler qu'elle était là. Je commençai seulement alors d'être accessible à la perception des objets environnants.

Elle poussa mon fauteuil devant un grand feu de coke qu'elle venait d'allumer pour la nuit, me demanda si je n'avais besoin de rien, et, sur ma réponse négative, sortit en tirant la porte derrière elle.

Je me levai pour aller jusqu'au lit de Thérèse, je

lui pris la main, sa main froide, et la tins longtemps serrée dans la mienne. J'aurais voulu pleurer. Je ne pouvais pas. Ma tête était comme emprisonnée dans un cercle de fer. J'étouffais.

Je voulus ouvrir la fenêtre. La pluie tombait au dehors. Rabattue par le vent qui secouait les rideaux, elle s'engouffra comme un tourbillon dans la chambre. Je dus refermer la croisée. Tout bruit m'était odieux. Je voulais autour de moi ce religieux silence qui convient seul à la mort.

Mon front était plus serré que jamais. Si j'essayais de dormir? Je me rassis dans le fauteuil, en le repoussant pour éviter l'ardente réverbération du foyer. Mais je sentais le feu de trop près encore. Alors, avant de fermer les yeux, je voulus le couvrir. Le cendrier était vide.

Je fouillai le fond du seau dans lequel on avait monté le coke, pour y trouver du poussier humide. Je crus en voir et j'enfonçai dedans ma pelle ; mais, sous la couche noire qui m'avait trompé, ce fut de la terre que je ramenai, de la terre rouge restée au fond de ce seau, qui m'avait servi à en transporter si souvent.

— Terre rouge ! pensai-je, fatale terre rouge ! te retrouverai-je donc toujours ?

Et je jetai sur le feu à grandes pelletées presque tout ce qu'il en restait.

Puis je repris ma place dans le fauteuil et fermai les yeux. Mais la vue de cette terre maudite avait rouvert ma blessure. Quelque effort que je fisse pour chasser cette pensée, je me revoyais toujours chercher le vain trésor du juif, fouillant dans la terre rouge et jetant cette terre au loin de tous côtés. La terre volait, volait sous ma bêche, et je la voyais sans relâche, lancée à perte de vue, disparaître à tous les points de l'horizon.

J'ignore depuis combien de temps cette vision m'obsédait lorsque je rouvris les yeux. Mes regards se dirigèrent d'abord à la surface du feu, où de petites flammes bleues se faisaient jour par les crevasses de la terre desséchée ; puis, de la surface, ils se portèrent au cœur du foyer, pourpre, éclatant, lumineux, puis du foyer machinalement, ils s'abaissèrent au-dessous...

Et ce que je vis alors était étrange.

Dans le cendrier vide, de petites gouttelettes, une d'abord, puis deux, puis trois, descendant du foyer comme des larmes, était tombées pesamment, et, s'écrasant par leur propre poids, faisait miroiter une surface tremblante, métallique, où se reflétaient les tons chauds du coke incandescent.

Je me penchai curieusement, dévorant des yeux ces gouttelettes mystérieuses. Leur aspect avait je ne sais quoi de séduisant qui me fascinait.

Je me mis à genoux devant le feu et tirai à moi le cendrier. Au contact de l'air, les gouttelettes cessaient de miroiter, et, ne reflétant plus la pourpre du foyer, apparaissaient d'un beau ton mat et vermeil.

Quand je jugeai la première suffisamment refroidie, je la touchai de la main : sa surface était solide. Je la soulevai : elle retomba sur le marbre avec un son métallique. J'y portai la pointe d'un canif : l'intérieur était brillant comme de l'or.

De l'or! pardieu, c'était bien de l'or! Son poids, sa résistance, sa couleur, me le disaient assez. De l'or! mais d'où cet or venait-il donc?

En portant une fois encore mes regards sur le foyer, je fus éclairé tout à coup d'une lueur étrange, effrayante ; « Dans la terre rouge ! » avait répété tant de fois Thérèse. Est-ce que l'or aurait été vraiment dans la terre même du juif, dans cette terre que je m'étais acharné avec tant de rage à faire disparaître tout entière, dont la dernière pelletée gisait au fond d'un seau devant moi.

Sous le poids d'une oppression indicible, je jetai au feu ce qui restait de la terre rouge, et j'attendis.

L'attente fut-elle si longue, en effet, qu'elle me sembla ? Toujours est-il qu'à la fin les gouttelettes, qui n'avaient pas reparu jusque-là, commencèrent de dégoutter une seconde fois dans le cendrier. Je

les pris encore dans mes mains... Non, je ne rêvais pas : c'était de l'or ! c'était de l'or ! Et la terre, la terre rouge, qui devait me procurer des monceaux d'or pareil, je l'avais, pendant plus de deux mois, jetée à tous les vents !

Le médecin des morts entrait. Quant il se fut débarrassé de son manteau tout trempé par la pluie, je l'attirai, désespéré, vers le foyer.

— Docteur, lui demandai-je, comment expliqueriez-vous qu'une terre soumise au feu laissât filtrer des gouttes d'or ?

— Dame, je ne l'expliquerais guère, dit le docteur en me regardant, — à moins qu'à cette terre on n'eût mêlé de l'or en poudre.

— En poudre ! Et cela donnerait à la terre une teinte fauve, n'est-ce pas ?

— Avec le temps, sans doute. L'oxyde d'or est rougeâtre.

Et il me demanda :

— Pourquoi ces questions ?

Pourquoi ? O désespoir ! N'était-ce pas assez d'avoir tué Thérèse pour tirer d'elle le secret du trésor enfoui ; fallait-il encore acquérir la certitude que ce trésor vainement cherché je l'avais eu entre les mains, et que, inconscient, je l'avais laissé perdre ? que dis-je, laissé perdre ! que, de mes mains, je l'a-

vais, pour plus de sécurité, dispersé et anéanti moi-même !

Je m'arrachai les cheveux, je me tordis les bras. Je me voyais, comme je me vois encore, comme je me vois toujours, jetant la terre autour de moi à pleine volée. Et les chemins en sont couverts; et le Rhône en est plein, et toujours le vent chasse devant moi la précieuse poussière, et toujours le fleuve passe et repasse, roulant dans ses eaux cette poudre d'or qu'il emporte au loin...

Le docteur, effrayé, me demanda ce que j'avais.

— Rendez-moi, lui criai-je, rendez-moi ma terre rouge !

Alors à ceux qui entraient, le docteur dit :

— Cet homme n'a plus sa raison.

Et, depuis, ils disent que je suis fou !... Fou, je voudrais l'être, s'il m'était donné par là d'oublier.

LA CHOUETTE

I

La Mariette était une belle fille des champs, fraîche, bien découplée, souriante. Quoiqu'elle atteignît ses dix-sept ans à peine, plusieurs partis s'étaient déjà présentés pour elle ; mais son père les avait refusés tous : les uns en disant que la fille était trop jeune encore ; les autres sous prétexte qu'il la voulait laisser libre dans son choix. La vérité est que le papa Gautier, bien que fort pauvre, métayer lui-même, ne trouvait assez riche aucun de ceux qui étaient venus lui demander la Mariette. Ce père calculateur se disait avec quelque raison que la jeunesse et la grâce se peuvent bien payer. Il voulait sa fille plus à l'abri du besoin, partant plus heureuse. Était-ce d'un si mauvais père ?

Parmi les jeunes gens qui se troublaient en la

regardant, on pense bien que la Mariette n'avait pas été sans en remarquer un. François Landry n'avait pas cet air vainqueur et cette belle prestance qui peuvent séduire à première vue, mais il avait la bonté peinte sur le visage et tous le connaissaient pour un bon travailleur. Jardinier de son état, il faisait vivre sa mère et deux jeunes bambins, que la mort du chef de famille laissait sans appui. C'est ainsi que le gain qui eût pu lui donner une aisance relative restait bien insuffisant pour lui permettre le luxe d'une femme. Cependant il ne désespérait pas d'épouser la Mariette un jour. Ne pas l'espérer eût été trop pénible.

Un matin de bonne heure, François se rendait à son travail, la veste sur l'épaule. En longeant le clos du père Gautier, il aperçut, à deux pas de la haie, la Mariette qui faisait manger sa chèvre. Il toussa un peu, parce qu'il sentit qu'il étranglait un peu, et, d'une voix raffermie :

— Bonjour, Mariette, lui dit-il.

La fillette s'était retournée, toute rouge.

— Bonjour, François, répondit-elle.

Puis elle lui demanda :

— Vous allez à la ville ?

— Oui, dit-il.

Et il se tut. Mais, au bout d'un moment :

— Si vous étiez bien gentille, Mariette, vous

vous approcheriez de la haie et je serrerais votre chère petite main.

— Merci, dit Mariette, pour que l'on nous voie !

— Ah ! vous ne m'aimez pas, Mariette.

— Si, François, je vous aime ; mais pourquoi me demandez-vous quelque chose qui peut faire jaser ?

— Vous avez raison, Mariette, dit François doucement ; il faut garder pour votre mari ces petites douceurs-là. Ah ! quand pourrai-je vous appeler ma femme?

Il y eut encore un silence pendant lequel les deux jeunes gens, les yeux émus, se regardèrent.

— N'espériez-vous pas une belle place au château, François? demanda Mariette sans quitter sa place.

— Si; mais il faut en faire mon deuil. C'est un jardinier de Paris qui l'aura.

— Ah ! ça n'est pas de chance, soupira Mariette. Mais pourquoi ne voyez-vous pas votre oncle ? Je sais bien qu'on le dit avare ; mais c'est égal, c'est le frère de votre défunt père.

— Ne savez-vous pas qu'il est mortellement brouillé avec ma mère ? Voilà bien des années que nous ne nous parlons plus.

— C'est un tort, François. Si vous alliez le trouver, peut-être s'intéresserait-il à vous, et, au cas

où il aurait des écus cachés, comme on le dit...

— Oh ! retourner chez mon oncle dans un but intéressé! Je n'aimerais pas ça.

— Et qui vous dit de lui parler de ce qui vous amène? Il faut bien être fin, François, quand on n'a que ce moyen-là de réussir. Je suppose que ce soit dans huit jours sa fête : vous lui portez un beau bouquet; puis, un autre jour, c'est une gourmandise dont vous le savez friand. Peu à peu, il vous reprend en amitié peut-être. Il veut voir sa belle-sœur, ses petits-neveux, vous les lui amenez. Tout cela ne le mène-t-il pas par une pente insensible à s'attacher à vous et à vous le témoigner à la première occasion.

— Vous parlez d'or, Mariette, dit François ragaillardi...

A ce moment, un léger bruit de feuilles remuées arriva jusqu'aux deux jeunes gens.

— Adieu, François, dit la fillette.

— Adieu, Mariette.

Lorsque les deux jeunes gens se furent éloignés, les branches d'un buisson voisin s'écartèrent tout à fait pour laisser paraître la tête d'un paysan tapi dans les broussailles. Lui aussi, le regard collé contre la haie, il suivait depuis un moment les mouvements de la Mariette, et pas un mot de la conversation qui vient d'être reproduite n'avait été

perdu pour lui. Il se leva brusquement et, secouant ses vêtements avec humeur :

— Pas maladroite, la petite ! Un gentil complot contre les écus du vieux.

Puis il tourna ses yeux chargés de haine sur le point par où François avait disparu.

— Ah ! mais ce que tu médites n'est pas encore fait, mon bon ami François. Moi aussi, j'aime la Mariette, et nous verrons bien qui de nous deux l'aura.

II

Petit et trapu, avec des traits réguliers mais durs, le personnage qui vient de faire son apparition se distinguait par sa contenance ferme et hardie. Tout en lui marquait la volonté. Il avait nom Claude Michaud et travaillait en qualité de garçon de labour dans une ferme du voisinage. Amoureux éconduit de la belle Mariette, il n'avait pas cessé de s'attacher à ses pas. Que la fillette sortît pour aller au pré ou pour descendre au lavoir, elle était presque assurée de rencontrer Claude braquant sur elle son regard incisif et froid.

Le jeune homme marcha longtemps les poings fermés. Il pensait avec colère aux douces paroles échangées entre la Mariette et François. Et pourtant il se félicitait du hasard qui l'avait amené

contre la haie, tout juste à point pour les entendre.

— Soit, disait-il en serrant ses lèvres minces, que François aille voir son oncle, qu'il cajole le vieux, j'irai le voir à mon tour, le vieux, et je lui raconterai ce que j'ai entendu. Ah ! ah ! il me semble voir sa tête se renfrogner en apprenant le secret des petits soins dont on va l'entourer et le but auquel on veut atteindre.

Claude s'efforça de sourire.

— Eh ! n'aurais-je pas grand tort de m'inquiéter, vraiment? Quand le père Landry lâchera un de ses jolis jaunets, il fera chaud ; et qui sait si le vieux laissera son neveu passer même le seuil de sa porte ?

Quant à cette dernière supposition, Claude put bientôt après s'assurer qu'il s'était trompé, car le père Landry fit bon accueil à son neveu. En quinze jours, celui-ci retourna vers le bonhomme trois ou quatre fois, et Claude put s'assurer *de visu* que le vieux reconduisait François, avec des témoignages d'amitié, jusqu'à sa porte.

— Il est temps que je parle au vieux, pensa Claude. J'irai le voir demain.

La délation lui coûtait. Cependant Claude s'arma de tout son courage, et, profitant d'un moment où il savait le père Landry seul, il s'introduisit chez

lui, et lui raconta tout d'un trait ce qu'il avait entendu, non sans y ajouter un peu du sien.

Le père Landry écouta le récit sans broncher. Quand Claude eut fini, il resta silencieux ; puis tout à coup :

— N'aimes-tu pas la Mariette aussi, mon garçon ?

— Oh ! oui.

— A la bonne heure ! Je me demandais comment tant d'intérêt t'était venu pour ma personne. Je comprends maintenant. C'est ton propre intérêt qui t'amène.

— Mon intérêt... je ne dis pas non. Mais c'est aussi le vôtre.

— Hum ! le mien... si peu... si peu !... grommela le vieux. Il faudrait pour ça d'abord que j'eusse de l'argent... Ah ! ceux qui me disent riche me font bien rire... bien rire, en vérité. Ainsi, mon garçon, je te remercie de ton attention, mais elle était inutile. Ils feraient un pauvre calcul, ceux qui compteraient sur ce que je puis leur donner. François fait-il ce calcul ? Je n'en sais rien. Tu me l'affirmes, toi, et je ne voudrais pas paraître douter de ta parole ; mais l'affirmation aurait plus de poids, tu comprends, si elle venait d'un autre.

Claude devint pâle et se mordit les lèvres. Le père Landry se leva, et, sans le regarder :

— Ils sont étonnants... étonnants..., fit-il avec un petit rire forcé, ces gens qui croient que j'ai pu mettre quelque chose de côté... De côté, hélas! j'ai vu pour cela trop d'années mauvaises.

Puis, se tournant vers Claude :

— Mon garçon, je ne te retiens pas.

Claude sortit furieux de chez le bonhomme. Il semblait qu'il ne l'eût mis en défiance que contre lui-même. Ce n'était certes pas l'accueil auquel il s'attendait. Maudit vieux ! Il lui en voulait maintenant presque autant qu'à François, presque autant qu'à Mariette. Tout le monde était donc ligué contre lui? La nuit, il ne dormit pas. Il avait dans l'oreille la voix gouailleuse du père Landry répétant : « Ah! ceux qui me disent riche me font bien rire... bien rire, en vérité. » Et le vieux, en effet, riait d'un rire strident qui secouait ses vieilles épaules; puis tout à coup son rire devenait inquiet, puis un grincement de dents s'y mêlait; l'effarement lui ouvrait démesurément les yeux. C'est qu'un tintement métallique avait retenti derrière lui, un bruit de pièces d'or tombant sur le pavé. Et le bruit se répétait à temps égaux, il se multipliait, les pièces tombant plus dru, se heurtant, se frottant les unes aux autres, comme dans le ruissellement joyeux d'un sac immense éventré. Et le vieux, haletant, étendait les bras comme

pour cacher quelque chose, et il riait d'un rire sinistre qu'il s'efforçait de rendre bruyant pour étouffer le tintement de l'or qui chantait derrière lui.

Plusieurs fois cette vision se représenta à l'esprit de Claude. Elle finit par le hanter. Sans cesse, il revoyait le vieux avec son or caché et son fou rire. Une nuit, la figure de François vint s'ajouter à celle de son oncle. Le vieux, surpris par son neveu comme il s'efforçait de cacher son or, lui disait : « Tais-toi, malheureux, tais-toi! nous partagerons. » Claude se réveilla troublé.

— Quelle sottise se dit-il après un moment. Croire que le vieux pourrait céder à personne une part de son or !

Puis, par réflexion :

— C'est égal, si le vieux n'avait plus son or, on serait plus tranquille.

III

Claude en vint à souhaiter que des voleurs s'introduisissent chez le bonhomme et lui enlevassent tout ce qu'il avait. Comment s'y prendraient les voleurs pour s'introduire? Claude cherchait. La maison, le soir, était si bien close! Ce que c'est qu'une idée qui vous talonne! Toutes les circonstances de ce rapt imaginaire, Claude les évoquait, les rattachait les unes aux l'autres; il les appréciait gravement, approuvant ici, blâmant là. « Par où prennent-ils, les maladroits? que font-ils? Moi, il me semble qu'à leur place... » Moi! C'était l'être de chair et d'os substitué à de vagues ombres. Et alors c'était lui-même que Claude voyait à l'œuvre. Il mesurait de l'œil la hauteur des murs, la saillie des fenêtres; il faisait le tour de la maison pour

en chercher le point faible. Et cela ne le révoltait pas ; il trouvait même un âcre attrait à cette enquête mystérieuse; l'attrait que provoque la recherche anxieuse de l'inconnu. Plusieurs fois, en passant devant la maison du père Landry, Claude avait, d'un regard rapide, poursuivi l'inspection qu'il n'avait faite jusque-là qu'en rêve. « C'est par le petit clos que j'entrerai. Il n'y a qu'une haie à sauter. Quant à m'attaquer aux volets du rez-de-chaussée, pas si bête ! Je grimperais à cet arbre qui tend si à propos, vers la baie du grenier, une de ses branches. Une planche à pousser, et je serais dans la place. Seulement il ne faudrait pas que la porte du grenier fût trop bien fermée, surtout si la bonne couche en haut... Et puis encore, il serait bon de savoir où le vieux cache son argent, pour ne pas avoir à chercher trop longtemps. »

Tandis que Claude était dans cet état d'esprit, son patron lui dit un jour :

— Tu ne loges pas loin du père Landry, toi ?

— Non.

— Je lui ai promis un sac de pommes de terre. Pourrais-tu le lui porter en t'en allant ?

— Oui, dit Claude.

Claude, ce soir-là, partit un des derniers de la ferme. Il était tard. Encore, au moment d'entrer chez le vieux, posa-t-il son sac à terre et resta-t-il

longtemps à se demander s'il frapperait. Le cœur lui battait très fort. Autour de lui déjà, la nuit était noire. Les volets du vieux étaient fermés. Il heurta. On fut long à répondre. Enfin, une voix demanda : « Qui est là? » Claude dit ce qui l'amenait. La porte s'ouvrit.

— Est-ce une heure pour apporter cela ? grommela le père Landry.

— Je n'ai pu venir, dit Claude, que quand ma journée a été finie. Il y a de l'ouvrage à la ferme.

— Vous n'en remercierez pas votre patron.

En disant cela, Le père Landry poussait la porte d'entrée, et Claude en profitait pour passer résolument de la pièce d'entrée dans la première chambre, ouverte devant lui.

— Pas par là, fit le vieux vivement.

Mais déjà Claude avait laissé glisser son sac à terre.

— Un moment, nous allons le mettre ailleurs... C'est que j'en ai ma charge.

Et, tout en s'essuyant le front, il promenait un regard curieux sur l'endroit que la lumière du vieux venait d'éclairer. C'était une chambre à coucher dont le lit, chose singulière à pareille heure, se trouvait défait. Le matelas et les draps y étaient jetés de travers et comme à la hâte. On eût dit que le vieux, tout en éclairant Claude et en lui parlant,

cherchait à masquer précisément cette partie de la pièce.

— Tiens, c'est toi, mon garçon, dit le père Landry reconnaissant Claude. Tu pourrais recharger ce sac, hein, et me le monter au grenier.

— Sans doute.

Claude gravit, derrière l'oncle de François, les marches branlantes d'un escalier vermoulu. En montant, il se disait : « Quand j'ai frappé, le vieux caressait ses écus. Cette lenteur à m'ouvrir, ce lit en désordre, c'est clair. Le magot est dans la paillasse. »

On arrivait au premier.

— Voilà, mon garçon ; si tu veux poser là ton sac...

Claude ne paraissait pas entendre. Il regardait la porte et remarquait qu'elle ne fermait qu'avec un loquet de bois. Le père Landry dut lui répéter son invitation.

— Faut-il vider le sac ?

— Si tu veux.

— Ça ne réveillera pas mamselle Thérèse ?

— Thérèse, elle ne couche plus ici. Après dîner, elle part maintenant tous les soirs chez sa sœur.

— Ah !

Le vieux était donc seul chez lui. Seul ! Claude eut une terrible envie de jeter son sac vide sur la

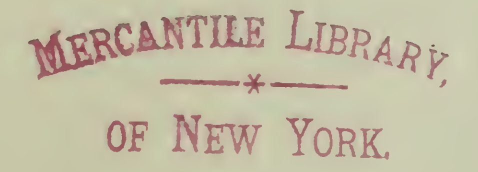
tête du vieux. Dans cette maison isolée, sans témoins, il aurait eu vite raison du bonhomme. Il se contint et redescendit, serrant d'une main tremblante la corde qui servait de rampe.

— Bonsoir, mon garçon.

— Bonsoir, père Landry.

Quand Claude se retrouva dehors, il se dit :

— J'ai bien fait ! tenter le coup ce soir, c'eût été trop bête. On savait que je venais chez le bonhomme, on me soupçonnerait donc tout d'abord. Soyons criminel, soit, mais adroit. Si je viens jamais là, moi, personne ne le saura. Il n'y a que les imbéciles qui se laissent prendre.



IV

Les imbéciles seuls se font prendre. Pénétré de cette pensée, Claude réfléchissait aux moyens les plus sûrs pour pénétrer chez le père Landry, sans être vu, aux précautions les plus propres à écarter de lui tout soupçon. Son œuvre fut combinée lentement et avec soin. Il n'en négligea aucun détail. Longtemps à l'avance, il avait décidé l'heure et le temps qu'il choisirait, un temps sec et sans lune ; il savait d'avance l'endroit de la haie où ils déposerait ses sabots et le moment où il se noircirait la figure ; car le vieux pouvait en échapper et il ne fallait pas qu'il pût le reconnaître. Frapper le vieux, le tuer peut-être, c'était dur ; mais le moyen de fouiller la paillasse autrement ! Il y avait là une nécessité terrible qui avait fait longtemps hésiter

Claude ; cependant il n'hésitait plus. La cachette pour l'argent était prête : un bon trou en terre, dans le coin le moins accessible du bois.

— Il y en a qui n'ont pas plus tôt dans les doigts l'argent convoité, pensait Claude, qu'ils le répandent maladroitement autour d'eux. Ils se dénoncent, rien que par leurs dépenses. Il n'en sera pas ainsi. J'aurai le courage de pas toucher à l'or du vieux. Cet or restera là, s'il le faut, des années et des années encore, pour ne paraître qu'au moment où je pourrai en user sans danger. Oh ! ce n'est pas moi qu'on pourra trouver en faute ! Il me faut encore un alibi. Je le trouverai.

Et Claude le trouva en effet. Surexcité par l'intérêt, par la vengeance, cette imagination de rustre était pleine d'ingéniosités et de ressources.

Aucune prévision ne lui échappait. Qui soupçonnerait-on d'abord ? Ceux qui fréquentaient la maison, celui-là peut-être qui la fréquentait depuis peu et dans un but qui pourrait paraître intéressé, François, enfin, son rival. Claude, à cette pensée, souriait méchamment en lui-même.

Un soir, quand ses précautions furent bien prises, quand il fut assuré que rien, absolument rien ne devait le trahir, Claude fit ses préparatifs, et froidement se mit en route. La nuit était des plus noires, véritable surcroît de précautions pour abor-

der une maison isolée aux abords de laquelle, à pareille heure, il ne passait jamais personne. Le sol était sec comme l'avait souhaité Claude, et l'on eût dit qu'il avait le ciel pour complice; car des rafales, en faisant voler la poussière, effaçaient jusqu'à la trace de ses pas. Au point convenu, il laissa ses sabots et gagna nu-pieds l'arbre qu'il avait avisé pour atteindre la baie du grenier. C'était un vieux chêne au tronc noueux. Brisé par quelque orage d'àntan dans ses maîtresses branches, il avait poussé de côté, dans la direction de la maison, laissant à juger, d'après ses parties mutilées et béantes de son ancienne solidité. Ce ne fut qu'un jeu pour Claude d'escalader le tronc un peu penché du vieux chêne. Du tronc, il passa dans les branches. Tout à coup son pied, en passant au sommet d'une branche morte, y provoqua un craquement. Il venait de casser des œufs dans un nid. Claude dut s'essuyer avec soin et, de colère, envoya un second coup de pied volontaire, celui-là, à travers le nid. Au même instant retentit un cri lugubre, et Claude sentit sur son visage le battement d'ailes d'un oiseau de nuit.

— C'est une chouette, pensa Claude.

Et, tout en continuant son ascension, il l'écarta du geste ; mais l'oiseau, sans interrompre son cri sinistre, montait avec lui.

— Sale bête, elle va éveiller le vieux.

De branche en branche, l'oiseau le suivait toujours.

— Oh ! si j'avais un bâton !

Enfin il atteignit l'ouverture du grenier et respira.

Une fois entré, son premier soin fut de se barbouiller le visage avec un peu de suie qu'il avait emportée ; puis il s'orienta, chercha la porte à tâtons, l'ouvrit, et doucement, en retenant sa respiration, descendit l'escalier. Mais un grand bruit d'ailes retentit soudain sur sa tête.

— La choeutte ! fit Claude avec humeur. Pourquoi me suit-elle ?... Ce sont ses œufs que j'aurai brisés en montant.

Claude pressa le pas ; l'oiseau fondit sur lui.

— Maudite bête ! s'écria Claude en repoussant la chouette à tour de bras ; elle m'en veut.

La chouette, engouffrée avec Claude dans l'escalier, y répétait son cri lugubre.

— Elle va réveiller le vieux ! pensa Claude atterré.

En effet, dans la chambre du bas, on entendait un frottement d'allumettes, et bientôt une raie lumineuse apparut sous la porte.

— Le vieux est réveillé. Il est levé, il va s'armer peut-être. Pas un moment à perdre.

Et, résolument, il se précipita dans la chambre, dont il referma la porte derrière lui. Le vieux, accoudé sur son lit, regardait avec effroi, les yeux démesurément ouverts. Il remua la bouche comme pour appeler, mais sa gorge sèche ne rendit aucun son. Alors il fit mine de se lever pour s'emparer de quelque arme défensive. Claude ne lui en laissa pas le temps. D'un bond, il l'atteignit, le renversa sur le lit et, l'enveloppant dans ses draps, il lui en tourna autour du cou deux pointes sur lesquelles il tira de toutes ses forces. Le vieux se tordait, râlait sous cette étreinte puissante ; puis, peu à peu, ses membres se détendirent ; son souffle devint plus faible. Alors Claude le jeta au fond du lit, souleva le matelas et tira la paillasse à lui. Ses mains n'y eurent pas plus tôt plongé, qu'elles y rencontrèrent un objet dur. Claude amena l'objet à lui. C'était un gros sac très lourd. En le posant à terre, on entendait le son du métal. Claude l'ouvrit et ce fut, comme dans son rêve, un ruissellement d'or. Deux, trois, quatre sacs semblables furent successivement tirés par Claude de leur cachette. Il les enveloppa dans une serviette pour pouvoir les emporter. C'était une lourde charge ; mais Claude ne s'en aperçut pas. Son paquet fait, il rouvrit la porte et, dans l'obscurité, chercha son chemin. Tout son corps tremblait, lorsque, devant la porte

d'entrée, il aperçut deux yeux de feu braqués sur lui. On eût dit les deux yeux effarés du vieillard.

— Sot que je suis! se dit Claude après un frisson, c'est la chouette.

Et, jetant à l'oiseau le premier objet qui lui tomba sous la main, il poussa librement jusqu'à la porte. La clef était en dedans. Il n'eut qu'à la faire jouer pour être dehors.

V

Vraiment Claude avait bien combiné son coup, car il ne vint à personne l'idée de le soupçonner. L'assassinat du vieux Landry avait cependant causé une vive émotion dans le pays, et c'était à qui naturellement devinerait le meurtrier et chercherait sa trace. Parmi les suppositions qui faisaient alors les frais de toutes les conversations, Claude jetait son mot avec la tranquillité du premier venu. Son visage ne trahissait quoi que ce soit d'insolite : il avait été préparé comme le reste. Quelqu'un de moins fin eût cherché à détourner manifestement l'attention sur un autre. Claude point. Il laissait venir l'opinion, sachant bien qu'elle arriverait d'elle-même là où il pouvait le souhaiter.

— Le meurtrier, lui disait-on, connaissait bien

les êtres. Ce ne peut être qu'un familier de la maison.

— C'est ce qu'il me semble assurément, répondait Claude. Mais, ajoutait-il, le bonhomme ne recevait pas grand'monde...

— Depuis quelque temps, reprenait l'interlocuteur en secouant la tête, son neveu lui rendait de bien fréquentes visites. »

Claude se récriait vivement.

« — François? certes, ce n'est pas mon ami; mais je ne puis le croire coupable... oh! non... »

Et il prenait la défense de son rival, il insistait longuement, il en appelait à l'avis des uns et des autres, si bien que chacun s'en allait forcément avec ce nom de François accolé à celui du père Landry, et cette idée du neveu assassin possible de son oncle. Et quel était en effet le secret de ce retour subit de François vers un parent qu'il ne voyait plus depuis longtemps? N'avait-il pas l'intérêt pour guide? François avait besoin d'argent pour épouser Mariette. Il en avait demandé au vieux et, le vieux ayant refusé, il avait pris l'argent de force. Tel fut le plus clair résultat des réflexions échangées. Le parquet, sans indice encore, ne pouvait rester indifférent à la clameur publique: il se tourna vers celui que semblait désigner le cri général, et le pauvre François fut arrêté.

Pendant que l'instruction s'égarait ainsi sur une fausse piste, Claude dormait sur les deux oreilles. Il n'y avait pas de garçon plus indifférent en apparence, plus tranquille en réalité. Le remords n'avait pas un instant troublé cette nature froide et cruelle.

Mais tel qui résiste aux grandes choses faiblit devant une piqûre. Un incident futile était venu troubler la quiétude du meurtrier. Plusieurs fois la nuit, devant sa fenêtre, il avait entendu un roucoulement bien reconnaissable. La chouette, celle du vieux chêne, était là qui poussait son cri. Un soir qu'il avait voulu sortir, l'oiseau avait fondu tout à coup sur lui, et il ne s'en était débarrassé qu'avec peine, à coups de pierre. Cette insistance de la bête à le suivre troublait Claude. Il emprunta le fusil d'un ami et par sa porte entre-bâillée, tandis que la chouette rôdait autour de la maison, à deux reprises, il fit feu sur elle. Deux fois la chouette s'envola et reparut en poussant son cri. De dépit, Claude jeta l'arme loin de lui. Cependant l'idée de cet animal attaché à ses pas le possédait. Il n'osa plus sortir quand la nuit était venue. On s'en aperçut et des amis lui en demandèrent la cause. Il balbutia, ne sachant que répondre. Comment avouer qu'il avait peur d'un oiseau? Les amis insistaient pourtant; ils com-

mençaient à plaisanter sa claustration volontaire.

— Nous serons ce soir, à huit heures, au café de *l'Alouette*, y viendras-tu ? lui dit un jour un camarade.

Et, comme il ne répondait pas :

— As-tu peur de rencontrer l'ombre du vieux Landry sur ton chemin ? demanda l'autre avec un air moqueur.

Cette réflexion décida Claude.

— J'irai, dit-il.

Pour sortir, Claude s'arma d'un bâton solide. Il eut bientôt l'occasion d'apprécier que ce n'était pas une arme inutile ; car, au premier tournant, la chouette l'attaqua. Claude fit le moulinet pour se garer ; mais l'oiseau tenait bon. Tantôt il tournoyait autour de lui, et le meurtrier sentait sur son visage, comme au soir du meurtre, le vent froid de ses ailes ; tantôt il prenait le large et l'escortait d'un cri rauque et fréquent. Il y avait dans ce cri comme un écho de sourde vengeance et de douleur profonde. Il semblait à Claude que la chouette lui criait : « Rends-moi, rends-moi mes petits ! » Tout à coup l'oiseau s'élança brusquement et, renversant le chapeau de Claude, lui effleura le crâne de son bec. L'assaut avait été si brusque que le jeune homme n'avait pas eu le temps de le parer. Il ramassa son chapeau dans la

poussière en se protégeant la tête avec son bras ; car l'oiseau continuait de le harceler. Puis, effaré, il prit sa course ; mais la chouette aussitôt le devança, comme si elle voulait montrer qu'en vitesse elle ne lui cédait en rien. La lutte recommença entre l'homme et la bête. Il y avait quinze cents pas de chez lui au café de *l'Alouette*. Claude dut les faire en se défendant pied à pied.

Quand il arriva au café, la sueur dégouttant de son front :

— Si tu as chaud, il n'y paraît pas, lui dit un camarade en le voyant se passer un mouchoir sur la figure. Regarde-toi donc dans la glace.

Claude se regarda. Il était d'une effrayante pâleur. On lui fit place sur un banc où il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit. Il était brisé.

— Qu'a donc Claude ? se demandaient les uns et les autres.

— Un étourdissement m'a pris en chemin, fit Claude s'efforçant de sourire. Un verre de vin va chasser cela. Versez !

Claude avala d'un trait le contenu du verre qu'il fit remplir de nouveau ; puis, se mêlant à la conversation générale, il essaya de se griser de paroles en même temps qu'il se grisait de vin. La soirée se passa en propos variés. Cependant l'heure avançait et les assistants se retiraient successive-

ment. Ils n'étaient plus que deux avec Claude, attablés devant les verres et les litres vides.

— Il est temps de rentrer, dit l'un d'eux jetant un coup d'œil à la pendule.

Il y avait longtemps que Claude la regardait, cette pendule, en regrettant que ses aiguilles ne fussent pas stationnaires jusqu'au jour. Il aurait voulu rester longtemps, bien longtemps dans la chaude et tranquille atmosphère du petit café. Il avait le vague effroi d'en sortir.

La chouette pourtant se taisait, mais il la devinait au dehors.

— Il est onze heures tout à l'heure, dit un des compagnons; faut être debout à l'aurore, je m'en vais.

— Et moi aussi, dit son acolyte. Nous ne nous en irions pas, du reste, que papa Binot, qui dort tout debout, nous mettrait dehors. Pas vrai, père Binot?

Et le jeune homme en riant frappait sur l'épaule du cafetier.

— Ma foi, oui, dit carrément celui-ci en ramassant les verres sur la table, je conviens que vous me feriez plaisir en vous en allant.

Claude dut se lever avec les autres.

— Pierre, vous ne m'accompagnez pas? demanda-t-il?

— Ah! mais non. Juste l'envers de notre chemin. Bonsoir.

Il prit la main de Claude et sentit soudain celui-ci se repousser vers le seuil. Le meurtrier venait de voir tout à coup deux taches phosphorescentes luire dans les ténèbres.

— Qu'est ce qui vous prend ? demanda Pierre.

— Rien.

Comment Claude eût-il avoué qu'un oiseau lui faisait peur?

Plusieurs « bonsoirs » furent échangés, puis on se sépara et bientôt on se perdit de vue ; car la nuit était noire. Tout à coup, de l'ombre où s'était enfoncé Claude, s'échappa un cri atroce, déchirant, suivi de longs hurlements qui n'avaient presque plus rien d'humain... Les deux amis de Claude rebroussèrent chemin et le père Binot se porta en même temps qu'eux dans la direction d'où les cris partaient. Quand ces trois hommes furent assez près pour distinguer ce qui se passait, un spectacle effrayant s'offrit à eux. Sur la tête nue de Claude, qui chancelait, un oiseau de nuit était debout, cramponné à ses cheveux, et, d'un bec furibond, cet oiseau lui labourait les deux yeux. Quand les deux amis furent à proximité de Claude, l'animal avait achevé son œuvre et il s'envola. Claude hurlait, les deux mains sur ses yeux. On le traîna

jusqu'au café. Le sang l'inondait. On lava son visage, on le fit boire.

Il essaya de se dresser en tâtonnant.

— Je ne vois plus, je ne vois plus ! criait-il. Ah ! c'est atroce, quelle souffrance ! Mais j'aime mieux la mort !

Et il se tordait les bras, et des larmes, des larmes de sang, coulaient sur sa joue.

— C'est la chouette ! la chouette qui s'est vengée dit-il entre ses dents.

— Quelle chouette ?

— Celle dont j'avais brisé les œufs l'autre soir en montant dans l'arbre... Ah ! je croyais pourtant avoir tout prévu ! Mais non, il a fallu que ce nid maudit fût sur mon chemin. Ah ! le vieux peut rire dans sa tombe à présent.

— De quel vieux parle-t-il ? se demandaient les assistants entre eux.

Si bas que ces paroles eussent été prononcées, elles parvinrent aux oreilles de Claude.

— De quel vieux je parle ? fit-il avec un rire sinistre, du vieux Landry, parbleu !... Voulez-vous savoir où son argent est caché ? Entrez dans le bois par la route. Dans la première clairière à droite, il y a un tronc d'arbre brisé. Comptez de cet endroit trente pas dans la direction du

bourg, derrière un rideau d'épaisses broussailles; c'est là... là qu'est l'argent du vieux?

Claude, avec un geste de désespoir, porta encore une fois sa main sur ses yeux et, dans un accès de rage frénétique, il se mit à crier.

— Car l'assassin du vieux, je puis bien le dire à tous à présent, l'assassin du vieux, ce n'est pas son neveu, c'est moi!...

LA MORTE FIANCÉE

Le voyageur qui sort de Palerme par la porte Neuve, et qui suit la route de Monreale, ne tarde pas à rencontrer sur sa droite un célèbre couvent de capucins. Ce couvent, de fort simple apparence. et que, rien à l'extérieur, ne distingue des nombreux établissements religieux qui l'entourent, est un des plus riches, je ne ne dirai pas seulement de la Sicile, mais de toute l'Italie. Les étrangers qui le visitent n'y sont point attirés par le désir de voir des chefs-d'œuvre d'art, des buires ou des ciboires ciselés, des châsses d'or renfermant quelques saintes reliques ; ils ne s'arrêtent ni à commenter les *ex-voto* naïfs suspendus autour de la porte d'entrée, ni à déchiffrer les maximes que la main des moines a tracées sous les vieux tableaux noircis ; non ; ils passent rapidement sur les larges dalles du préau ; car c'est là un spectacle bien autrement

curieux, un souvenir bien autrement profond que tous viennent y chercher.

Sous les dalles du cloître s'étendent de longues galeries rectangulaires. Des soupiraux percés de loin en loin dans la voûte y répandent un jour douteux et blafard. On descend, par un escalier de marbre de trente marches, dans ces galeries souterraines, où les moines ensevelissent les leurs et les personnages que des legs pieux recommandent à leur sollicitude.

Étrange sépulture ! Une des caves du couvent a la propriété de conserver les cadavres. On les y laisse loin de l'air et de la lumière, les pieds, les poings et les mâchoires liés pour prévenir les contractions nerveuses. Au bout de quelques mois, la dessiccation est complète, et le corps, momifié, est en état d'aller prendre la place qui lui est réservée dans les caveaux, parmi les milliers de corps qui les peuplent déjà.

Oh ! c'est un fantastique tableau que celui de ce vaste ossuaire ! et toutes les peintures que le pinceau ou la plume en peuvent faire laissent bien loin derrière elles l'inimaginable et indescriptible réalité.

Les cadavres sont rangés debout, en longues files, tantôt sur deux rangs, tantôt sur trois, le long des sombres parois, le corps emboîté à peu près dans

des niches étroites et grossièrement taillées, les pieds appuyés sur une mince tablette. La plupart sont enveloppés dans une robe de toile foncée; une corde passée autour du cou les retient à la muraille, et de leurs mains, ramenées sur la poitrine, tombe une carte indiquant, avec leur numéro d'ordre, leur nom, leur condition et leur âge. Des bières de toute grandeur et de toute forme, plus ou moins riches d'ornements et de ciselures, renferment les restes de l'aristocratie palermitaine, et ces coffres, superposés le long des dalles, font l'office de bancs dans ce musée de la mort.

Qui le croirait? le premier coup d'œil jeté sur ces couloirs funèbres les fait voir sous un jour grotesque; car l'horreur d'un tel spectacle est trop nouvelle, trop incroyable, pour qu'on s'en puisse faire tout d'abord une juste idée.

Certes, il est permis de douter un instant de la réalité de ce carnaval d'outre-tombe. Comment imaginer que ces formes digne du crayon de Callot, qui pendent deçà, delà, roidies, courbées, contorsionnées, brisées, quelques-unes avec le bonnet carré sur l'oreille et l'étole sacerdotale à l'envers, furent des créatures de Dieu, et que ces guenilles trouées, que le vent agite, recouvrent des ossements humains? — On aime mieux se croire fourvoyé chez quelque marchand d'oripeaux

poudreux ou dans les coulisses d'un exhibiteur de *fantoccini*.

Mais le doute n'est pas de longue durée, et une sensation poignante ne tarde pas à s'emparer de votre âme quand vous vous trouvez face à face avec ces têtes parcheminées et grimaçantes, dont quelques-unes ont conservé des parties de barbe et des mèches de cheveux. C'est du dégoût, de la tristesse et de la pitié qu'on éprouve à la fois ; il semble qu'on respire avec plus de peine, et l'on compare malgré soi à ces froides voûtes la riante nature que l'on vient de quitter.

Peu à peu, cependant, le regard s'accoutume à cette vue qui fait songer. Et, comme l'homme a peine à comprendre l'existence du corps sans celle de l'âme qui en fait mouvoir les ressorts, il se prend à redemander la vie à ces squelettes; il voudrait déchiffrer sur leurs traits le secret du passé; mais tout ce qu'il lit dans leurs yeux vides, où l'araignée tisse sa toile, sur leurs crânes nus, où la poussière des temps s'est amassée, c'est l'immuable néant des choses humaines.

Des ossements, et rien de plus ! Et pourtant ces corps inanimés ont eu un cœur et une raison comme nous, ils se sont agités comme nous, en proie à la douleur ou à la joie; ces joues demi-rongées, furent blanches et roses; ces traits, odieuse-

ment contractés, ont autrefois souri; ces lèvres, démesurément ouvertes, qui semblent appeler sans cesse la vie qui les a fuies, ces lèvres ont murmuré d'amoureuses paroles, elles ont chanté, pleuré, baisé, prié!

Ah! si c'est par orgueil, misérables squelettes, que vous avez voulu arracher vos corps à la rapide destruction du tombeau, avec quelle amère ironie la mort se joue de vous quand elle montre votre éternelle pourriture aux vivants!

Nous aimons mieux croire que la tendresse seule entretient l'usage de conserver ainsi les cadavres par un effet de cet attachement naïf et profond qu'on éprouve pour tout ce qui rappelle une personne aimée.

On n'imaginerait pas les soins à la fois pieux et sacrilèges dont certains morts sont l'objet. On va les visiter, on leur souhaite leur fête; de temps en temps, on leur paye une robe neuve, on fait raccommoder leurs membres déjetés. Tous les ans, à la Toussaint, on les pare des vêtements qu'ils avaient coutume de porter de leur vivant : le guerrier ceint encore une fois son épée, et l'avocat reprend sa robe; on leur met du linge blanc, des rubans et des fleurs au côté; puis leurs parents et leurs amis viennent prier à leurs pieds; à la lueur des cierges.

Ce serait bouffon, si ce n'était navrant!

Mais ce qui impressionne le plus dans les catacombes du couvent, c'est la salle réservée aux femmes. Elles ne sont pas debout, comme les hommes; elles sont couchées sur de riches draperies, dans des cases superposées, à peu près comme les lits dans les cabines d'un vaisseau Des châssis de verre les recouvrent. Tandis que les autres morts demeurent habillés de bure toute l'année, elles sont vêtues de leurs plus belles toilettes. Des bijoux s'étalent sur leur peau noircie, et les jeunes filles ont une tresse de fleurs blanches sur leur front chauve. Toute cette soie et tout ce brocart passés, ces robes aux plis étranges qui voudraient figurer encore des formes qui ne sont plus, ces roses flétries et ces dentelles poudreuses, sont plus affreuses cent fois à contempler que la mort froide et nue.

L'une des cases de cette salle est, dit-on, maudite. On devine qu'un corps a dû reposer sur le coussin de satin qui la tapisse; mais ce corps a depuis longtemps disparu, et nul autre désormais ne doit le remplacer.

A cette couche mortuaire se rattache l'étrange légende qu'on va lire.

I

Il y a quelque cinquante ans. Anita Felice était une des plus jolies filles de Naples. Jamais aussi limpide regard n'avait lui sous d'aussi longs cils, jamais cheveux plus noirs n'avaient ceint un front plus charmant. Ajoutez à cela qu'elle était aussi bonne que belle, ce qui est être deux fois belle.

Anita était venue au monde avant le terme, et son premier cri avait répondu au dernier soupir de sa mère ; aussi, malgré les soins sans nombre prodigués à son enfance, était-elle toujours restée un peu frêle et maladive, si bien qu'à dix-neuf ans elle en paraissait à peine seize. Ce n'est pourtant pas qu'elle n'eût toutes les apparences de la santé ; seulement, parfois, ses lèvres blanchissaient, une

petite tache rouge montait à ses joues, et la pauvre enfant se sentait défaillir.

Le médecin s'était contenté de dire au père :

— Épargnez-lui toute espèce d'émotion.

Le père d'Anita sculptait le corail ; il tenait avec sa fille un magasin de joaillerie aux environs de Castel-Nuovo. Le brave homme adorait son enfant. Tout ce que son cœur lui avait suggéré, il l'avait fait pour tâcher de remplacer auprès d'Anita le tendre appui qui lui avait toujours manqué. C'était lui qui l'avait bercée tout enfant; les premiers mots qu'elle avait bégayés, c'était de lui qu'elle les tenait ; il avait formé de bonne heure son jeune esprit, et il se réjouissait de la voir grandir dans le bien ; car c'était l'unique joie de son cœur et de ses yeux.

Or, dans le même temps, vivait à Naples un jeune et brave pêcheur qu'on appelait Carlo. C'était un orphelin dont Felice avait protégé l'enfance et fait un homme intelligent. Anita avait achevé l'ouvrage commencé par son père; Carlo était devenu, grâce à elle, un laborieux compagnon et un excellent cœur.

Est-il besoin de dire que les deux jeunes gens s'aimaient ?

Ils s'aimaient d'un pudique et profond amour. Ils ne se l'étaient jamais avoué, mais ils ne se le

cachaient pourtant pas; car leurs âmes étaient trop nobles et leurs intentions trop pures pour qu'ils pussent croire un instant que leur affection réciproque eût quelque chose de répréhensible.

Et le père laissait ces naïfs enfants se parler des yeux, sûr d'eux comme de lui-même, et il ne repoussait pas l'idée d'avoir Carlo pour gendre; car il voulait avant tout le bonheur de sa fille.

Souvent, le soir, lorsqu'était tombée l'ardente chaleur du jour, Carlo emmenait dans sa barque Felice et sa fille, et tous trois sillonnaient le golfe sous le charme d'une agréable causerie. Quelquefois même — soirs bienheureux! — Felice, retenu chez lui, laissait les deux jeunes gens faire tous seuls cette promenade. Alors ils se parlaient à peine, mais de divines impressions remplissaient leur âme. Pendant les longues extases où les jetait l'admirable spectacle de la nature, que de suaves harmonies leur murmurait le bruit cadencé des rames! quelles amoureuses confidences la vague leur portait de l'un à l'autre!..

Le présent était doux, l'avenir leur souriait.

II

Il ne s'en fallait pas de deux mois que Carlo et Anita fussent unis, quand, un matin, le comte Raffaele vint marchander des bijoux dans la boutique de Felice.

Le comte Raffaele était un jeune seigneur qui occupait alors la société napolitaine du récit de ses bonnes fortunes. Sa physionomie un peu dure et je ne sais quoi de farouche dans son regard semblaient devoir tout d'abord exciter la répulsion; néanmoins, comme il savait tourner un compliment de la façon la plus galante, et que nul n'avait la réputation de jouer aussi bien que lui un tuteur ou un mari, les *signore* et les *signorine* de Naples le voyaient d'un œil assez indulgent, et il était bien peu d'entre elles qui ne se fussent volon-

tiers données au diable en compagnie d'un pareil cavalier. Riche, audacieux, et de bonne tournure, il était trois fois fait pour plaire et avait acquis rapidement autant de faveur à la cour que de puissance sur le cœur faible des belles Napolitaines. Si de vilains bruits couraient sur lui, il ne s'en souciait pas plus que des dentelles de sa manchette, et, d'ailleurs, on parlait si bas de ses méchantes actions, qu'il eût montré mauvaise grâce à s'en préoccuper.

L'expérience que le comte avait acquise en amour lui avait donné comme le flair de la beauté, et l'on pense bien qu'il ne venait pas sans raison choisir des bijoux dans un des plus humbles magasins de Naples.

On peut supposer encore que ce ne fut pas absolument par hasard qu'il se présenta dans un des rares moments où la jeune fille était seule. Après s'être fait montrer par elle force bagues et colliers, pour avoir occasion de lui répéter qu'elle avait la main adorablement belle et l'avoir fait sourire, pour lui jurer qu'elle avait les plus jolies dents du monde, Raffaele se retira sans avoir fait aucun choix, et promettant de revenir le lendemain pour se décider au sujet de différentes acquisitions. Anita s'était sentie troublée devant cet homme. Le lendemain, elle eut soin de retenir son père à la mai-

son ; mais le comte ne vint pas. Il ne vint que le jour suivant, tandis qu'Anita se trouvait encore seule. Si tout cela était l'œuvre du hasard, il faut convenir que le hasard favorisait singulièrement le comte. Il acheta une épingle de turquoises et ne se retira pas sans avoir pressé la main de la jeune fille et sans l'avoir baisée.

La pauvre enfant devint pâle comme un lis, et elle se sentit agitée tout le jour.

Les visites de Raffaele se renouvelèrent.

Sans bien se rendre compte des secrètes pensées qui assiégeaient son esprit , Anita sentait une atmosphère fatale peser autour d'elle. Auprès de Carlo, assurément, elle eût été plus forte; mais son ami était parti depuis quelques jours pour aller pêcher le corail, et il lui semblait être seule et abandonnée. Son père était bien là sans doute, toujours animé pour elle d'une tendresse égale et d'une égale bonté ; mais comment lui faire part de ses craintes vagues ? A quoi bon effrayer, sans raison peut-être, sa sollicitude inquiète ? Anita se taisait, et pourtant Raffaele devenait de plus en plus assidu auprès d'elle. Au magasin, à la promenade, à l'église, partout il se retrouvait au côté de la jeune fille avec son froid et éternel sourire.

Un soir enfin, las d'avoir fait vingt fois l'inventaire du petit magasin, le comte résolut d'en finir

avec cette intrigue bourgeoise, et allant droit à la jeune fille :

— Anita, lui dit-il, je ne vous répéterai pas que je vous aime. Ce n'est point à ma bouche à vous l'apprendre après que mes yeux vous l'ont dit tant de fois. Vous savez qui je suis : riche, noble, je viens mettre ma fortune et mon cœur à vos pieds.

A ces mots, la jeune fille s'était détournée ; le comte voulut lui prendre la main ; elle la dégagea vivement et fit un pas pour se retirer.

— Oh ! de grâce, fit le jeune homme, écoutez-moi.

— J'en ai assez entendu, monseigneur, dit Anita d'une voix qu'elle tâchait de rendre ferme.

Et elle fit encore un pas. Raffaele la prévint.

— Ah ! je comprends ; sans doute on vous aura dit que je me fais un jeu de l'amour, et ce que je vous dis, vous pensez que je l'ai déjà dit à bien d'autres avant vous ; vous croyez mon cœur volage, incapable d'une affection sincère. Oh ! c'est que jamais jusqu'à présent je n'avais rencontré un être aussi digne d'être chéri, et dont la grâce adorable, dont l'esprit charmant répondissent aussi bien aux rêves de mon âme.

— Toutes ces paroles sont inutiles, monseigneur, interrompit froidement Anita, vous n'avez rien à espérer de moi.

— Rien?... dit le comte. Oh ! je vous supplierai tant...

— Il vous faut renoncer, monseigneur, à me demander un amour qui ne m'appartient plus. Depuis longtemps, un autre a ma foi.

— Anita, ce que vous me dites là ne fait qu'augmenter le délire de ma passion. J'ai donc à vous disputer à un rival !

L'œil du comte jetait des éclairs.

— Brisons là, dit la jeune fille frémissante. Ne cherchez pas à me poursuivre plus longtemps ; je ne puis et ne pourrai jamais vous aimer.

— Ainsi vous me repoussez ! dit Raffaele d'une voix sourde.

— Je vous prie de cesser vos assiduités dans cette maison.

— Tout beau ! je serais curieux de savoir qui me défendra le seuil de cette porte ?

— Ce sera mon père, monseigneur.

— Votre père? Fort bien ! je sais comment je dois agir.

— J'espère que vous ne viendrez pas me chercher jusque dans ses bras, s'écria la jeune fille en faisant un mouvement vers la porte.

Le comte haussa les épaules.

— Ah ! dit-il, Anita, j'étais venu à vous suppliant, et vous m'avez repoussé. Vous me déclarez la

guerre, soit; préparez-vous donc à bien vous défendre. Pour moi, je vous jure que, malgré votre père et malgré vous-même, vous m'appartiendrez!

Sur ces mots, le comte rejeta brusquement son manteau sur son épaule et sortit en lançant à la jeune fille un regard si chargé de menaces, qu'elle en demeura glacée d'effroi.

Anita était encore toute tremblante quand son père rentra. Elle courut se jeter dans les bras du vieillard, et, sous le baiser paternel, des larmes jaillirent tout à coup de ses yeux.

— Qu'as-tu, mon enfant? dit Felice ému du trouble de sa fille.

— O mon bon père! s'écria Anita, apprenez le premier secret que votre fille ait eu pour vous.

Et alors, d'une voix faible, elle raconta dans tous leurs détails les nombreuses visites du comte et ses assiduités auprès d'elle, jusqu'à cette dernière entrevue qui l'avait laissée demi-morte de terreur.

Felice avait écouté le récit de sa fille, la sueur au front, les dents serrées.

— Oh! le misérable! fit-il en se levant et crispant ses poings, le misérable!... mais je me vengerai... Oui, je me vengerai!

Il arpentait la chambre à grands pas; Anita courut à lui.

— Ah! je vous en supplie, mon père, ne l'es-

sayez pas. Sachez que le comte est tout-puissant.

— Il nous a menacés ; ne dois-je pas te défendre?

— Dérobons-nous à ses recherches ; mais ne tentez pas de lui tenir tête.

— C'est cela, je vais te chercher une retraite sûre. Quant à moi...

— Quant à vous, il faut que vous me suiviez, mon père. Le comte est capable de tout faire pour vous arracher le secret de ma retraite. Croyez-moi, mon bon père, partout, nous pouvons être heureux ensemble : fuyons Naples. Il le faut, plus encore pour vous peut-être que pour moi.

Le regard de la jeune fille était tendre et résolu à la fois ; son père baissait la tête.

— Qu'il soit donc fait ainsi que tu le désires, enfant, dit Felice après un moment de silence.

Une fois décidés à fuir, Felice et sa fille jugèrent que le plus sûr était de quitter Naples sans aucun retard. Carlo pouvant tarder plusieurs jours encore à revenir de la pêche, ils feraient savoir au jeune homme l'endroit où il pourrait les rejoindre.

Felice courut au port : un navire marchand partait dans la nuit pour la Sicile. Il s'y fit accorder deux places, rentra chez lui, ferma sa boutique, entassa dans ses coffres tout ce qu'il avait de précieux, et, à la faveur de l'ombre, gagna avec sa fille le bâtiment sauveur.

III

Carlo et ses compagnons furent bientôt de retour de la pêche. On devine que le premier soin du pêcheur en touchant le bord fut de courir saluer sa bien-aimée.

Comme le jour se levait à peine, il ne s'étonna point de trouver la boutique fermée et attendit impatiemment que le soleil eût éveillé la belle Anita.

Six heures, sept heures, huit heures sonnèrent successivement à toutes les horloges du voisinage ; mais le magasin ne s'ouvrait pas. Carlo, justement étonné, n'hésita pas alors à frapper à la porte. Comme aucun mouvement ne semblait annoncer qu'on l'eût entendu, il heurta une seconde fois et

plus fort, mais le même silence continua de régner dans la maison.

Un frisson parcourut le corps du jeune homme. Il craignit un malheur et demeura quelques instants pâle et immobile devant le seuil fermé.

Il recommençait à ébranler la porte en appelant, quand un voisin lui cria de sa fenêtre :

— Paix, paix, mon garçon! Vous enfonceriez les volets, que la maison n'en resterait pas moins muette. Il y a trois jours que le bonhomme Felice et sa fille ont disparu.

— Disparu? s'écria Carlo éperdu, disparu? ce n'est pas possible! S'ils ont quitté cette maison, vous me direz bien où ils sont maintenant?

— C'est ce que nul ne pourrait vous dire, mon ami, dit le voisin en quittant sa fenêtre.

Carlo pensa se laisser choir sur le pavé ; un coup de massue l'aurait moins abasourdi. Sa première pensée, dès que le sentiment lui revint, fut de courir à la petite maison où il logeait sur la Mergellina. Ainsi que son instinct d'amoureux venait de le lui faire supposer, une lettre d'Anita l'attendait.

Il l'ouvrit précipitamment et lut :

« Mon Carlo bien-aimé,

» A l'heure où tu recevras ces quelques mots, mon père et moi aurons touché la terre de Sicile.

Une lettre te fera connaître d'ici à peu de jours l'endroit précis où tu devras nous rejoindre.

» A bientôt !

» Ton ANITA. »

Cette lettre était bien vague et bien courte ; mais, en la lisant, Carlo ne se sentait déjà plus aussi seul.

Cependant ses inquiétudes n'en demeuraient pas moins vives. Ce départ si précipité le jetait dans un étrange chaos de pensées, d'où il ne sortait que pour accuser la lenteur des courriers qui devaient lui apporter une lettre d'Anita. Deux longues semaines s'écoulèrent ainsi sans nouvelles.

Un matin, Carlo, fou d'impatience, ramassa les quelques ducats qui composaient tout son avoir et tendit sa voile pour Messine. Il y arriva fort heureusement en moins de trois jours. Mais, là, ses recherches furent vaines ; personne ne put le renseigner sur le sort des deux fugitifs.

Pauvre garçon ! huit mois durant, il poursuivit ses recherches à travers la Sicile, voyageant le jour, voyageant la nuit, soulevant de ses pieds infatigables la poussière de tous les chemins, et pas un instant ses mortelles angoisses n'abattirent son courage, et son corps resta ferme au milieu des

défaillances de son cœur. Il allait par les monts et les vallées demandant naïvement son Anita à tous les indifférents qu'il rencontrait.

Pendant ces huit mois, il eut rarement d'autre lit que la terre nue, d'autre nourriture que des légumes et l'eau fraîche des sources.

Un soir qu'étendu sur le sol, Carlo, aigri, accusait tout bas Anita de l'avoir oublié, il aperçut soudain au-dessus de lui une étoile scintillante qu'entourait une blanche auréole. Bien souvent, depuis son enfance, il avait passé les nuits à contempler la voûte céleste ; mais il ne se rappela pas avoir jamais remarqué d'étoile pareille à celle qu'il voyait alors. Il lui sembla qu'elle ne luisait au firmament que depuis qu'il avait prononcé le nom d'Anita, et l'idée bizarre lui vint que le ciel la lui envoyait comme un mystérieux messager pour le conduire auprès de sa fiancée.

Pendant trois nuits, Carlo suivit religieusement la route que l'astre semblait lui tracer. Vers le milieu de la troisième nuit, il s'aperçut qu'il approchait d'une grande ville. Il hâta le pas sans quitter des yeux son étoile : tout à coup, il la vit jeter une lueur plus vive, puis s'abîmer en laissant un blanc sillon dans le ciel.

Un cri de joie s'échappa de la poitrine du jeune homme.

— Anita est ici ! s'écria-t-il.

Et, comme il était très fatigué, et que, d'ailleurs, il préférait attendre le jour pour entrer dans la ville, il se coucha au pied d'un grand mur qui bordait la route.

IV

Quand Carlo s'éveilla, les cloches de plusieurs couvents tintaient allègrement. Il rassembla ses esprits et promena ses regards autour de lui.

En face du jeune homme, sous un portique carré tout tapissé d'*ex-voto* à l'intérieur, deux grandes portes venaient de s'ouvrir, et un capucin humait l'air pur du matin. Le jeune homme alla à lui et s'informa du nom de la ville qu'il allait atteindre. On lui répondit que c'était Palerme.

Alors il voulut reprendre son chemin ; mais il se trouvait tellement épuisé par la fatigue et le manque de nourriture, qu'il lui fut impossible de faire un pas, et il se vit obligé de demander au frère portier qui venait de le renseigner l'hospitalité pour quelques heures.

Le frère portier était naturellement fort bavard ; heureux de trouver quelqu'un à qui causer de si bon matin, il reçut cordialement le jeune voyageur, courut à l'office lui chercher quelques réconfortants ; puis, sous prétexte d'écouter son histoire, se mit à lui raconter la sienne propre, et, de fil en aiguille, celle de tous les frères capucins. Jamais il n'avait rencontré d'auditeur si bénévole; aussi ne voulut-il pas laisser partir le jeune homme avant de lui avoir montré les curiosités du couvent.

Il conduisit Carlo dans le jardin, lui fit admirer les marbres sculptés qui décoraient la petite église du monastère; puis enfin, s'arrêtant dans une salle basse et ouvrant une porte où venait aboutir un escalier souterrain :

— Attendez-vous, lui dit-il, à un spectacle unique au monde! Dans les sombres couloirs que nous allons parcourir se dressent encore les restes de plusieurs générations arrachés par nous à la rapide destruction de la mort.

Carlo, qui ne suivait son guide que pour ne pas le désobliger, l'écoutait d'un air distrait. La douce figure d'Anita l'occupait trop exclusivement pour qu'aucune autre pensée pût trouver place dans son esprit; pourtant, aux dernières paroles du capucin, il ne put s'empêcher de lever la tête, et son cœur se serra soudain à l'aspect des longues files

de corps inanimés qui tapissaient les funèbres parois. Une douloureuse impression lui fit presser le pas.

— Est-ce tout? demanda-t-il à son conducteur comme ils atteignaient l'extrémité d'une des galeries.

— Non pas, répondit le capucin; je ne vous ai fait voir encore que des hommes. Ici est la salle destinée aux femmes, c'est le plus curieux. Suivez-moi.

Carlo entra à la suite de son guide dans la salle que celui-ci venait d'indiquer. Il tâchait de combattre la tristesse involontaire que ces lieux lui inspiraient en appelant de douces images à son aide. Il revoyait, par la pensée, Anita assise le soir dans sa barque, pâle et souriante, les mains croisées sur sa jolie robe de tarlatane blanche à rubans mauves. Tout à coup, ses traits prirent une expression d'effroi étrange, et ses jambes vacillèrent sous lui.

— Qu'avez-vous? fit son guide inquiet.

Carlo ouvrit la bouche; mais aucun son ne sortit de ses lèvres, car la stupeur lui séchait la gorge; seulement, il étendit la main dans la direction d'une des cases qui se trouvaient en face de lui.

Une morte habillée d'une robe de tarlatane blan-

che à rubans mauves y était étendue. Deux souliers de satin blanc informes soulevaient le bas de la jupe qui la recouvrait ; les petits gants du squelette, trop grands pour la main crispée sur laquelle ils formaient des plis hideux, étaient chargés de bagues ; un triple rang de grosses perles de corail rose descendait de sa nuque sur sa gorge plate ; deux bracelets d'or se balançaient à son poignet, et une couronne de fleurs d'oranger ceignait son front parcheminé.

Carlo, agité d'un tremblement convulsif, s'élança vers la vitrine.

Ce ne fut qu'un regard rapide et épouvanté, puis un cri terrible, et il tomba inanimé aux pieds du moine qui l'accompagnait.

Sur le bulletin mortuaire, il venait de lire le nom d'Anita.

Quand Carlo revint à lui, il se trouvait sur un banc de pierre dans le préau. Un grand nombre de capucins l'entouraient. Il fut un moment à rappeler ses souvenirs ; puis il se leva tout à coup en poussant des cris inarticulés, et s'élança vers la porte du caveau. Ses gestes désordonnés firent croire qu'il était fou, et l'on se précipita au-devant de lui pour le retenir. Bientôt il tombait épuisé dans les bras de ceux qui s'étaient emparés de lui.

Alors on le fit asseoir de nouveau, et on l'inter-

rogea. Il fut longtemps avant de répondre, puis peu à peu la mémoire lui revint : il expliqua, par phrases entrecoupées, son amour, l'étrange départ d'Anita, ses pérégrinations à lui, ses angoisses, ses espérances, et comment, après avoir tant cherché sa fiancée, il venait enfin de la retrouver morte. Il demanda en terminant ce qu'était devenu le père d'Anita ; mais nul ne put le lui dire. On se rappelait bien un grand vieillard pâle et froid comme la mort qui avait accompagné le cercueil dans le caveau. Ce vieillard était d'abord revenu souvent, sinistre, les yeux hagards, chaque fois plus sombre et plus brisé ; puis ses visites s'étaient peu à peu ralenties comme si la force lui manquait pour accomplir son pèlerinage quotidien, et enfin on ne l'avait pas revu.

Carlo cacha son visage dans ses mains et pleura sa solitude ; puis, se jetant aux pieds des capucins, il les supplia de l'admettre parmi eux.

Les moines, que le récit naïf et touchant du jeune homme avait profondément émus, lui accordèrent sans peine la grâce qu'il sollicitait les yeux baignés de larmes, et, de ce jour, Carlo revêtit la robe de laine des novices.

De ce jour aussi, sa vie ne fut plus autre chose que le culte fervent d'un amoureux souvenir. Chaque matin, son premier soin était de descen-

dre au caveau pour prier quelques instants devant le cercueil de sa chère Anita, et, tant que le devoir ne l'appelait pas à la chapelle, il demeurait assis dans le préau, les yeux constamment fixés sur cette porte fatale derrière laquelle étaient ensevelis tous ses rêves.

V

Bien que la disparition subite d'Anita et de son père fût venue déjouer ses projets, le comte Raffaele n'avait pourtant pas renoncé tout à fait à ses espérances ; et sa passion, aiguillonnée encore par un certain désir de vengeance, le mit un beau jour sur la trace des deux fugitifs.

Ses recherches furent longues et difficiles ; néanmoins il finit par apprendre que le joaillier et sa fille se cachaient à Palerme. Restait à les y découvrir. Un valet de confiance partit pour Palerme avec mission de les y retrouver, coûte que coûte. Plusieurs mois s'écoulèrent sans que le comte reçût de son envoyé les nouvelles qu'il en attendait. Son irritation étant au comble, il résolut de partir lui-même pour la Sicile. Il avait, du reste, des pa-

rents et des amis à Palerme, où sa première jeunesse s'était écoulée, et il y passait d'ordinaire quelques semaines tous les ans. Il avança donc l'époque de son voyage et se mit en route.

Comme le comte débarquait, un homme s'approcha de lui.

— Ah! c'est toi, s'écria le jeune homme; sais-tu enfin...?

— Hélas! oui, Excellence.

— Pourquoi hélas?

— Parce que la pauvre fille est morte.

— Morte! fit Raffaele stupéfait.

Puis, après un moment de silence :

— Tu mens, dit-il au valet. Parce que tu n'as pas été assez adroit pour la découvrir, tu voudrais me faire croire...

— Excellence, dit tranquillement le valet, veuillez prendre la peine de monter jusqu'au couvent des capucins, sur la route de Monreale. Demandez le caveau où l'on ensevelit les femmes; comptez à droite, sur le second rang, le quatrième cercueil, c'est là qu'elle repose.

— Vraiment, murmurait le comte, il se pourrait!...

— Je veux sécher vivant dans la cave des capucins si j'ai menti, Excellence.

— C'est bon, dit Raffaele, laissez-moi.

A la physionomie de son maître, le valet jugea prudent de ne pas se le faire dire deux fois.

Cependant le jeune homme s'éloignait atterré.

— Morte ! morte ! se disait-il.

Tout à coup il s'arrêta : quelqu'un venait de lui frapper amicalement sur l'épaule. Il se retourna et se trouva face à face avec un homme d'une soixantaine d'années, frais de visage et vêtu fort correctement, qui lui ôta respectueusement son chapeau en découvrant un crâne poli comme l'ivoire et garni d'une unique houppe de cheveux blancs.

— Votre main, monseigneur, dit l'inconnu avec une voix de fausset qu'il tâchait de rendre aimable.

Et ses deux petits yeux gris et étincelants s'arrêtèrent fixement sur le comte étonné.

— A qui ai-je l'honneur de parler ?

— Permettez-moi d'être tout simplement aujourd'hui pour vous la Providence en cravate blanche et en habit noir.

Raffaele ouvrit de grands yeux, sans se hâter beaucoup de serrer la main que lui présentait l'inconnu.

— On vous nomme?... dit-il encore après un moment de silence embarrassé.

— Pour le premier venu, je suis le docteur Mosé, fit l'inconnu avec un malicieux sourire.

— Quoi ! vous seriez l'illustre médecin dont les merveilleuses cures ont fait tant de bruit à Naples ! Je bénis le hasard auquel je dois l'honneur de vous voir.

— Croyez bien, seigneur comte, que je ne suis pas moins heureux que vous du hasard qui me fait vous rencontrer, dit le docteur en appuyant d'une singulière façon sur le mot *hasard*.

— Mais d'où me connaissez-vous ?

— D'où je vous connais ? Ma renommée seule, paraît-il, me vaut votre bienveillant accueil. Vous ignorez quels liens étroits nous unissent l'un à l'autre.

— Un lien entre nous ? J'avoue, docteur, que je ne m'en étais jamais douté.

— Je comprends que vous oubliiez la reconnaissance que je dois avoir pour vous ; mais la gratitude me fait, à moi, un devoir de m'en souvenir.

— De le reconnaissance ? s'écria Raffaele au comble de l'étonnement. Veuillez, je vous prie, me donner la clef de cette énigme.

Le docteur prit familièrement le bras du comte.

— Je serai bref, dit-il. Votre frère cadet — cet Antonio à qui votre père laissa sa fortune en vous déshéritant ! — fut l'amant d'une femme que j'aimais. Grâce à vous, je n'eus pas la peine de m'en

débarrasser, car il suivit de près votre honoré père dans la tombe.

— Que voulez-vous dire? fit le comte blême d'épouvante.

Le docteur continua tranquillement :

— Un soir que j'étais seul avec l'avocat Cirelli, celui-ci m'insulta gravement, et je lui répondis en lui jetant mon gant au visage. C'était une injure qui voulait du sang. Il fut convenu que, le lendemain, nous nous battrions à l'épée et sans témoins. Or Cirelli était une fine lame, et il ne m'eût pas fait grâce de la vie. Je vous dois l'existence; car, une heure avant notre duel, mon adversaire fut trouvé assassiné...

Raffaele voulut parler.

— Vous aimiez sa femme; je le sais... Oh! je vous dois beaucoup, seigneur comte! Vous avez séduit la jeune Pagliara, dont on m'avait insolemment refusé la main; vous avez fait une épouse adultère de la marquise d'Albano, au mari de laquelle j'avais dû d'être exilé.

— Taisez-vous! taisez-vous! murmura Raffaele qui tremblait de tous ses membres.

— Je me tairai si tel est votre bon plaisir. J'en ai dit assez, je crois, pour vous montrer comment nos destinées se trouvent involontairement unies, et combien vous avez droit à ma reconnaissance.

Mais d'où vient le bouleversement de vos traits? Ayez toute confiance en moi; si je viens à vous, c'est que je crois pouvoir vous être utile à mon tour.

— Oh! j'espère bien n'avoir nul besoin de vos soins, docteur, dit le comte en faisant un vain effort pour sourire.

— De mes soins peut-être, mais non pas de mes conseils. Vous n'ignorez sans doute point que je me livre plus encore à l'étude de l'âme qu'à celle du corps; ma vie entière s'est passée à la recherche de cette force intime qui fait agir les ressorts de l'être, et j'ai remonté bien souvent les sources de la vie pour découvrir sa divine essence.

— Je le sais. On raconte de vous des choses surprenantes.

— Ne parlons pas de moi, parlons de vous, interrompit vivement le docteur. La belle Anita est morte. Vous l'aimiez profondément.

— Qui vous a dit cela?

— Eh! eh! je vois le moment où vous m'allez prendre pour un sorcier. Rassurez-vous: j'étais là tout à l'heure derrière vous, comme vous interrogiez votre valet. — Il n'y a rien de surnaturel là dedans, n'est-ce pas? — Et c'est alors que, voyant votre émotion, la pensée m'est venue de vous offrir mes services.

— Que faire, maintenant que le tombeau me l'a prise ?

— Mais si, tout au contraire, le tombeau vous la donnait, monseigneur ?

— Comment cela ?

— Vous savez où est le corps d'Anita. Que faudrait-il pour rendre la chaleur à ces froids ossements, la vie à ces chairs sèches et décolorées ? Faire rentrer dans ce corps la divine essence qu'il a perdue, lui donner une âme nouvelle, à défaut de celle qu'elle avait autrefois.

— Expliquez-vous, dit Raffaele, qui écoutait avec anxiété.

— Seigneur comte, le moyen de rendre Anita à la vie, c'est de lui sacrifier la vie d'une autre femme.

Tout en causant, Raffaele et son étrange compagnon avaient suivi le bord de la mer, et ils venaient de dépasser les dernières maisons de la ville. Le soleil couchant enflammait l'horizon et accrochait une paillette de feu à la pointe de toutes les vagues. Aux dernières paroles du docteur, Raffaele étourdi releva la tête : le docteur était debout devant lui, sinistre et comme transfiguré sous la réverbération sanglante du ciel et de la mer.

— Ah ! fit-il avec un grand cri, vous êtes le démon lui-même !

— Que vous importe qui je suis, dit le docteur, si j'ai assez de force pour briser les liens de la tombe. Écoutez-moi bien. L'âme de tout être mort en état de péché mortel tombe sous ma puissance. Vous sentez-vous le courage de me procurer une de ces âmes déshéritées? J'en animerai pour vous le cadavre de celle que vous aimez.

— Anita vivrait?

— Dès l'instant où vous auriez fait mourir une femme sans absolution.

— Et où la retrouverais-je?

— Dans son caveau, endormie... Êtes-vous prêt?

— Oh! non, jamais! cela est trop affreux, s'écria Raffaele en prenant son visage entre ses mains comme dans un cauchemar.

Quand il releva la tête, le docteur avait disparu.

VI

Le comte était invité à souper, ce soir-là, chez son cousin le marquis de *** ; mais, après avoir erré assez longtemps par la ville, il ne prit aucunement le chemin de la demeure de son noble parent, et, sur les neuf heures, il frappait trois coups discrets à la porte d'une petite maison de la rue Macqueda.

C'était là qu'habitait la Giovannina, une jeune et belle courtisane, peut-être la plus jolie paire d'yeux noirs de Palerme, ce qui n'est pas peu dire quand il s'agit d'une ville où le regard d'une femme est le plus grand danger que l'on ait à courir. Giovannina était petite, avec des flots de cheveux noirs et des lèvres de feu. Vive, impérieuse, colère, ardente, c'était un gracieux démon qui savait se faire aimer par chacun de ses défauts, un petit être adorable

et fantasque créé pour la ruine des voluptueux et la damnation des sages. Raffaele avait le premier introduit Giovannina dans la sphère pour laquelle elle semblait être née ; il l'avait, le premier, enivrée des reflets de l'or, du parfum des vins savoureux et de la fièvre des bruyantes amours. Malgré leurs infidélités réciproques, ils avaient conservé quelque affection l'un pour l'autre. Après cela, peut-être s'aimaient-ils d'autant plus qu'ils se voyaient moins souvent.

Ce fut Giovannina elle-même qui vint ouvrir au comte.

— Raffaele, mon doux ami, est-ce bien toi ? s'écria-t-elle toute joyeuse.

Alors elle se jeta à son cou et le fit entrer dans sa chambre en sautant autour de lui et répétant :

— Quel bonheur ! quel bonheur !

Mais Raffaele semblait peu disposé à prendre part à tant de joie.

— Comme tu as l'air sombre, dit tout à coup Giovannina en s'arrêtant devant lui. Faut-il te dire de me souhaiter le bonsoir et de m'embrasser ? Ah ! si tu savais combien souvent je pense à toi.

— Eh bien, dit Raffaele en s'efforçant de sourire, tu vois que je ne t'oublie pas non plus, Giovannina, car je viens te demander à souper.

— Quelle heureuse idée ! Nous allons être bien

mal servis, mais bien tranquilles, car j'ai mis hier ma camériste à la porte.

En disant ces mots. Giovannina était venue s'asseoir gaiement sur les genoux de Raffaele. Alors elle s'amusa à décoiffer le jeune homme et à dégrafer son manteau en lui faisant mille folles questions sur Naples, sur son voyage et ses aventures. Et, comme le comte restait morose et lui répondait à peine, elle pensa que le blond marsala chasserait tous ces papillons noirs, et elle se hâta de faire les apprêts du souper.

On se mit à table. Jamais Giovannina n'avait été plus charmante. Le plaisir de revoir un amant aimé donnait à ses yeux un éclat doux et humide à ranimer le cœur le plus engourdi. Mais Raffaele restait soucieux sous ses faux élans de gaieté. Il toucha à peine les mets, et but beaucoup sans pouvoir réchauffer son sang glacé dans ses veines.

De temps en temps, Giovannina quittait la table pour aller chercher des plats ou des flacons dans la chambre voisine. Raffaele profita d'une de ces absences pour vider dans le verre de la folle enfant la poudre que contenait le chaton d'une bague.

Un instant après, comme Giovannina portait une santé à leur amour, elle tomba à la renverse sur sa chaise. Raffaele s'élança et lui prit les mains. Elle n'eut que le temps de dire :

— Je sens que je m'en vais... Qu'est-ce donc?... A moi, Raffaele!... ah! je meurs... Adieu!

Raffaele, qui s'était penché vers elle et la tenait embrassée, se recula épouvanté quand il eut senti le dernier soupir de sa maîtresse effleurer ses lèvres.

— Pauvre Giovannina! pensa-t-il en laissant aller la main qu'il tenait; la jeunesse de Palerme portera bien huit jours ton deuil. Pour moi, Dieu veuille que je puisse t'oublier!

Alors il s'enveloppa dans son manteau, souffla les lumières, descendit l'escalier en trébuchant, ouvrit la porte de la rue et prit le chemin du couvent des capucins.

Le sang battait violemment ses tempes. L'instinct le guidait plutôt que son regard troublé.

A la porte Neuve, son domestique l'attendait avec deux chevaux. Il en monta un et dit au valet d'aller l'attendre avec l'autre sur la route, à une demi-lieue de Monreale.

VII

Comme onze heures sonnaient, le comte arriva devant les murs du couvent. Le ciel était du plus beau noir et tout à fait approprié à une expédition nocturne. Raffaele attacha son cheval par la bride au pied de la muraille, qu'il escalada facilement en se servant de sa monture comme d'un marche-pied; et, d'un bond, il se trouva dans le jardin des moines.

Il avait souvent visité le couvent dans son enfance et savait parfaitement qu'il lui serait impossible, à moins de forcer plusieurs serrures, d'entrer dans le caveau par la porte qui y donne accès; aussi avait-il songé à s'y introduire d'une façon beaucoup plus simple, en descendant au milieu des galeries souterraines par un des larges

soupiraux percés dans le jardin pour leur donner un peu de lumière.

Plusieurs draps qu'on avait mis sécher sur des cordes favorisèrent son projet. Il en lia deux ensemble, attacha l'une des extrémités au banc de pierre le plus proche d'un des soupiraux, et, après avoir allumé une mèche cirée qu'il avait sur lui, il se glissa dans les profondeurs des catacombes.

Bientôt ses pieds touchèrent le sol, et, à la fraîcheur subite du caveau, tout son corps frissonna. En dépit de sa volonté, ses regards se portèrent autour de lui : sa lumière vacillante, en faisant aller et venir les ombres sur les faces grimaçantes des squelettes, les animait d'expressions fantastiques; toutes ces longues rangées de morts dont le vent soulevait çà et là les guenilles semblaient se dresser prêtes à crier au profanateur : « Arrière ! » Si résolu qu'il fût, Raffaele se sentit défaillir et fut obligé, pour ne pas tomber, de se retenir au drap blanc qui l'avait descendu.

Cependant, rappelant à lui tout son courage, le jeune homme s'avança sous les voutes funèbres, Bien qu'il marchât les yeux fixés sur le sol, il devinait derrière lui mille visions horribles qui faisaient claquer ses dents de terreur. Quand il atteignit la salle des femmes, il était plus blanc que

les linceuls de toutes ces mortes, et une sueur glacée perlait sur son front.

Sur la seconde rangée, il compta la quatrième case à sa droite et s'arrêta. Anita était devant lui. Alors il jeta par terre la mèche cirée qu'il tenait, l'éteignit sous son pied, coupa avec un diamant la glace qui le séparait encore de celle qu'il venait chercher, se pencha vers la morte, et, brisé par l'émotion, imprima un long baiser sur ses lèvres.

Au même instant, ô prodige! les deux bras d'Anita se soulevèrent et retombèrent, en l'enlaçant, sur le cou de Raffaele, de sorte que, lorsque celui-ci releva la tête, il souleva le squelette avec lui.

— Anita, dit-il doucement, m'entendez vous?

On ne lui répondit pas; mais les deux bras du cadavre se serrèrent plus étroitement autour de son cou.

Le comte enleva Anita de sa couche funèbre, fit quelques pas et tâcha de se dégager de l'étreinte de la jeune fille, mais il n'y put réussir; il fit quelques pas encore et répéta :

— Anita ! Anita !

Les deux bras semblèrent se river davantage sur ses épaules.

Raffaele se sentait étouffer. L'effroi le saisit, et il se précipita, entraînant le corps après lui, vers l'ouverture par laquelle il était descendu. Il attei-

gnit le drap en râlant, et s'efforçant de nouveau de sortir du carcan osseux qui se rétrécissait de plus en plus autour de son cou :

— Grâce ! grâce ! Anita, cria-t-il d'une voix désespérée.

Ce furent ses derniers mots. Il tomba, faisant rouler avec lui le cadavre qui venait de l'étrangler.

VIII

Le lendemain matin, quand Carlo descendit au caveau pour y faire sa prière de chaque jour, à l'entrée de la voûte, son pied heurta quelque chose dans l'ombre. Il se pencha et vit avec étonnement une forme humaine assise au bas des marches. On eût dit une femme adossée au mur, la tête dans ses mains et les coudes aux genoux. Tout à coup il pâlit, et un frisson parcourut tout son corps. Cette robe, ces rubans, ce voile n'étaient-ils pas ceux d'Anita? Il passa sa main sur ses yeux pour chasser cette apparition; mais la forme humaine était bien là réellement immobile dans l'ombre. Alors il étendit la main, dérangea un des bras du spectre et poussa un cri. Anita devant lui! Était-ce donc possible? Il étendit encore une fois la main

en tremblant, et cette fois sa stupéfaction redoubla; car, en touchant ce corps bien-aimé, il venait de sentir la chaleur de la vie; les couleurs avaient reparu sur les joues de la jeune fille, et il s'aperçut, au souffle cadencé de sa respiration, qu'elle était endormie.

Le pauvre garçon saisit sa tête de ses deux mains et resta quelques instants muet, étourdi, haletant, fasciné devant cette vision étrange. Anita! son Anita vivante!

— Ah! si c'est une hallucination, se disait-il, que je reste donc fou à jamais!

Soudain la jeune fille ouvrit les yeux, se leva toute droite, et, voyant un homme devant elle, voulut l'éviter; mais, se trouvant alors face à face avec les cadavres suspendus à la voûte, elle revint vers Carlo en voilant son visage et murmurant avec effroi :

— Où suis-je? où suis-je?

Carlo la saisit entre ses bras, et, la pressant à l'étouffer contre sa poitrine :

— Tu es près de moi, près de moi, chère Anita!

Les yeux du jeune homme s'emplirent de larmes.

— Ah! Seigneur, s'écria-t-il éperdu, vous avez donc eu pitié de mes larmes, Seigneur! ô vous qui me la rendez!

Et il se laissa tomber à genoux en sanglotant.

La jeune fille avait découvert son visage et le regardait d'un ~~air~~ air étonné.

— Qui donc êtes-vous, lui dit-elle, pour pleurer à mes pieds ?

Carlo se leva stupéfait.

— Qui je suis? Tu ne me reconnais donc pas?

— Non, dit doucement Anita.

— Je suis Carlo ; tu sais bien, ce Carlo qui t'aime tant.

— C'est drôle, reprit la jeune fille, je ne me souviens pas.

— Ah ! s'écria Carlo, elle ne me reconnaît plus ; je suis maintenant le premier venu pour elle.

— Carlo ?... Carlo?... murmurait Anita comme si elle cherchait dans ses souvenirs. Non, décidément, je ne sais ce que vous voulez dire.

Et, comme Carlo, désespéré, se tordait les bras :

— Oh ! dit-elle, votre tristesse m'afflige. A quoi bon se désoler ainsi ? Si je ne vous connais pas, je puis apprendre à vous connaître. Vous me paraissez bon et sincère ; et, puisque vous m'aimez, comme vous le dites, je suis prête à vous aimer aussi.

Carlo, au doux son de cette voix, était redevenu calme et commençait à sourire.

— Enfin, se dit-il, si le passé n'existe plus pour

elle, l'avenir du moins est à nous maintenant.

Cependant Anita venait de porter encore une fois ses regards autour d'elle.

— Cher Carlo, dit-elle en se suspendant à l'épaule du jeune homme, je ne sais où je suis, et j'ai grand'peur. Si tu m'aimes vraiment, tu devrais me faire bien vite sortir d'ici.

— Oh! tout de suite! tout de suite! nous allons partir.

— Je voudrais bien savoir, s'écria tout à coup la jeune fille avec un éclat de rire, qui m'a déguisée de la sorte; mais je dois être laide à faire peur avec cette robe de l'an dernier. Pourquoi ces bijoux et cette couronne? Est-ce que je sors d'un bal?

— Va, tu changeras tout cela. Je te ferai présent d'une belle robe à faire envie aux madones.

— Tu es donc bien riche? dit la jeune fille, dont l'œil brillait.

— Pourquoi me demandes-tu cela?

— C'est... pour savoir... Ah! tu me quittes?

— Pour un instant.

— Ne me laisse pas seule ici; j'ai peur!

— Ferme les yeux jusqu'à ce que je revienne, dit Carlo en s'élançant dans l'escalier.

Quelques minutes après, Carlo revenait avec un froc qu'il faisait endosser à sa fiancée. Elle rit beau-

coup du déguisement, abattit son capuchon sur ses yeux, monta dans le préau heureusement désert, gagna la porte du couvent qu'on venait d'ouvrir, et sortit côte à côte avec Carlo, d'un pas lent et mesuré et d'un air de componction qui édifia beaucoup les passants matineux.

IX

Essayerai-je de peindre le ravissement des deux jeunes gens quand ils se trouvèrent à Palerme, l'un près de l'autre dans la petite chambre d'une *locanda?* Carlo avait tout d'un coup oublié le passé et ses longues angoisses ; fou de bonheur, il pressait Anita entre ses bras sans se demander quel miracle la lui avait rendue. La jeune fille, sans se rendre bien compte elle-même de quel endroit elle sortait, paraissait comprendre seulement que son ami venait de la tirer d'un grand péril, et heureuse de se voir tant aimée, ne demandait rien autre chose.

Le même jour, on tira de tous les bijoux d'Anita quelques milliers de francs; et, dans la nuit, les

deux amants s'embarquèrent sur un bâtiment qui faisait voile pour Malte.

Ce fut un bienheureux mois que celui qui suivit leur départ, un mois d'ardente passion et d'étranges délices. Insouciants du lendemain, ils se laissaient aller au gré de leurs désirs, et dans leurs longs embrassements la terre n'existait plus pour eux.

Pourtant une lueur soudaine de sa raison ramenait parfois Carlo éperdu à la pensée de ce monde, et il se demandait tout bas :

— Comment cela finira-t-il? Ce bonheur est-il réel, ou bien suis-je en proie à un horrible rêve? Est-ce là cette chaste et naïve Anita dont la modestie charmante emplissait autrefois mon cœur d'ineffables joies? Quel démon a donc fait de la vierge qui m'était fiancée cette femme ardente et passionnée? D'où vient donc l'ivresse qui enflamme son regard si timide autrefois; d'où l'ardeur fiévreuse que versent dans mon sang ses lèvres jadis si pudiques? C'est toujours le même corps adorable ; mais il semble que ce soit une autre âme !

Alors il la contemplait étrangement, et elle le contemplait aussi, mais avec des yeux humides où nageait une si indicible volupté, qu'il ne se sentait plus que la force de tomber à ses pieds, en couvrant ses genoux de baisers.

Un jour pourtant, l'argent vint à manquer.

Anita releva la tête et dit :

— Qu'allons-nous devenir ?

— Je travaillerai, dit Carlo.

Le jeune homme chercha du travail et mit longtemps à en trouver. Si rude que fût son labeur, il gagnait peu. Il fallut abandonner mille futilités charmantes, renoncer aux nuits folles et illuminées, aux journées paresseuses. On entrait dans une vie nouvelle.

Néanmoins, Carlo ne se fût jamais plaint si, le matin, Anita lui eût adressé quelques bonnes paroles ; si, le soir, en rentrant fatigué, il l'eût retrouvée affable et douce comme aux jours passés ; mais, tout au contraire, elle était devenue triste et maussade, souvent dure pour lui. Carlo, ne sachant à qui s'en prendre, se reprochait tout bas les jours de bonheur qui avaient changé à tel point son Anita.

Si, dans leurs tête-à-tête silencieux, il lui demandait :

— A quoi songes-tu ?

— Ah ! murmura-t-elle, je me dis que d'autres femmes sont heureuses, que leurs désirs sont des réalités, qu'elles se promènent dans le brocart et dans la soie, qu'elles ont des diamants, de l'or, des valets empressés, de grands salons où l'on

danse et des chevaux pour les mener au bois.

— Autrefois, tu ne songeais guère à tout cela. Mon amour te suffisait. Est-ce que je ne t'aime plus ?

— Si... mais c'est toujours la même chose.

Alors elle allait à la fenêtre et regardait les cavaliers passer. Elle trouvait à celui-ci grand air, à celui-là gracieuse tournure.

— Tiens, disait-elle, le riche voyageur français notre voisin est encore à son balcon ! Ou bien : — Voici ce bel officier anglais qui est descendu avant-hier à l'hôtel avec vingt-cinq bagages. N'est-ce pas un baronnet millionnaire ? Ou bien encore : — Voici venir notre jeune compatriote Giulio della Torre avec sa noire moustache et ses yeux de braise. C'est un galant homme ; sa livrée est belle ; ses chevaux sont ferrés d'argent.

— Toujours ce Giulio ! pensait Carlo.

De temps en temps, le jeune homme, après son dur travail de la journée, se joignait encore la nuit à quelques-uns des pêcheurs qui s'en allaient chercher du poisson en mer. Un soir qu'il était parti pour rejoindre ses compagnons, il se trouva que la mer était trop mauvaise pour qu'on pût s'y aventurer, et chacun s'en retourna chez soi. Carlo avait quelques sous sur lui. Il se rappela qu'Anita aimait beaucoup les fruits confits, et qu'elle en

était privée depuis longtemps. Voulant se donner le plaisir de lui en apporter, il vida sa poche sur le comptoir du confiseur et s'en revint allègrement à la maison. Le jeune homme monta doucement l'escalier et poussa doucement la porte. Anita était nonchalamment étendue sur le lit tourné vers le fond de la chambre. Auprès d'elle, une petite lampe jetait faiblement ses dernières lueurs. Un vent frais agitait le rideau de la fenêtre entr'ouverte.

Carlo fit un pas en souriant, prêt à jouir de l'étonnement de sa chère bien-aimée. Elle ne se leva pas; mais, se contentant de pencher amoureusement sa tête en arrière :

— Giulio, demanda-t-elle, est-ce vous ?

Carlo, frappé de stupeur, s'arrêta sans voix ; Anita fit un bond sur sa couche et le regarda tout effarée.

— Ah! c'est affreux! s'écria le jeune homme quand la parole lui revint. Quoi! c'est donc là le prix de tant d'amour! Anita, je vous dis adieu pour jamais, en maudissant le jour où je vous ai connue.

Carlo sortit sans que sa maîtresse, pâle et immobile, fît un pas pour le retenir. Toute la nuit, il erra comme un fou à travers la ville. Quand, le matin, il rentra chez lui, la chambre était déserte et le petit lit abandonné.

Le pauvre garçon voulut être fort et se rendit à son travail. Le soir, il retrouva sa chambre solitaire. Cette vue le navra, et il s'enfuit.

Le lendemain, ne se sentant plus le courage de rien faire, il rentra chez lui, s'assit, et fixa ses yeux, maintenant sans larmes, sur la porte par laquelle l'infidèle eût pu rentrer.

— Oh ! se disait-il, elle reviendra !

Mais il attendit bien des jours sans entendre jamais dans l'escalier le bruit si connu de ses pas.

Pendant tout ce temps, à peine Carlo approcha-t-il quelque nourriture de ses lèvres. Il vivait d'une vie pour ainsi dire factice et que la fièvre seule soutenait.

Un jour il se dit :

— Il faut que je la revoie.

Il alla résolument jusqu'à l'hôtel della Torre. Devant la porte, il s'arrêta : deux domestiques s'entretenaient du mariage de leur maître avec la belle Anita, mariage fixé pour le lendemain à l'église Saint-Jean.

— Allons, se dit Carlo avec un soupir, tout est fini !

Il s'en alla jusqu'à Saint-Jean et s'assit abattu sur les marches. Le matin le retrouva à la même place. Il entra dans l'église, et, près de la grande porte, dans l'ombre d'un pilier où s'encastrait un

bénitier de marbre, il se mit à genoux et attendit.

Bientôt le cortège s'annonça : de belles dames entraient et allaient prendre place dans le chœur ; le suisse, en grand costume, repoussait la foule des curieux et frappait de sa hallebarde sur les dalles. La mariée s'avançait, le visage caché sous son voile.

— Oh ! murmura Carlo frémissant, je la verrai.

Alors il trempa ses doigts dans le bénitier, et, s'avançant vers elle, toucha la main qu'elle lui tendait.

Soudain Anita s'affaissa sur elle-même. Avant que le marié eût fait un pas, elle était dans les bras de Carlo, qui lui arrachait son voile ; mais le jeune homme la laissa retomber avec un cri d'horreur. Ce n'était plus la belle Anita, c'était le squelette parcheminé du couvent des capucins qui gisait à ses pieds !

Lorsque Carlo sortit de l'église, il était fou !

FIN

TABLE

3115-83 - Imprimerie D. Bardin et Cie, à Saint-Germain.

